

SEMBENE
OUSMANE

VOLTAÏQUE

LA NOIRE DE...



Maquette de couverture :

Jean-Claude MAILLARD

VOLTAÏQUE

DU MÊME AUTEUR

LE DOCKER NOIR, Présence Africaine.
Ô PAYS , MON BEAU PEUPLE, Presses de la Cité.
LES BOUTS DE BOIS DE DIEU, Presses de la Cité.

LE MANDAT, suivi de
VEHI CIOSANE, Présence Africaine.
XALA, Présence Africaine.
L'HARMATTAN, Présence Africaine.
LE DERNIER DE L'EMPIRE, L'Harmattan.
NIIWAM, suivi de
TAAW, Présence Africaine.

A paraître

FATOU NDIAYE DIOP.

SEMBENE OUSMANE



VOLTAÏQUE

LA NOIRE DE...

nouvelles

PRÉSENCE AFRICAINE

25 bis, rue des Écoles

PARIS 5°

DEVANT L'HISTOIRE

— Si tu vois ce film, le reste de ta vie, tu ne pourras plus faire confiance à une femme, dit l'un des trois hommes.

Ils étaient devant le cinéma le « *Mali* », dans le quartier populeux de Rebeuse. Tous les trois coulèrent leur regard sur la longue queue qui s'allongeait de minute en minute, composée d'hommes, de femmes, et d'enfants : hors de la clarté, l'obscurité tombait comme un rideau. A la lisière du halot lumineux, s'alignaient les petites tables des marchands et des marchandes de denrées; des prostituées déambulaient, l'air était frais, moins torride que la veille. De temps en temps, un vent venu du quartier, apportait avec lui, l'effluve nauséabond des matières en décomposition.

Après avoir regardé une seconde fois l'affiche, celui du milieu, plus petit, opina :

— Je l'ai vu ce film. Il articula : Sam-son et Da-li-la.

— On rentre ou quoi? Moi aussi je l'ai vu, punctua le troisième, qui d'un geste machinal releva le pan droit de son sabador et mit la main dans la poche de son pantalon coupé à la turc. De nouveau, il considéra la foule.

Un taxi arriva et stoppa devant l'entrée.

L'homme fit du coude aux deux autres, leva le menton pour montrer les arrivants. Un couple vêtu à l'européenne débarqua de la voiture : l'homme portait un complet de tergal; les plis de son pantalon étaient bien marqués droits, ses chaussures luisaient dans la nuit, sa chemise en nylon de nuance crème avait perdu toute teinte, sa cravate était sobre. L'homme, comme habitué à jauger les foules du regard, supputa l'alentour; son regard était triste. Il renifla avec dégoût et se retourna après avoir réglé le conducteur. La femme, elle, une jeune avec un visage d'âge incertain, avait les épaules nues, des épaules racées, en harmonie avec son maintien, et négligemment, elle y maintenait un châle blanc en laine et en soie; sa chevelure était décrépée, et coiffée à la « gonflant »; à ses

oreilles pendaient deux anneaux, sa jupe en forme de cloche s'arrêtait aux genoux.

— Je connais le gars : c'est Abdoulaye. Un instituteur. La fille : c'est sa femme. Elle se nomme Sakinétou. Elle est diplômée du collège technique. A leur mariage, on a tué 8 bœufs, 16 moutons, sans compter des quantités de sommes d'argent distribuées. Ils sont de mon quartier... c'est-à-dire, le gars a grandi dans le même quartier que moi.

Le commentateur s'était tu à leur approche.

Derrière leur sillage, flottait, léger, agréable, le parfum de la femme. On se retournait pour la regarder.

— C'est ça qu'on va voir ? demandait-il en français, d'un ton de regret, et il lut pour lui et pour elle : « Samson et Dalila. »

— Oui, répondit-elle, et elle se retourna d'un quart vers la foule. Son regard rencontra celui du commentateur, qui lui fit un large sourire de connaissance. La figure de Sakinétou changea. Ses traits se durcirent.

— C'est un film idiot. Je l'ai déjà vu. On aurait mieux fait d'aller ailleurs...

— Où ailleurs ? l'interrompit encore la

femme. Au coin de son œil où brillaient des filets argentés, s'amassait la colère.

Se faufilant, un homme majestueux par son accoutrement, deux grands boubous, talonné par ses deux épouses et cinq garçonnets, sépara le couple en deux.

— Qu'est-ce qu'on joue, *Oncle*? (entendez Chéri) lui demanda celle qui venait derrière lui.

— Je ne sais pas. Une fois dedans, on le saura. Attention de ne pas perdre les enfants, dit l'homme aux deux épouses et cinq garçonnets.

— Pourvu qu'on y chante, opina la deuxième, juste à la hauteur de la diplômée du collège technique.

— Ici, on ne joue que des films arabes ou indous, dit encore l'homme aux grands boubous.

— Alors? fit Abdoulaye quand l'autre eut fini avec sa famille.

— Moi, je n'irai pas ailleurs. Depuis des mois, c'est pareil. Tu n'aimes pas les bals, et ce film, je veux le voir. Pour un instit't, tu te poses là. Et ce samedi, je ne vais pas perdre mon temps avec des camarades qui ne parlent que de la belote? dit la femme, le visage agressif.

— On pourrait aller voir le « Ballet-Afri-

cain », à la Maison des jeunes... C'est pas loin d'ici.

— Toi, avec ton amour du théâtre!... Cela est pour les Blanca, rétorqua-t-elle (de nouveau son regard rencontra celui des trois qui les connaissait et qui ne perdait rien de leur discussion)... On prend les billets?...

— Moi?... Non, fit Abdoulaye, le regard sévère, et il demanda ensuite: « Qu'est-ce qu'on va faire? »

Une clameur, ténue, bourdonnait au-dessus des têtes; puis des coups de sifflets stridents déchirèrent le bourdonnement : dans la queue, on se bousculait : derrière le mur de ténèbres au-dessus de la mer, un double faisceau de lumière balayait le rideau sombre.

— « Samson et Dalila », relut Abdoulaye, indécis. Tu l'as déjà vu, dit-il.

— Oui. Je ne veux pas rester le samedi à la maison... Je veux sortir pour m'amuser...

— On peut aller voir le « Ballet ».

— Le « Ballet », hé! ponctua-t-elle avec un léger accent de mépris et de défi. Moi, je veux voir « Samson et Dalila »...

— Moi, non...

— Moi... Si.

Ils se fixèrent de nouveau, et elle ajouta avec le même ton de défi :

— ... Je ne suis pas une *Fatou* (appellation qu'on donne dans certains milieux aux femmes illettrées). Je peux payer ma place, ajouta-t-elle; quand elle se retourna son visage fut accueilli par les yeux des trois hommes. Elle murmura : « qu'ils sont bêtes » et s'orienta énergiquement vers le guichet. Puis revint. Abdoulaye n'avait pas bougé. Mais la colère le gagnait aussi.

— Je m'en vais. Je vais voir mon père, dit-elle.

— D'ailleurs, pour les billets faudrait faire la queue; on risque de perdre, de rater le début du film, dit Abdoulaye qui renonçait à poursuivre cette lutte...

— Je n'y vais plus...

Elle avança vers la rue, arrêta un taxi qui passait. Puis on entendit le moteur de la voiture qui s'éloignait.

Abdoulaye, seul, toisa de nouveau l'affiche où était écrit en gros caractères : CE SOIR, SAMSON ET DALILA... *Un film Historique*. Il alluma une cigarette, puis s'enfonça dans la nuit...

— Qu'est-ce qui s'est passé entre eux? questionna le commentateur étonné.

— Ce qui s'est passé?... Oh! C'est fini. Ils ont perdu l'équilibre...

— C'est comme dans le pays. Il n'y a plus d'équilibre... On va voir ce film?

— Si on allait voir le koratiste Toucouleur... Ça changerait un peu.

— Changer de pays ou d'épouse ne résout aucun problème... si les gens pensent de la même façon... Je me demande ce que va faire Abdoulaye?...

— On rentre ou non? redemanda l'autre.

Ils regardèrent l'affiche... puis tous trois de concert entonnèrent en sifflotant l'air de « Soundiata »... et s'éloignèrent.

UN AMOUR DE LA « RUE SABLONNEUSE »

Elle ne portait pas de nom ni de plaque. Partout, son nom était la « Rue Sablonneuse ». Elle était courte : à peine deux cents mètres de long; elle naissait de la coquette villa « Mariame Ba » qui lui barrait la taille, et se greffait à l'artère principale qui d'un bout à l'autre traversait le périmètre.

Son nom, elle le devait à mille petits détails.

Face à l'entrée de la « Rue Sablonneuse », orgueilleusement, se campait la villa « Mariame Ba », de jaune et de bleu peinte. La villa conservait dans cet agglomérat de baraquements vétustes, son aspect seigneurial : ses fenêtres de couleur grise s'ouvraient sur trois pièces, chacune revêtue de photos, de sous-verres, de haut en bas. Dès *Timis*, El-Hadj Mar, entouré de ses sourgueux, grimpait sur la terrasse, domi-

nant ainsi la situation : à ses pieds s'étendait le panorama des toitures, plates, coniques, des paillotes et des baraques. Les gens de la rue Sablonneuse auraient pu paraître très fiers de leur « villa ». Mais chacun, dans son fond, nourrissait un sentiment inamical pour ce vieil employé de feu l'administration coloniale, qui du haut de son perchoir, indiscretement, épiait leurs moindres gestes.

Dans la rue, à droite, se tenait la baraque de Pourogne : une baraque, inclinée vers l'extérieur, soutenue par trois poutrelles solidement enfoncées dans le sable, les planches du bas s'effritaient et on les avait colmatées avec des plaques de zinc; le soleil avait terni la teinte rouge; puis venait la borne-fontaine condamnée (on chuchotait dans le quartier que la condamnation de la borne-fontaine avait pour cause la nature rétive des habitants, vis-à-vis de la politique gouvernementale. Car, ajoutait-on, excepté El-Hadj Mar, tous avaient voté « NON » lors du référendum de 1958. Ainsi, à cause de leur caractère vindicatif, ils étaient tenus d'aller chercher de l'eau ailleurs). Venait ensuite la concession de Yaye Hady, clôturée de lattes de bambou tressées. Yaye Hady, afin d'être

compté comme membre de la rue Sablonneuse, avait volontairement bouché l'ancienne porte qui s'ouvrait sur la rue principale et ouvert une nouvelle entrée sur la rue Sablonneuse; à côté, c'était le M'bar des Niang. Les Niang, héritiers de la vieille tradition d'orfèvrerie, par leur goût du travail délicat, avaient grandement contribué à la renommée de la rue. Des quatre coins de la ville affluait la clientèle féminine. Niang l'ainé, un gros type à la large croupe, la figure joviale, les yeux encerclés de l'arc sénile, sans cils ni sourcils, s'asseyait devant son atelier et débitait d'interminables salamalecs à tous les « sortants », excepté à El-Hadj Mar; puis venait la menuiserie de Salif, un homme sec, noirâtre, très désopilant à ses moments, mais chanteur infatigable : les habitants de la rue Sablonneuse s'inquiétaient de son silence. C'est pourquoi, lorsqu'on n'entendait plus la voix de Salif, on disait que les « gens de la rue Sablonneuse » étaient malades; et en dernier, toujours sur la droite de la rue, venait s'appuyer sur la villa « Mariame Ba », la grande case de la famille du vieil homme, Maïssa. Un homme très pieux qui ne sortait qu'avec son chapelet...

Sur l'aile gauche se dressait la maison mère de la grand-mère Aïta, sa tapate s'écroulait et s'émiettait avec des trous où disparaissaient les poules, les canards. Trois longs et flexibles filos s'y dressaient, refuges des catio-catios. Et dès le crépuscule les oiseaux-tisserands emplissaient l'air de leur sifflement onomatopique, d'où leur nom de catio-catios. Leurs nids pendaient comme des boules noires dans la nuit naissante. Suivait la parcelle de Mavdo, le marchand de charbon de bois. Une dune noire d'une hauteur égale à une case, débordait de l'enclos; ensuite la chambre des jeunes gens, sur le fronton de laquelle était écrit à la craie blanche : P.A.L.A.I.S... de l'O.N.U. Là, plusieurs dizaines de jeunes gens se réunissaient — la plupart des chômeurs involontaires. Passant devant le « PALAIS de l'O.N.U. » on pouvait voir en tas, de vieux périodiques, les emblèmes de toutes les nations, des photographies de chefs d'Etat, ou de leaders des partis politiques mondiaux. Fatigués de palabrer, ils noyaient leur passion dans le thé mauresque. Venait en dernier, faisant angle avec la villa « Mariame Ba », la vieille et inachevée construction de l'agent de police... des tas de briques

UN AMOUR DE LA « RUE SABLONNEUSE »

s'entassaient, où les bambina, le soir venu, venaient se soulager, le plus naturellement du monde.

Tel était donc le visage matériel de la rue Sablonneuse. Et ceci n'est pas matière à conter. Mais les gens, eux, recelaient d'autres richesses, et qui ont fait la renommée de cette veine de la ville.

Une fois par semaine, toutes les ménagères, collectivement, procédaient au nettoyage de la rue : ce jour-là, tôt le matin, devant chaque portail, comme pour une danse, sur les deux flancs, elles s'alignaient, courbées, les petits balais à la main : les deux lignes se rencontraient au centre, ensuite comme obéissant à une orchestration, elles se fractionnaient en petits groupes, telles de petites vagues et déferlaient vers la grande rue ; puis elles creusaient un trou et y ensevelissaient tout. La rue était d'un sable très fin, qui ne crissait pas sous les pieds. De cette propreté maladive, les habitants de la rue, très fiers, accueillants, acceptaient que les gens des rues avoisinantes, organisent des sabars (tam-tams), les fidèles y célébraient la naissance de leur prophète.

C'était une rue paisible... Unique rue dans la ville avec des personnes aussi

diverses et aussi unies. Pourtant une histoire banale, très banale de nos jours, fut la cause de tout... Les gens de la rue ne sont pas médisants... mais voilà tout le mal... ils ne se confiaient pas les uns aux autres.

Dans la rue Sablonneuse, demeurait la demoiselle Kiné, fille de premier lit de la deuxième épouse d'El-Hadj Mar. De tous les coins de la ville on parlait de sa beauté : les jeunes gens du « Palais de l'O.N.U. » faisaient de son esthétique la matière favorite de leur chanson. Lorsqu'elle revenait du marché, sa calebasse sur la tête légèrement inclinée, le cou gracieux, un soupçon ployé, la ligne de l'épaule dégagée de l'encolure large de son boubou en mousseline, la peau veloutée, lisse, la structure parfaite de sa démarche, les habitants — surtout les hommes — la taquinaient, elle souriait et ses dents, de petites dents serrées et blanches, bien plantées, apparaissaient.

Dans la rue Sablonneuse rien n'était secret. On n'en parlait pas, c'était tout. Tout le monde savait que le cœur de Kiné ne battait que pour Yoro, le fils du vieux charbonnier. Yoro était un adolescent avec des manières gauches. Il était aussi kora-tiste. Parfois, il quittait les auspices du « Pa-

lais de l'O.N.U. », s'armait de courage et allait gratter sa kora sous les fenêtres de la villa « Mariame Ba ». Quand par hasard ils se trouvaient nez à nez, ou quand leurs regards se croisaient, cela déclenchait un agréable flux de sang : c'était un flux de sang tiède et douxereux qui les prenait tous les deux, montant des orteils, progressant dans leurs veines, leur procurant une sensation chaude, plus chaude que le reste.

Parce que les gens de la rue Sablonneuse étaient des gens simples ou naïfs, et aimaient les deux adolescents, et que leur amour leur rappelait le leur, ils semblaient le favoriser par un silence complice. Ils pensaient simplement qu'il suffisait que deux êtres s'aimassent pour que rien ne fût assez fort pour s'y opposer.

En cachette — pourtant ils ne sont pas bavards les gens de la rue Sablonneuse — ils se préparaient à célébrer à leur façon le mariage. Tous, hommes et femmes, lorsqu'ils voyaient la Kiné passer, lui posaient cette question :

— Et Yoro?...

A Yoro, c'était :

— Et Kiné?...

A midi comme à six heures, rentrant de son travail, Yoro dès la boutique de Pou-

rogne, levait son regard en direction de la villa. Ses yeux fouillaient toutes les fenêtres : Kiné aussi sachant l'heure, volontairement se portait à l'une des fenêtres. Mais toute la rue Sablonneuse ayant découvert le secret des jeunes gens, cette façon de se saluer, de se parler, dès que Yoro attaquait l'estuaire, un essaim d'yeux instantanément se portaient vers « Mariame Ba ». Ils étaient très discrets les habitants de la rue. Ils ne parlaient pas beaucoup. Les deux tourtereaux finirent par ne plus user de ce langage de muets : le soir après la dernière prière, quand tout le monde s'installait devant sa demeure, et que la nuit se vêtait de son pagne étoilé, assis au pli de l'obscurité, Yoro égrenait sa kora ; Kiné assise avec ses parents devant la villa, laissait couler ses pensées.

La rue Sablonneuse était célèbre. Les griots ne manquaient pas de la citer : El-Hadj Mar, généreux, attirait plus d'un chroniqueur dans sa villa. Les amours muettes de Kiné et de Yoro couraient de bouche en bouche. Ni l'un ni l'autre pourtant, n'avait été plus loin que les regards furtifs, timides, les cillements de paupières, l'accent frémissant des notes de la kora.

Les gens de la rue virent un jour débar-

quer des hommes mûrs, occupant de hauts postes dans la destinée du pays : on y distinguait plus d'un ministre, de celui de l'éducation à celui de l'agriculture, des chefs de cabinet, et quelques autres personnalités. Ils se rendirent chez El-Hadj Mar, où toute la journée ils festoyèrent, buvant abondamment. Ils revinrent dans la rue Sablonneuse. Devant la villa des trous étaient creusés chaque semaine et on ne tarda pas à voir des moutons entiers embrochés, cuisant au feu de bois. Des voitures ministérielles sans cesse stationnaient devant la rue Sablonneuse... des voitures de luxe.

Les assidus du « Palais de l'O.N.U. » se sentaient frustrés : ils soutenaient Yoro. Les gens de la rue, en très bons observateurs, murmuraient leur indignation. Tous les midis et tous les soirs, leurs regards restaient cloués au sol ; le soir, ne grinçait plus la kora. Un mois passa, un silence funèbre s'établit... et Yoro avait disparu... Trois autres et Kiné à son tour disparurent. (On m'a dit qu'après la disparition des amoureux on avait planté deux arbres : un mâle et une femelle.) Mais depuis cette histoire, la rue Sablonneuse n'est plus la coqueluche du quartier : des tas d'immon-

dice s'amoncèlent. Les femmes font de la devanture de la villa « Mariame Ba » leur dépotoir. Ces mêmes gens qui naguère ne proféraient jamais de gros mots, sont devenus grossiers. Les jeunes gens quittent la rue pour aller s'établir ailleurs. Dans la rue on n'organise plus de chants religieux... Les tam-tams ne crépitent plus...

La rue Sablonneuse est devenue la plus triste du monde...

Et en me promenant dans Dakar, je me demande si toute la ville ne porte pas ce maléfice...

PRISE DE CONSCIENCE

Les deux fenêtres donnant sur la rue de Thiong étaient ouvertes, tandis que celle donnant sur la rue Blanchot était croisée à cause de la réverbération du soleil. Dans le bureau syndical, cet après-midi-là, Ibra, un gars noirâtre et courtaud, les cheveux coupés ras avec des poils cendrés de chaque côté de la tête, le verbe facile, était assis sur le bord de la table et tenait le crachoir; les autres qui partageaient le bureau avec lui l'écoutaient; sur un banc étaient assis trois bonshommes : l'un, celui du milieu, souriait bêtement, montrant des dents corrodées par l'excès de grignotage de la noix de cola.

— ... J'étais chez elle, poursuivait Ibra, hier au soir. Une jeune fille comme il faut! J'ai trouvé des petits merdeux chez elle? Des chômeurs chroniques! Ayant d'un coup d'œil rapide jugé à qui j'avais affaire, et

constaté par la même occasion que le lit — la seule place digne d'un cavalier comme moi — était occupé... (c'est pas à un vieux singe comme moi qu'on apprend à faire la grimace), j'ai dit à la fille : « Ma sœur, je m'en vais. » Elle sort pour m'accompagner. Alors je l'ai emmenée chez sa tante. Car dans la citadelle je dispose d'un atout... Chez sa tante je lui demande : « Comment ma sœur, n'a-t-on pas fait ma commission, que je viendrai te rendre visite? » « Si », m'a-t-elle répondu et elle enchaîna : « Mais mon frère, je ne pouvais pas les renvoyer comme ça! On ne troque pas sans savoir avec quoi? » J'ai compris, me suis-je dit. Je lui posai immédiatement mes conditions : « Veux-tu de ma personne?... Alors je ne tiens plus à rencontrer autre que moi chez toi! Ou c'est moi, moi tout seul, ou c'est plus moi. »

— Un homme d'actes, ponctua un des gars sur le banc.

Ibra flatté, bomba la poitrine; ses courtes jambes se balançaient. Il reprit, tenant à aller jusqu'au bout de son exploit de la veille au soir :

— Après des secondes d'hésitation, elle me répondit : « Si telle est ta volonté, je leur dirai de ne plus mettre les pieds ici. »

« Oui, telle est ma volonté. Maintenant tu sais qui est responsable de ta personne. Tes moindres désirs ne sauraient être satisfaits que par moi. » Sa tante nous livra sa chambre, où nous restâmes jusqu'à trois heures du matin. Les autres, je ne sais plus ce qu'ils sont devenus. Avant de quitter la maison j'ai sacrifié trois billets de cinq mille...

— Quinze mille balles! répéta encore l'autre, et nous sommes le 19 du mois... Il n'y a qu'un député pour faire cela! C'est une somme... le 19 du mois.

— Je suis prêt à faire davantage pour elle.

— Ce sera comme la troisième épouse? questionna le type aux dents malades.

— Je ne le pense pas! Néanmoins je la trouve comme il faut.

— Jusqu'au jour où tu l'enceinteras, puis tu la plaqueras, opina le second permanent en levant son front sur Ibra.

— Nous la baptiserons, répondit Ibra avec le sourire.

Ibra était l'espoir du monde ouvrier. Il avait été parmi les plus exaltés qui prirent à l'assaut de la verve, la forteresse coloniale, pour l'égalité des salaires, entre Blancs et Noirs... Puis au fil des ans ce fut

l'Indépendance. Il avait connu les pires privations de cette époque. Son audience s'était élargie jusqu'au jour où sur une liste électorale, il se présenta député. Il fut élu (et l'était encore). Par le retour des choses, ceux qui naguère lui fermaient leur porte au nez, le recevaient : les patrons se montrèrent enchantés de le voir à chaque réception. Il eut une villa, une voiture, sans déboursier un sou, un compte en banque qui à dire vrai ne bénéficiait pas de beaucoup de dividendes, néanmoins de légers intérêts s'amassaient comme des heures supplémentaires qu'il effectuait en assistant à des conseils d'administration... Il passait ses vacances en France. Il avait son bureau à l'U.S... (Union syndicale).

— Je vous salue, fit Malic en entrant. Il serra les mains qui se tendaient vers lui. Il était jeune avec un visage émacié, des yeux en fentes, un menton volontaire recouvert d'une barbichette.

— Ça va chez toi? lui demanda Ibra, toujours à la même place sur la table.

— Non.

— Comment, non?

— Comment! répéta Malic le regard agressif. J'ai envoyé ici la semaine dernière un rapport sur notre situation. On com-

presse les ouvriers et l'on exige que les autres fassent des heures supplémentaires qui ne seront pas majorées...

Malic se tut. Il se retourna vers l'écrivain à sa droite : celui-ci déclara vivement :

— Je lui ai remis le rapport.

— Ah! oui, fit Ibra. Il est là. Bon... Je vais y jeter un coup d'œil.

— Mais c'est ce soir que le patron va débaucher. Nous n'avons pas de temps à perdre. On renvoie des anciens qui ont quinze à vingt ans de boîte. Et le paiement de leur préavis est encore douteux! Nous voulons savoir ce qu'en pense l'U.S... Et tu es le responsable. Car nous avons décidé...

— Décidé quoi? interrogea Ibra en redressant son petit cou, ses yeux fouineurs se pincèrent, toute sa physionomie plate se congestionna. J'aime pas les ultimatums, d'abord, s'écria Ibra qui se mit sur ses courtes pattes. Ta manière de parler est très prétentieuse. J'ai dirigé des mouvements avant que tu ne sois ouvrier! Si maintenant les ouvriers ont des avantages, c'est grâce à moi. Tu crois qu'il s'agit seulement de décider, comme ça? J'ai pas vu ton papier. Je suis débordé avec cet éclatement

de la Fédération (fédération du Mali... Soudan-Sénégal).

— Il est dans ton tiroir... Voilà une semaine que tu as ce papier, dit Malic qui voulut passer et aller vers le tiroir.

Ibra le retient et dit :

— Il n'y a rien à toi ici ! C'est personnel ce bureau ! Certes, la situation du marché du travail ne m'est pas inconnue. Ni toi, ni moi, ni le patron nous ne sommes responsables des événements en cours. C'est l'éclatement du Mali ! La voie ferrée est coupée. Il est normal que pendant quelque temps les boîtes réduisent leur main-d'œuvre, surtout vous qui travaillez dans cette usine dont toute la marchandise est exportée vers le Soudan. Tu vois que je connais mieux que toi la situation !

— Tu insinues que c'est la faute aux Soudanais ? Toi-même, tu as envoyé une déclaration au nom de tous les ouvriers, déclaration dans laquelle, tu dis que tous les ouvriers soutiennent l'action du gouvernement. Ceci a été fait sans consulter aucun des syndicats... C'est que...

— Je vois...

— Laisse-moi finir, s'écria Malic qui se refusait à se laisser interrompre une seconde fois. (Sous les fenêtres de la rue de

Thiong, des ouvriers et des badauds s'attroupaient.) C'est un manque de probité dans tes fonctions. Tu avais agi de même lors de l'Indépendance de la Guinée, pendant qu'on débauchait les ouvriers.

— Ecoute Malic! hurla Ibra... Ecoute, ce ne sera jamais un gars du P.A.I. qui me donnera des ordres! Si tu veux faire des menées subversives, tu sauras où tu es et à qui tu as affaire. Ici, tout le pays est derrière le gouvernement...

— Moi je te dis que c'est pas vrai! Ce sont les colonialistes qui dirigent le pays! Vous êtes que des exécuteurs!

— Je n'ai rien à te dire... Rien, ponctua Ibra.

Ils se dévisagèrent longuement.

— Je retourne voir les travailleurs! Vous êtes tous témoins, déclara Malic avant de sortir.

Quelques minutes après, Ibra sortit à son tour. Sa « 403 » noire l'attendait. Il se fit conduire au ministère du Travail; puis on vlt la « 403 », route de Bel-Air. Dans la cour de l'usine, les ouvriers s'étaient rassemblés. Ibra conversa avec le directeur de l'usine. Lorsqu'il ressortit, il ne s'expliqua pas avec les hommes, seulement il leur fixa

rendez-vous pour le lendemain après-midi, à l'U.S.

Rentré chez lui — une villa richement meublée, avec trois climatiseurs, clôturée d'une haie vive — il réfléchit aux avantages matériels qu'il avait acquis, fit l'inventaire de son avoir : trois maisons de rapport, deux taxis, sa satiété quotidienne. A mesure qu'il développait ses réflexions, il comprenait que rien ne le liait maintenant à la société des besogneux.

Le lendemain à 3 heures, une cinquantaine d'hommes se réunissaient dans la cour de l'U.S. Ibra accompagné du ministre du Travail et du Plan, du directeur de l'usine et de quelques officiels, disait :

— Hier, j'ai vu votre directeur. Il a été très aimable avec moi. Nous sommes tombés d'accord sur de nombreux points. Je sais que c'est pénible pour un père de famille d'être sans travail. Mais il faut savoir que votre directeur n'est pas responsable de la situation actuelle... qui nous tient tous à cœur. L'éclatement de la fédération du Mali a des conséquences très pénibles pour nous tous. Vous avez entendu ce qu'a dit l'autre pour le président de la République sur la situation... Bref! Le ministre du Travail ici présent prend

l'engagement devant vous, que vous serez réintégrés dès que la situation se normalisera. D'autre part, vos préavis seront dûment réglés. Ne soyez pas et n'écoutez pas les ennemis de la nation, ces bonimenteurs publics qui disent que la situation actuelle est une carence de l'équipe gouvernementale. Nous sommes indépendants... aussi indépendants que tous les autres pays! Nous ne voulons pas chez nous d'un nouveau colonialisme de couleur, plus cruel, plus abject que l'autre. Un mot avant de finir! Malic a été un mauvais délégué. Il devait me fournir à moi et au conseil syndical, un rapport mensuel. Nous sommes sûrs le ministre et moi, qu'avertis à temps, nous aurions pu atténuer le nombre des sans-travail... Mais voilà...

— Je proteste! C'est pas vrai. J'ai apporté tous les mois un rapport. Pas plus tard qu'hier en vous quittant, je suis venu ici. Les permanents peuvent le dire...

Ceci dit, Malic bondit vers le bureau. Il était fermé à clef.

— Il y a personne dans mon bureau. J'ai toujours travaillé seul.

— Je vous demande, camarades, de dire aujourd'hui la vérité. Ai-je une seule fois manqué à nos engagements?

— Je ne vous ai pas tout dit. Le directeur m'a dit que Malic réclamait des avantages personnels, dit encore Ibra.

— Tu vois que tu agissais de ton propre chef. J'ai été très bon avec mes ouvriers. J'ai mis à leur disposition un camion qui les ramène à midi et les amène à deux heures, dit à son tour le patron.

— Mais...

— Ça va ! interrompit le ministre (Malic rivait ses yeux dans ceux d'Ibra). On te connaît, Malic. La subversion ne conduit qu'en prison. Ce que vous a dit votre député et représentant auprès du gouvernement est vrai. Votre motion de soutien de la nuit la plus longue de notre histoire, restera comme un gage immortel. Le gouvernement par ma bouche vous remercie. Demain vous percevrez votre dû et dans quelques semaines vous retrouverez le chemin de votre usine. Je m'excuse, j'ai du travail.

Le ministre, entouré de ses hommes, du directeur de l'usine, se retira.

Ibra évita de discuter avec Malic : il invita deux hommes pour on ne sait quoi et partit.

Malic en s'éloignant se vit aborder par

une dizaine de personnes. Le doyen des usiniers lui dit :

— Tu avais raison Malic, tout à l'heure. Mais tu comprends, tu comprends, nous n'avons pas eu le courage de te soutenir. Oui c'est bien le courage qui nous a manqué! Ces types n'ont rien de commun avec nous! Ils sont noirs dessus... leur intérieur est comme le colonialisme...

LA MÈRE

Je t'ai parlé des rois et de leur façon de vivre, certes pas tous, mais quelques-uns. Ils se succédaient de père en fils, c'est-à-dire de mâle en mâle et par ordre de progéniture. Le présomptif recevait une éducation spéciale : les griots lui vantaient les faits et gestes de ses aïeux ; et une fois couronné, absolu ne relevant de personne, il devenait un tyran... (parfois). Autour de lui, les uns soutenaient des crachoirs en argent ciselé, travaillés avec art, d'autres des pipes de parade, sculptées en forme de têtes (ces bouffardes pouvaient avoir deux mètres de long). On agitait l'air autour de lui avec des éventails faits de plumes d'autruches et de paons, de couleurs rares. Ceux-ci chantaient ses louanges, ceux-là dansaient pour le divertir : tous se mouvaient à l'envi, à l'envie de le voir brûler

vif, car il n'était pas un Dieu, mais un despote ayant sur ses sujets le droit de vie ou de mort. Il n'était pas rare de le voir condamner à mort quelqu'un qu'il ne trouvait pas assez enthousiaste dans ses fonctions.

Le sort frappe ceux qui le conjurent ! Quand c'est le peuple qui opte pour une loi, on peut dire qu'elle est juste. Or, voilà que le roi publia qu' « aucun homme n'épouserait une fille sans qu'il soit le premier à passer la première nuit avec elle ». Une loi scélérate, bien sûr ! Mais on ne contredit pas un monarque.

Il commit de telles bassesses que les ministres s'en plaignirent aux oracles, et vainement. Mais leurs filles y passèrent et aucune n'osait se soustraire à « SES » obligations. Le peuple s'était résigné. Tout allait bien pour le roi. Voilà qu'un jour, un homme dont personne ne connaissait les origines vint à épouser la fille du roi. « Vaut-il agir de la même façon ? » se demandait le peuple. Le soir même il abrogea cette maudite loi.

Pendant quelque temps, tout alla bien. Il se calma, ne pouvant reprendre sitôt son penchant. De ce fait, une vive colère naquit en son for intérieur... « Les vicillards

ont opposé une digue à mon plaisir » se dit-il.

Des jours durant, on avait battu les provinces soumises à son autorité, annonçant qu'il désirait voir ses sujets : malades comme infirmes devaient être présents, sous peine de confiscation des biens. Voilà pourquoi tout le peuple était là. Il ordonna de tuer tout homme ayant atteint la cinquantaine. Aux paroles ordonnatrices, l'acte fut accompli. La terre fut tachée de sang. Le soleil sécha le sang, le vent souffla dessus, le léchant, et les pieds nus effacèrent les dernières traces : mais les jours passants n'apportèrent pas l'oubli dans les cœurs... Nul n'osait braver ce dément. Il reprit ses vices avec plus d'abondance : non seulement les filles à marier, mais toutes ayant atteint l'âge... Quelques mères parvinrent à soustraire leur rejeton au sadisme de ce maniaque...

(Gloire à toi, femme, immense océan de tendresse, bénie sois-tu dans ton effusion de douceur.)

Le roi, ivre, non rassasié par sa débauche, parcourait les provinces à la recherche de nouvelles recrues. Celles de son chef-lieu n'offraient rien à sa vue. A l'orée d'un village, il s'arrêta, demanda à

boire. Sa surprise fut si grande qu'elle étancha sa soif pour un moment. Sur ses ordres, la fille qui venait de lui donner à boire fut enlevée. Elle était belle. A ses cris, sa mère sortit, venant lui porter secours. (Que pouvait faire une femme devant des valets de deux mètres de haut?) Pourtant elle se révéla indomptable par le maintien de ces bras vigoureux.

D'une gifle il la roula sur le sol. Promptement elle se releva et s'agrippa. Sa lutte fut vaine...

Le lendemain, la mère se trouva à la place où le roi venait se reposer, entouré de sa suite. Elle n'attendit pas longtemps. A la vue de la mère, vieille et laide, le roi dit :

— Vieille, si tu as une fille, sache que je ne reçois pas dans la journée.

Elle fixa ses yeux dans ceux de l'homme. Son visage était calme et passif. Pas un mouvement, pas un geste ne hacha son maintien.

— Sire, dit-elle, à te voir, on dirait que tu n'as pas de mère... De ta naissance à ce jour, tu n'as combattu que la femme, parce qu'elle est faible. La joie que tu en tires est plus ignoble que l'acte. Je ne t'en veux pas d'avoir agi ainsi : parce que tu es homme, et parce que la femme est toujours femme,

et que la nature le veut ainsi. Je ne t'en veux pas, parce que tu as une mère, par elle, je respecte toute personne : fils de roi, fils d'esclave, la mère enfante dans l'amour, met bas dans la douleur, et chérit dans le plus profond de ses sentiments ce déchirement d'elle-même. Par elle je te pardonne... Respecte la femme, pas pour ses cheveux blancs, pour ta mère d'abord, puis pour la femme elle-même. C'est d'elle, la femme, que découle toute grandeur, celle du maître, du brave, du lâche, du griot, du musicien... Dans un cœur de mère, l'enfant est roi... Tous ces gens qui t'entourent ont une mère, et dans leur détresse comme dans leur joie, elle ne voit que son enfant.

— Tuez-la, hurla le roi.

L'assistance n'obéit pas. Les paroles avaient touché. Le roi, beuglant, hurlant de colère, injectait son amer fiel dans un langage vulgaire. La mère sans orgueil ni fierté, reprit :

— Vous fûtes témoins quand il se servit de vos sœurs, sur ses ordres vos pères furent assassinés. Et maintenant il s'en prend à vos mères et vos sœurs... A vous voir, tous, on dirait que vous ne possédez plus de dignité...

VOLTAÏQUE

De plus en plus furieux, le roi se leva brusquement, d'un revers de main, il envoya la vieille sur le sol. Mais ce geste ne fut pas renouvelé. Le roi se sentit saisi par les poignets, soulevé. Pour la première fois, les sujets armés de courage se révoltèrent et leur roi fut destitué...

Gloire à ceux et à celles qui ont eu le courage de braver les calomnies. Soyez louées, femmes, sources intarissables, vous qui êtes plus fortes que la mort... Gloire à vous, coolies de la vieille Chine, tagalacoye du plateau du Niger! Gloire à vous, femmes de marins, dans l'éternel deuil! Gloire à toi, petite, petite enfant, mais jouant déjà à la mère...

L'immensité des océans n'est rien à côté de l'immensité de la tendresse d'une mère...

SES TROIS JOURS

Elle leva son visage soufureux : son regard contemplatif errait, lointain et vague, derrière l'amalgame des toitures en tuile, en paille, en zinc; les larges palmes des cocotiers-jumeaux se balançaient au rythme lent du vent et elle entendait dans son esprit l'écho de leur bruissement. Noubé pensait à « ses trois jours ». Trois jours à elle seule, où son mari Moustaphe serait à elle... Il y avait longtemps qu'elle n'avait eu semblable trouble... Avoir Moustaphe! Cela la réconfortait. Elle avait encore des douleurs au cœur... c'était sa maladie; mais depuis la veille elle se soignait. Elle avait absorbé plus que la prescription médicale n'ordonnait. Ce sirop était bien. Il se laissait avaler, et ses effets étaient immédiats. Ses paupières clignotaient, deux fentes de vieilles boutonnières, où les cils, comme des fils s'effiloçaient,

en se groupant par paquets de cinq ou de trois; l'émail des yeux était couleur d'ivoire vieilli.

— Qu'as-tu, Noumbé? interrogea Aïda assise devant sa porte.

— Rien, répondit-elle en ressaisissant la tranche de viande crue qu'elle découpait, aidée de sa fille cadette.

— Ce sont « tes trois jours »! ponctua Aïda dont les phrases cachaient autre chose, que la présence de la fillette empêchait de développer. Elle reprit : tu es belle à empêcher un saint homme d'accomplir décemment ses prières.

— Aïda, mesure tes paroles, objectait-elle, un peu fâchée.

C'était vrai, Noumbé s'était refait les tresses, avait passé du henné à ses mains et à ses pieds. Et ce matin, de très bonne heure elle avait réveillé les enfants pour un nettoyage à fond de sa chambre. Elle n'était pas âgée, mais les maternités très rapprochées — elle avait cinq enfants — et sa maladie de cœur, l'avaient prématurément vieillie.

— Va dire à Laïty de te donner 5 francs de sel et 20 francs d'huile. Dis-lui que c'est moi qui t'envoie. Je les lui payerai dès que ton père sera là, ce midi, dit-elle à l'enfant,

en soupesant d'un œil réprobateur le lot de viande découpée au fond du bol.

L'enfant s'éloigna avec la bouteille d'huile. Elle se redressa. Elle était de taille moyenne, plate de corps. Elle gagna la chambre : une pièce sommairement meublée, un lit recouvert d'un drap blanc, dans un coin, une table où était exposée une gamme de vaisselle en porcelaine pour l'agrément des yeux ; sur les quatre pans de la baraque, à l'intérieur, étaient accrochés des agrandissements innombrables et des sous-verres d'amis et d'inconnus.

Ressortie, elle prit le fourneau-maure et se mit à l'allumer.

La fillette était revenue.

— Il t'a donné ?

— Oui, mère.

— Noubé, je vois que tu te prépares à cuisiner un plat rare...

— Oui, répondit-elle à la femme. Ce sont *mes trois jours*. Je veux ressusciter les fastes d'antan ; faire que son gosier garde la saveur du plat, des lunes et des lunes, et oublie la cuisine de ses autres épouses.

— En effet ! faire que son gosier sollicite les préparations à venir, dit la femme qui auscultait les provisions avec curiosité.

— Je suis en forme, opina Noubé avec

une nuance de fierté dans le ton. Elle saisit la main de la femme et la promena sur ses reins...

— Thieh, souya dome! Tu m'en diras tant demain matin...

La femme claqua ses mains : comme un signal, une invitation, d'autres femmes arrivèrent; qui avec un estagnon, qui avec une casserole, qui des mains, elles donnèrent le « la », et la femme entonna :

Sope dousa rafetail
Sopa nala dousa rafetail
Sa yahi n'diguela

T'adorer c'est pas pour ta beauté
Je t'adore c'est pas pour ta beauté
C'est pour ton épine dorsale.

En quelques secondes, elles improvisèrent sur ce refrain, une danse endiablée : en sueur, essoufflées, elles s'esclaffèrent : l'une d'elles s'introduisit dans la chambre de Noubé et appela les autres :

— Enlevons le lit! Car ce soir ils vont tout démolir.

— Elle a raison. Demain cette chambre sera...

Chacune ajouta quelque chose de son cru, ce qui déchaina l'hilarité générale. Mais l'appel du labeur leur fit entendre raison sur leur divertissement : elles retrouvèrent leurs occupations.

Noumé aussi avait ri : elle savait que ces chahuts étaient de règle dans la concession. Aucune n'y échappait. Son cas était exceptionnel, toutes le savaient. Elle souffrait d'une maladie de cœur et son mari manifestement, l'avait négligée. Voilà deux semaines que Moustaphe n'était pas venu la voir. Au long de ces jours, elle avait espéré le voir, ne serait-ce qu'un instant. Quand elle se rendait à la prévention maternelle et infantile, volontairement elle imposait à la cadette, la garde de la maison, afin (dans son esprit calculateur) que l'enfant arrive à retenir son père, jusqu'à son retour. Elle devait retourner aujourd'hui encore, mais les sous qu'elle avait, elle les avait dépensés pour Moustaphe. Elle ne voulait pas que son mari la considère moins que les autres co-épouses, la trouve plus radine. Elle ne négligeait pas son devoir de mère, mais celui d'épouse passait avant... en certains moments.

Elle évoquait ses trois jours à venir. Déjà, tout son horizon s'emplissait de « ses

trois jours ». Elle oubliait sa maladie et celle de sa dernière-née. Elle avait de mille manières envisagé ses trois jours. Moustaphe ne partirait d'ici que le lundi matin. En pensée elle voyait l'état-major de Moustaphe emplir sa chambre, entendait leurs gamineries pleines d'allusions perverses : « Si elle avait été une épouse accomplie. » Intérieurement elle en riait : « Pourquoi n'en serait-il pas ainsi toujours pour toutes les femmes... Avoir un mari à soi ? » Elle se le demandait.

La matinée s'écoulait avec sa cadence fatidique, l'ombre des cocotiers, des habitants, rapetissait; à l'approche de midi, les ménagères activèrent leur préparation. Dans la cour, chacune se tenait près de sa chambre, prête à accueillir son homme. Les bambins vagabondaient et les appels des mères se croisaient. Noumbé, vite, fit manger ses enfants et les congédia. Elle, elle attendait d'une minute à l'autre, Moustaphe, qui n'allait plus tarder...

L'heure passa.

Ceux qui devaient reprendre leur travail repartirent. Peu à peu la maison se vida de ses éléments mâles; les femmes, après une sieste prolongée, une à une, prenaient place

sous les cocotiers : lentement leur bavardage s'élevait.

Noumbé, de guerre lasse, avait fini par abandonner son poste de guet. Depuis midi elle attendait, vêtue d'un ensemble de velours violet. Elle n'avait rien mangé de solide et se consolait en pensant que de minute en minute, Moustaphe allait apparaître. Elle reculait la fringale qui tenaillait son ventre, par la pensée dérivative qu'anciennement, Moustaphe avait l'habitude de venir en retard. Naguère, c'était agréable, ces retards. Sans se l'avouer, ces moments (qui étaient affreusement lourds) lui étaient très doux, ils prolongeaient cette volupté de l'attente. Ces minutes, bien que traversées parfois de doute, de crainte (souvent, très souvent, l'idée de sa disgrâce prochaine envahissait son esprit, car Moustaphe avait deux autres femmes avant elle et il venait d'en épouser une autre) ne l'affligeaient pas outre mesure. Elle savait que ces couples de minutes tyranniques étaient le prix qu'elle payait la présence de Moustaphe. Comptable dans ses sentiments, elle chiffrait les menus services : telle lui lavait ses boubous quand c'était le tour d'une autre, le gardait jusqu'à une heure avancée de la nuit, ou parfois l'enlaçait de

ses bras pendant toute une journée, sachant pertinemment que Moustaphe, ce soir-là, n'accomplirait pas son devoir d'époux ailleurs.

Elle boudait dans son attente; deux semaines que Moustaphe ne s'était pas présenté à elle. Ces réminiscences amères l'entraînaient vers le réel : Moustaphe venait (il y avait quatre mois de cela) de se marier avec une plus jeune qu'elle. A ce heurt du hasard de sa pensée, comme une soudaine révélation de ce mariage, son cœur lui fit mal : un mal moral. Non que son cœur en proie à deux douleurs ne fonctionnât plus normalement, mais c'était comme ces malades que le sommeil isole de leur douleur et qui, une fois réveillé retrouvent leur mal au point où il était, et paient la rançon de l'isolement dans un redoublement de douleur.

Après avoir absorbé trois cuillerées au lieu des deux ordonnées, elle eut l'impression d'un ralentissement du mal physique. Elle appela sa fille cadette :

— Va me chercher Mactar.

La cadette partit; elle ne tarda pas à revenir avec son aîné.

— Va appeler ton père...

— Où, mère?

— Où?... à la grande place ou chez tes autres mères.

— J'étais, mère, à la grande place déjà. Il n'y était pas.

— Retourne... peut-être qu'il y est maintenant.

L'enfant leva les yeux sur sa mère, puis lui donna la nuque.

— Quand votre père aura fini de manger, je vous donnerai le reste, c'est de la viande... Fais vite Mactar.

Il faisait chaud et les nuages volaient haut. La chaleur était torride. Mactar revint une heure après. Il n'avait pas trouvé son père. Noumbé alla s'associer au groupe de femmes. Elles causaient, sautant d'un sujet à l'autre. L'une avait demandé (histoire de demander) : « Noumbé, est-ce que ton *Oncle* (Chéri) est arrivé? » « Pas encore », avait-elle répondu, et elle ajouta pour se rattraper : « Hé! il ne tardera pas. Il sait que ce sont "mcs trois jours". » Volontairement elle avait fait dévier la conversation sur un autre thème, afin d'éviter un long palabre sur les « veudieux » co-épouses. Pourtant, au fond d'elle-même l'envie d'aller le chercher la travaillait. C'était lui voler ses trois jours. Les veudieux le savaient. C'était lui ravir ses

heures de tête-à-tête. De penser qu'il était chez une veudieux, que celle-ci à sa place à elle, lui donnait à manger, lui ouvrait son pagne, et qu'elle — la veudieux — goûtait à ces heures, des heures qui lui revenaient de droit, ôtait à Noumbé toute faculté de réagir... que Moustaphe, pouvait être à la minute présente admis à l'hôpital, ou conduit à un poste de police, ne lui venait pas à l'idée. Elle savait faire mijoter de petits plats savoureux qui ne coûtaient rien à Moustaphe. Elle ne lui demandait jamais rien, jamais un sou. Ne s'était-elle pas endettée afin qu'il trouve meilleur gîte et bon couvert chez elle? Et lorsque jadis — c'était quand il l'avait nouvellement épousée — Moustaphe tombait à l'improviste dans ses bras, n'est-ce pas qu'elle se hâtait de lui collationner des mets succulents. Tous ses camarades le savaient.

Comme un défaut, une veine malade qui traverse le corps, une pensée réconfortante, charria ses réflexions agressives et vindicatives vers un terrain endormant. Elle se consola en se disant que Moustaphe infailliblement serait là, ce soir. Cette certitude de la présence de Moustaphe, élagua de son esprit la trop cruelle pensée que le temps de sa défaveur approchait. Elle se cram-

ponnait à cette pensée comme un noyé s'agrippe à un poids qui l'entraîne vers le fond. Quand toutes les mauvaises et défavorables pensées qui l'assaillaient se furent dissipées, comme une inondation recouvre ces terrains où s'amoncellent les tas d'immondices, heureuse de ne rien voir de laid devant elle, elle se mêla à la conversation avec cet élan enfantin, incapable de cacher son contentement, son espérance. C'était comme un objet enveloppé dont des yeux curieux, sollicités se demandaient ce que contenait l'enveloppe, et qu'elle seule savait, et jouissait de ce secret qui lui conférait une puissance agréable. Elle prit part activement à la causerie, joua de son esprit fin. Tout son entrain était nourri de cette joie : Moustaphe viendrait ce soir, affamé et serait à elle seule.

Loin, par-dessus le faite des arbres, une longue traînée de nuages gris-noir, roux, cachait le soleil. Le *Tacousane* approchait : les femmes une par une se retiraient : l'ombre des arbres s'allongeait, s'élargissait et s'épaississait.

La nuit :

Une nuit noire étoilée !

Noumbé prépara du riz pour les enfants. Les enfants quémandèrent vainement de la

viande. Noumbé se montra sévère, intransigeante : « La viande c'est pour votre père. Il n'a pas mangé à midi. » Après avoir restauré les gosses, elle se relava, pour chasser de son corps l'odeur de la fumée et de la cuisine, procéda de nouveau à sa toilette, oignit d'huile ses mains, ses pieds et ses jambes, pour rehausser l'éclat du henné. Elle ne voulut pas s'éloigner de sa porte : s'installa sur le banc, la senteur de l'encens embaumait, toute la pièce en était baignée. Face à l'entrée de la maison, elle voyait les maris des autres femmes rentrer.

Pour elle, rien...

Elle commençait à ressentir la fatigue. Son cœur la relançait. La toux éclatait dans sa poitrine. Comme un incendie, tout lui brûlait en dedans. Sachant d'avance que pendant « ses trois jours », elle n'irait pas au dispensaire, par économie, elle alla chercher de la cendre et en fit une mélasse avec de l'eau qu'elle but. Ce n'était pas agréable, mais c'était pour économiser le sirop et circonscrire le feu et l'apaiser un instant. Elle se tourmentait, se posait des questions. Où est-il?... chez la première?... Non, elle était bien âgée... La deuxième? Celle-là tout le monde savait qu'elle n'était

plus dans les bonnes grâces de Moustaphe. Elle? Elle était la troisième... Donc chez la quatrième. Dans ses réponses à elle, elle trouvait des plis d'incertitudes, de doutes. Elle reculait le moment d'aller se coucher, tels ces amoureux qui ne se désespèrent pas d'attendre, sachant bien que l'heure du « rendez-vous » est passée, et qui par une absurde et bête espérance continuent à espérer... à attendre et que leur propre tourment et le poids des minutes emprisonnent sur les lieux. Nombé à chaque pas qu'elle fit pour gagner sa chambre, s'arrêta, pendant qu'en pensée elle arpentait la ville, furetait dans chaque maison habitée par une des veudieux. Finalement, elle entra.

Pour ne pas se laisser surprendre par Moustaphe, et ne pas perdre l'avantage physique que lui conférait son maquillage et le port de vêtements convenables, elle s'était allongée sur le lit, toute habillée, l'esprit en veilleuse. Elle avait réduit au minimum la mèche de la lampe. Une lumière douteuse éclairait la pièce. Quand même, elle s'endormit, malgré la forte dose de volonté qu'elle s'était dictée : une volonté inflexible qu'elle s'était imposée et elle s'était dit : « Je l'attendrai », pour plus de sûreté, et pour être debout quand il

franchirait le seuil, elle avait tiré la targe. Ainsi, épouse dévouée, toujours prête à servir son mari, elle se lèverait promptement, parée comme si c'était en plein jour. Elle avait même calculé, qu'en se redressant, d'un geste négligé, en passant maladroitement ses mains sur ses reins, elle agiterait ses *ferres*, afin que Moustaphe en entendant l'entrechoc des perles dont elle avait ceint ses reins, soit dans l'obligation de la regarder de bas en haut.

Au matin, Moustaphe n'était pas là.

Les enfants réveillés demandèrent si leur père était venu : Mactar, l'aîné, déjà prometteur, d'un œil observateur, vit que leur mère n'avait pas fait le lit, que le bol qui contenait le ragoût était encore à sa place d'hier, à côté du plat de riz et que la miche de pain intacte, occupait le travers de la table. Les gosses subirent la colère de leur mère. Amadou, le benjamin, s'attardait à sa toilette. Elle les pressa de finir, et, envoya la cadette lui acheter cinq francs de café moulu, chez Laïty. Le petit déjeuner des enfants se composait du riz réchauffé, arrosé parcimonieusement de la sauce du ragoût de la veille à midi. Puis, elle leur donna leurs ailes, comme dit l'expression populaire, leur rendit la liberté, à l'except-

tion de la cadette. Noubé examina ensuite sa petite bouteille qui contenait son médicament : l'estima à vue d'œil, elle constata qu'elle en avait beaucoup pris : il lui restait trois cuillerées. Elle but une demi-cuillerée et compléta le reste avec son mélange de cendre et d'eau : elle se sentit apaisée.

— Noubé, tu t'es levée de bon pied ce matin, pour être si bien mise. Où vas-tu ? en voyage?...

C'était Aïda, la voisine de baraque. Elle était surprise de la voir habillée ainsi, surtout pour une femme qui avait « ses trois jours ». Elle réalisa ce qui s'était passé et dit encore comme pour réparer cette gaffe :

— Je vois qu'il n'est pas encore venu... Ces hommes, tous les mêmes.

— Il sera là ce matin, Aïda, renchérit Noubé, encline à prendre la défense de son homme. Or, c'était sa propre honorabilité qu'elle défendait voulant cacher les affreuses minutes qu'elle venait de vivre, dont l'acuité (son sommeil coupé par les bruits anodins, qu'elle croyait être les pas de Moustaphe), avait laissé des empreintes sur son visage déjà éprouvé.

— Je te crois ! Je te crois, répétait Aïda,

elle-même avertie de cette comédie que toutes se jouent à tour de rôle.

— Moustaphe est si gentil, noble dans toute son attitude, ajouta une autre en essuyant l'extrémité du pilon.

— Sans cela, il ne serait pas mon maître objecta Noumbé flattée des qualités de Moustaphe.

La nouvelle se propagea dans la maison que Moustaphe avait décochée, alors que c'était les « trois jours » de Noumbé. Les ménagères la plaignaient. Ce n'était pas la règle du jeu, que Moustaphe décochât. La polygamie avait des lois, qu'il sied de respecter. Entre veudieux, la pudeur, la dignité de soi-même, empêchaient de garder le jour et la nuit, l'homme, quand toute sa personne et ce qui touche à sa personne revenaient à une autre pendant « ses trois jours ». Le jeu n'empêchait pas les coups bas, portés à l'insu de la rivale : toute l'astuce était de vider l'homme et de le rendre, quand il était dans l'impossibilité d'accomplir ses devoirs conjugaux. Quand les femmes se mettaient à faire le procès de la polygamie, le verdict tombait sur les femmes — surtout celles qui osent porter ouvertement le coup irrégulier. L'homme était blanchi. C'est un faible de nature, qu

finit par être pris dans les pièges tentateurs que lui tend la femme. Riches de cette digression, les ménagères solidaires de Noumbé, vilipendaient la dernière épouse de Moustaphe.

Noumbé finit de préparer le café. (A cause de son cœur, elle n'en prenait pas.) Sa consolation était que Moustaphe trouverait plus de choses chez elle. Le pain était rassi. Elle en achèterait quand il serait là.

A nouveau s'égrenaient les heures, de longues heures d'attente, qui se durcissaient à mesure que la journée s'allongeait. Elle voulait bien savoir où il était... L'obsession grandissait, son regard se faisait terne, scrutateur. A chaque voix d'homme, elle se redressait fébrilement. Son cœur la taquinait de plus en plus : cette douleur physique se détachait de sa douleur morale. Pas une seule fois, les deux douleurs ne firent front. L'inégalité de leur élanement, de leur fuite, ressemblait à cette acrobatie phénoménale, d'un cavalier montant en course deux chevaux.

Vers les quatre heures, Noumbé vit arriver chez elle, sa deuxième veudieux. Elle venait voir si Moustaphe était là. Elle

savait que c'étaient les « trois jours » de Noumbé. Elle ne lui avait pas dit le pourquoi de cette visite, ce besoin de voir Moustaphe, malgré l'insistance de Noumbé. Noumbé incorporait dans cette visite, dont elle ignorait la cause, une jalousie de la part de l'autre. Elle était contente que la veudieux en pénétrant dans sa chambre, trouvât de la propreté, et un étalage de tant de belles choses, qui ne manqueraient pas (sans doute?) de lui faire penser que Moustaphe avait été (et était encore) très généreux vis-à-vis d'elle, Noumbé. Pendant la causerie sans tête ni queue, son cœur traître lui donnait des coups... Elle résistait au mal se refusant à prendre sa potion.

Noumbé se souvint bien, que, lorsqu'elle était nouvellement mariée, elle faisait sauter les « trois jours » de celle-ci. Elle était en ces temps la plus jeune. Moustaphe ne restait pas un seul jour, sans venir la voir : elle n'était pas très, très sûre, mais pensait avoir conçu son troisième enfant pendant les « trois jours » de celle-ci. Par la présence de sa veudieux elle venait de saisir entre les propos qu'elle n'était plus la favorite. Cette subite révélation, le ton aimable, poli, l'empressement que la rivale prenait pour s'informer de l'état de santé des

enfants, de la sienne, pour vanter son choix rare d'ustensiles de ménage, son goût pour l'habillement, la propreté de la chambre, les survivances de la senteur de l'encens, tout ceci, comme une incision à froid lui dévoila cruellement, la perfidie des paroles, l'hypocrisie de la rivalité, et, Noumbé découvrit que tout cela s'insérait dans un univers commun à toutes les femmes. Cette constatation ne l'amena pas plus loin, néanmoins l'envie de sortir du cercle de la polygamie achemina sa pensée — plutôt égarement de sa part — à se poser la question : « Pourquoi acceptons-nous d'être le jouet des hommes? »

La veudieux la congratula, et exigea que les enfants de Noumbé viennent passer quelques jours avec ses propres enfants (la veudieux était sincère). Mais Noumbé en acceptant par principe tissait son pagne d'hypocrisie. Tout ceci pour se faire valoir, afin, qu'en jasant, elle, Noumbé gardât son honorabilité, sa lignée, son rang, intacts. La veudieux, laissa comme elle le dit, à tout hasard de l'oubli, « qu'elle voudrait voir Moustaphe, que si les mauvaises langues, rapportaient à Noumbé, que leur mari

était venu la voir pendant *ses trois jours* qu'elle n'ait aucune mauvaise pensée, qu'elle aurait préféré le trouver ici, et lui dire ce qu'elle avait à lui dire ». Noumbé pour sauver la face n'osait lui demander quand elle avait vu Moustaphe pour la dernière fois. L'autre aurait répondu avec le sourire : « Mais voyons au dernier matin de mes trois jours. Si je viens ainsi c'est parce que c'est une affaire urgente. » Noumbé confusc, alléguerait avec une innocence feinte : « Non, c'était pas ça que je voulais dire ! C'était si par hasard, il tombait sur tes bras. »

Aucune n'aurait perdu la face. C'était ce qui leur restait. Ce n'était pas du mensonge, pour elles. Elles avaient été objets désirés, convoités, choyés pendant un temps. Puis l'homme comme un charognard rassasié, les avait dédaignées, en laissant à sa place dans leur cœur le venin du chagrin et de la comédie. Elles comprenaient, tout était limpide, et elles ne pouvaient descendre plus bas dans cette dégradation et s'appuyaient à ce qui leur restait, c'est-à-dire, à sauver elles-mêmes leur reste de dignité dans des paroles fausses, des avantages acquis au détriment de l'autre. Elles ne s'abandonnaient pas à ce jeu, pour

le jeu. C'était dans cette fausseté que résidait, le reste de la flamme de dignité. Elles ne leurraient personne, pas même elles-mêmes. Chacune savait que l'autre mentait, mais, elles ne pouvaient consentir à plus d'humiliation, autrement ce serait l'anéantissement complet.

La veudieux se retira. Noumbé la poussa jusqu'à la porte, où elle demeura un moment pensive : Noumbé comprenait le pourquoi de la visite de la veudieux. Celle-ci, venait de lui rendre la monnaie de toutes ses pièces. Elle était archisûre, que Moustaphe était chez la dernière épouse. La présence de la veudieux signifiait : « Tu m'avais volé des jours, parce que je suis plus vieille que toi. Maintenant, une plus jeune que toi, me venge. Tu as beau te tuer à tout faire pour lui être agréable, tu t'alignes maintenant, vieille charogne. Il a découché... et découchera encore... »

Cette deuxième journée se passa comme la veille... plus effroyable. Elle ne passa rien de très solide à son gosier... que pour tromper la faim.

Ce dimanche matin, tous les hommes étaient à la maison : ils furetaient de

chambre en chambre, les uns tenant leur dernier-né, d'autres s'amusant avec les plus grands : des joueurs de dames s'étaient réunis d'un côté, de l'autre les beloteurs; l'atmosphère de la maison était cordiale, les rires francs voltigeaient et des sons gutturaux, les femmes, elles, se pressaient d'un coin à l'autre, vaquant à leur ménage.

Aïda s'était approchée de Noubé et la consolait, disant sans certitude :

— Peut-être qu'il viendra aujourd'hui. Les hommes ont toujours des choses à faire, au dernier moment. Comme c'est dimasse (dimanche), il sera là.

— Aïda, Moustaphe ne travaille pas, l'interrompt-elle, le regard dur. Elle tousso : Voilà deux jours et deux nuits que j'attends ! Quand ce sont « mes trois jours », je crois que la moindre des choses est d'être là... au moins la nuit... Je pouvais mourir...

— Tu veux que j'aïlle te le chercher?...

— Non.

Elle pensait « oui ». C'était la manière dont Aïda avait formulé la demande, qui la gênait. Certes, qu'elle voulait bien ! Hier quand tout le monde s'était couché, elle était sortie. Elle avait fait un bon bout de chemin, puis, elle était revenue sur ses pas.

En cours de route, la flamme de dignité avait été attisée. Elle ne voulait pas ajouter à sa déchéance, cet abaissement d'aller réclamer l'homme qui ne semblait plus désirer la voir. Jusqu'à l'aube, elle s'était tenu un monologue, se disant que c'était fini avec Moustaphe, qu'elle divorçait. Et ce matin, au fond de son cœur, la minuscule mèche d'espérance vacillait : « Moustaphe viendra quand même. C'était sa dernière nuit à elle. »

Elle emprunta mille francs à Aïda, qui s'empressa de les lui prêter. Elle acquiesça aux conseils qui lui disaient d'envoyer encore les enfants, chez la dernière épouse.

— Dis-lui que j'ai un besoin urgent de le voir, que je ne me porte pas bien !

Elle se hâta d'aller au petit marché d'à côté : acheta quantité de choses et un poulet. Les yeux brillants, enfiévrés de joie, elle assaisonna le tout avec recherche. Dans l'air endimanché de la maison flottait la senteur agréable de sa préparation. Elle rebalaya sa chambre, ferma la porte et les fenêtres, entre les interstices des planches mal jointes s'enfuyait le baume enivrant de l'encens.

Les enfants étaient revenus :

— Il était malade?

— Dédé (non, non) mère. Il va venir. Nous l'avons trouvé avec des camarades à lui, chez Voulimata (la quatrième épouse). Il a demandé de tes nouvelles.

— C'est tout ce qu'il vous a dit? questionna la mère.

— Vav (Oui).

— Ne rentrez pas dans la chambre. Voilà dix francs! Allez vous amuser ailleurs...

Une tiède et délicieuse sensation la parcourait : « Il allait venir. » Depuis vendredi, elle avait échafaudé des paroles vexantes qu'elle lui lancerait en pleine figure... Elle serait battue!... Tant pis. Maintenant, elle découvrait l'inutilité de les préférer ces paroles. Elle ferait tout pour rattraper ces jours perdus. Elle était heureuse, trop heureuse pour lui garder rancune, sachant qu'il allait venir incessamment — peut-être même qu'il était en route avec son état-major. Le seul moyen de se venger, c'était de lui préparer un repas copieux... qui le garderait au lit...

Elle acheva de faire sa cuisine, prit un bain, procéda à sa toilette, recourba ses tresses, se passa de l'antimoine à la lèvre inférieure, sur les cils et sourcils, puis revêtit une camisole blanche, amidonnée, un

pagne tissé à la main, examina ses pieds et ses mains... Elle était satisfaite de sa personne.

L'attente durait.

Personne dans la maison ne lui adressait la parole de peur de la peincr. Elle était assise, face à l'entrée de la maison et, les demcurants évitaient de croiser son regard, lourd de soucis. Comme un fleuve plein, les larmes débordèrent des rives de ses paupières : elle les retenait, mais en vain. Son cœur se consumait...

Dans l'éloignement, crépitaient les battements d'un tam-tam, que l'aile du vent rabattait de ce côté-ci : le temps s'écoulait sur elle, comme les saisons sur les monuments. L'heure crépusculaire s'en allait aussi.

Sur la table, trois assiettes, une par jour, s'alignaient.

— Je viens te tenir compagnie, annonça Aïda en entrant dans la pièce. (Noumbé était assise au pied du lit... elle avait fui le silence des habitants.) Il ne faut pas s'en faire, dit encore Aïda. Toutes les femmes ont passé par là. Certes que c'est pas agréable! Je pense qu'il ne tardera plus à venir.

Noumbé leva sur elle un visage humide : nerveusement ses lèvres se pincèrent. Aïda comprit qu'elle avait décidé de se taire.

La nuit était venue : tout se noyait dans l'obscurité : nulle clarté ne venait de sa chambre. Les enfants après le souper s'étaient abstenus de leurs ébats bruyants.

Au moment où le sommeil obligeait les grandes personnes à gagner leur lit, arriva Moustaphe, escorté de deux de ses lieutenants. Moustaphe était tout de blanc vêtu. D'une voix onctueuse, il salua les gens encore dans la cour ; invita ses compagnons à entrer chez Noumbé.

Noumbé n'avait pas bougé.

— Femme, où est la lampe ?

— Là où tu l'as laissée ce matin en partant, répondit-elle.

— Comment te portes-tu ? s'informa Moustaphe après avoir allumé la lampe, et il vint s'installer sur le lit et fit asseoir les deux hommes sur le banc (un grand à deux places).

— Dieu merci, répondit Noumbé à ses civilités. Son maigre visage paraissait détendu, les plis de colère avaient disparu.

— Et les enfants ?

— Dieu merci! Ils se portent bien.

— Notre épouse n'est pas très éloquente aujourd'hui, opina l'un des hommes.

— Pourtant je me porte bien.

— Ton cœur ne te joue-t-il plus de tours? redemanda Moustaphe sans méchanceté.

— Non. Il est bien accroché, répondit-elle.

— Dieu merci! Moustaphe, nous allons partir, déclara encore l'homme sentant la froideur de Noumbé.

— Attendez, leur dit Moustaphe, et s'adressant à Noumbé : Femme, est-ce qu'on soupe ce soir ou demain?...

— As-tu laissé quelque chose en me quittant ce matin?

— Comment? C'est comme ça que tu me réponds?...

— Non oncle (chéri)... Je demande seulement... N'est-ce pas juste?

Moustaphe comprenait bien que Noumbé se moquait de lui et cherchait à l'humilier devant ses pairs.

— Tu aimes vraiment plaisanter. Ne sais-tu pas que ce sont tes « trois jours »?

— Oncle!... Je te demande pardon. J'avais complètement oublié cela... Me voici

épouse indigne, lançait-elle, toujours assise, le regard droit sur Moustaphe.

— Vraiment tu te fous de moi!

— Oncle! comment oserais-je... Moi?... Et qui m'aiderait à entrer au paradis?... Sinon mon digne époux. Jamais, je ne me moquerai de toi ni dans ce monde ni dans l'autre.

— On le dirait.

— Qui? demanda-t-elle.

— Tu aurais pu te lever à mon arrivée pour commencer...

— Oh!... mon oncle, pardonne à ton épouse égarée, éblouie par la joie de te revoir. Si ma maison s'égare, qui en est le responsable, Oh! oncle?

— Au juste, que contiennent ces trois plats? demanda Moustaphe vexé.

— Ces trois plats!... (Elle regarda le mari... un sourire malicieux au coin de l'œil.) Rien... Si plutôt « mes trois jours ». Rien de ce qui t'intéresse... Y a-t-il quelque chose qui t'intéresse ici... oncle?...

Comme mus par un réflexe, ils se levèrent ensemble.

Exprès Noubé renversa le premier plat :

— Oh! oncle... pardonne-moi...

Elle cassa les deux autres plats. Son œil

devint rouge. D'un coup brusque le cœur l'attaqua. Elle se plia en deux, et, avant de s'effondrer, elle poussa un grognement sourd qui ameuta la maison.

Arrivèrent les femmes :

— Qu'a-t-elle?

— Rien... Son cœur simplement! Regardez ce qu'elle a fait cette folle. Un jour sa jalousie l'étranglera. Je ne suis pas venu la voir... deux jours seulement, et elle crie comme un veau. Donnez-lui de la cendre et elle se lèvera, débitait Moustaphe en s'éloignant.

— Depuis qu'elles ont des associations, ces bougresses, elles croient qu'elles vont diriger le pays, dit l'un des hommes.

— Ne sais-tu pas qu'à Bamako, elles ont voté une motion condamnant la polygamie... Que Dieu nous garde d'une seule femme, ajouta le deuxième homme.

— Elles n'ont qu'à aller travailler, alors, objecta Moustaphe qui sortit de la maison.

Aïda aidée des femmes, coucha Noumbé sur le lit : elle gémissait : on la força à boire son mélange d'eau et de cendre...

LETTRES DE FRANCE

Marseille... 19...

Ma vieille
très vieille amie,

Tu boudes. Tu boudes, sans savoir toutes les données matérielles et morales de ma situation, ici. Certes, si je me conforme à tes indications, j'aurais dû t'écrire davantage. N'as-tu pas reçu mes mots. (Oh! ne tire pas la lèvre inférieure. Je sais que tu le fais encore.) Si mes mots sont trop courts, c'est qu'il m'était impossible de faire autrement. Tu me crois. J'ai besoin que tu me croies.

Tu sais que c'est toi seulement que j'aime et à qui je conserve mon amitié.

Ne boude plus! Je reconnais mes torts. Vite, donne-moi de tes nouvelles, des nouvelles de tout le monde.

De mon mari, nous en reparlerons. Tu seras édifiée. Pauvre sotte que j'étais.

Ta vieille et franche amie.

NAFL.

Marseille... 19...

Très vieille amie,

J'ai relu au moins 20 fois ta lettre, une fois celle de mon père. Père a écrit à mon « mari » — je souligne le mot mari, car, il contient tout autre chose que ce que généralement, une jeune fille attend d'un homme qu'elle a épousé. Donc, mon « mari » m'a dit, il y a une lettre de ton père, après l'avoir fait lire ailleurs. Car, il ne sait pas lire, le vieux. C'est un vieux, mon mari. Cela est moins grave que le reste. Le reste, c'est pis.

Ne me laisse pas tomber. Veux-tu? Ecris. Ecris même si, tu ne reçois rien de moi. Espérant une réponse, reçois mes tendres baisers.

Ta NAFL.

Marseille... 19...

Très vieille amie,

Je ne peux pas répondre à toutes tes questions. Un flot de questions! Moi-même,

Je ne sais pas où commencer. Voilà des jours que je guette le passage du facteur, matin et soir. J'avais peur que mon « mari » intercepte mon courrier. Je crois qu'il en est capable. Et les après-midi, il sort. Autrement, il ne sort pas le matin. Juste comme il venait de sortir, j'ai vu arriver monsieur le Facteur. Il y avait ta lettre. La gérante du garni m'a lorgnée d'une drôle de façon, d'un air de dire : « Ton papa de mari a donné l'ordre de ne remettre à personne le courrier. » Mais, je ne me suis pas laissée faire. Néanmoins, je suis tenue de dire à Monsieur, qu'il y avait une lettre pour moi.

Non, je n'ai pas la manie de la persécution. Tu me connais. Laisse-moi te dire, ma très vieille amie, les joies que m'apportent tes lettres : le soleil a l'ivresse, la chaleur qui fait exsuder en torrents sur mon corps, des vagues de pulsations, faisant déferler sur mon être (interne et externe) le sang chaud brodé d'écumes dentelées de souvenirs vivifiants. Jamais, je n'avais compris que les souvenirs étaient si indispensables.

Ici, j'ai pas de soleil. Je vis cloîtrée, entre quatre murs d'un hôtel garni, laid, sale, humide, infect, sans cau, ni w.-c. Je suis si

seule, que parfois, je me parle à haute voix. Moi, prisonnière des ombres épaisses des murs tristes, suintant l'hiver comme l'été. Quand par hasard, mon regard vagabonde, il ne rencontre que des lézardes, où s'incrute la vieille poussière grisâtre; un dalage strié. La plupart du temps, je suis enfermée. Où aller?... Avec qui?... Lui? Non. Il n'y a qu'une chambre pour nous deux; une chambre qui me sert de cuisine, de lavoir, de salle de bains. Quand, dans le milieu de la nuit, l'envie d'aller au coin me prend, je ne sors pas. J'ai un pot de chambre. Il y a un cabinet pour tous les locataires et un robinet. Ma chambre — prétention de ma part — la chambre de mon « mari », est ce qu'on appelle « une chambre noire ». Elle est juste en face de l'escalier, donc obligation de fermer tout le temps la porte, comme il est de règle dans ce pays. Au-dessus de l'unique porte, une meurtrière. Le soleil ne la visite jamais. Pour pouvoir travailler, j'allume le jour et la nuit. Comment tout ceci ne m'affecterait-il pas, n'influerait pas sur mon caractère?

Te rappelles-tu comme j'étais vivante, débordante de vitalité? Tout le monde en parlait de mon débordement. Maintenant,

Je suis toute ratatinée, pareille à une tranche de viande au soleil. Certes, je logeais dans une case, un quartier de hidonville. Mais, j'avais le soleil à profusion, les rires, les joies communes, les espérances. Ici, rien. Rien je te dis. Zéro. Parfois, je suis intérieurement les lésions que creusent les larmoiements ensanglantés de mon cœur. Et alors, je pose des questions.

Pour voir le soleil, il faut que je sorte et gagne le carrefour. Là, entre les façades des immeubles sur les coups de deux heures, l'astre, daigne apparaître — et c'est selon les jours. Ici, le soleil est sans virilité, timide, sans flamme excessive, bien différent de chez nous. Et les femmes tendent leur linge de la veille. Quelle tristesse, ma vieille.

Ma vieille, tu ne peux pas imaginer ma déception. Sans doute, dans vos causeries, dites-vous que Nafi est en France. Et chacune m'envie ! Je ne suis pas en France... tout au moins pas celle qui faisait l'objet de nos rêves, alimentait nos ambitions. Je suis dans un autre monde. Un monde maussade, lugubre, qui m'opprime, m'assassine à petits coups, jour après jour.

Une photo a fait de moi, une déclassée.

Dieu que je regrette de m'être mariée... C'est ma faute. Je le confesse. Je suis victime d'un mirage. Mon père m'avait montré une photo d'un certain homme. Il était beau sur la photo et il était en France... Et quelques jours après, mon père me dit : « Cet homme veut de toi comme épouse. Il est en France. Il y travaille. Voilà des années qu'il y vit. » Et c'est tout. Pendant des semaines, j'ai différé ma réponse. Puis, j'ai accepté. Pourtant, beaucoup de garçons de mon âge, m'ont voulue comme compagne. D'accord, avec ceux-là, jamais, je n'aurais visité la France. Quelle est l'écolière qui n'a pas rêvé de la France, de Paris, des rues illuminées... j'avais consenti. Pourquoi?... Pour la France. Pour elle, la France artificielle, j'ai renoncé à tous mes prétendants. Maintenant, je suis servie... doublement servie. Non, je ne pensais pas que je descendrais si bas. J'ai honte de dire tout. Comme je voulais revoir notre soleil, les couleurs criardes, la nonchalance de nos femmes, ces femmes qui vont au marché en groupes joyeux, réentendre les disputes autour des bornes-fontaines, chiner les marchands de jarrets de bœuf, discerner dans le vacarme quotidien les notes de kora, m'asseoir à l'ombre lorsque

l'averse de soleil aveugle les regards, voir les poules se tenir sur une seule patte, voir les enfants qui vont aux commissions, chaussés des sandales de leur père, rasant les palissades.

Je suis seule, si seule, que les cadavres dans leur tombe me font envie. Je n'ai goût à rien. Tout est fade. Il faut toujours relever les aliments. Mon « mari », lui, il a perdu la saveur du piment, son vieil estomac ne le supporte plus. Si par compensation, il y avait assez de soleil, peut-être, je me ferais à lui, malgré son âge. Je suis au comble, au fond de ma chute.

Parlons de lui...

Par où commencer? Le jour de mon arrivée? Ce matin-là, il y a six mois de ce matin-là. Ne dis pas que le temps file vite. Un semestre en enfer me serait plus doux. Te souviens-tu de la photo que j'ai donnée à Aminata? C'est bien lui. Une photo, prise, il y a vingt ans! Et moi, comme une parfaite imbécile, j'ai marché. Une photo retouchée!... Il a 73 ans. C'est son jugement supplétif qui le dit. Il ne sait pas à quelle date il est né. Physiquement, il ne paraît pas son âge. Le froid conserve les Africains. Et pour le reste, il est aussi vert que n'importe quel homme... Le salaud! Malgré

tous mes prétextes, j'y passe. Ses yeux n'ont plus d'éclat. Ils sont ternes. Comme travail, il chôme. Voilà cinq ans. Tous les après-midi, il fait un tour à toutes les compagnies de navigation. Il vend de la kola... en gros, demi-gros et au détail. Il ne part jamais sans son bocal rempli de noix. L'autre jour, il m'a dit : « Les Blancs commencent à connaître les bienfaits de la noix de kola. » Sa démarche est lente. Il me donne l'impression de marcher de côté, bien que je ne l'aie pas encore vu venir vers moi d'une distance de plus de cinq mètres. Il sort seul, rentre seul, le bocal vide... ou à moitié. Le soir, après ses prières, il comptabilise sa recette. De dos, je le vois voûté, calculant sa journée, puis il fourre le tout dans un cartable d'écolier et le dépose toujours au même endroit. Parfois des vieux de sa génération viennent lui tenir compagnie. Alors de concert, ils palabrent. Ils parlent de choses inconnues à ma génération. Ils évoquent leur passé. Moi, je me couche, prête l'oreille à l'évocation nostalgique de leur jeunesse passée. C'est la faillite d'une politique, d'un monde : des anciens qui d'une résistance passive avaient accepté la domination de l'Etranger. C'est cette presque totale soumission nourrie de la promet-

teuse facilité éternelle et future. Mon cœur dans tout ceci s'ulcère et à juste titre.

Ma vieille, très vieille amie, je ne me rebelle pas. Te souviens-tu de nos rêves? de ce qu'on attendait de la vie? de la maison qu'on aimerait habiter, comment nous y serions avec notre mari, nos enfants? Et te souviens-tu de nos propos hargneux, agressifs contre la polygamie?

Quand défilent mes souvenirs, que je revois mon enfance, la grande maison emplie de cris de gosses, de chants, de soleil, ma solitude m'épouvante. Il m'arrive de me souhaiter atteinte d'une disgrâce physique : une maladie qui suppure, afin qu'avec lui, il n'y ait plus de contact physique et qu'à chaque fois que son regard se pose sur moi, mon apparence lui fasse violence moralement. Je souffre de ne pas être malade...

Voilà donc de quoi m'envier; puisque tu m'envies, dis-tu, fais tout afin que ma lettre ne tombe pas dans des mains étrangères, surtout celles de mes parents. Je t'embrasse. Si tu vois Tave, dis-lui du bien de ma part, mais pas un mot de mon cas.

Je t'embrasse.

Ta NAFL.

Marseille... 19...

Ma vieille amie,

Pas de nouvelles, bonnes nouvelles!

Non, il me faut des nouvelles. Les tiennes, chaudes de notre soleil, émaillées des can-cans autour de la borne-fontaine, les futilités et autres...

Je profite de ce que mon « mari » vient de sortir pour reprendre notre conversation d'il y a un mois et quelques jours. Je dois me rendre chez Mme Baronne. Une femme très gentille qui tient une épicerie en bas. Je lui tiens compagnie, ou le contraire est plus vrai. C'est hier que j'ai reçu ta lettre.

Je suis seule avec toi, comme, quand on était toutes deux. Avec toi, je remue le fond de mon âme. Tu es une amie. Une vraie Chose rare. Tu es surprise de ma révélation sur la vieillesse de mon « mari »? Et si je poussais cette investigation sur son état, tu tomberais de haut... Et si je me réfère à tes dernières suppositions, tu laisses planer le doute en moi. Bien vrai, j'y ai pensé, que mon mariage avec Demba a été ourdi dans le silence, dont mon père a été un élément. Cette pensée parfois me mord l'esprit, avec acuité. Pourtant, je me refuse à y croire.

Non, pour moi, mais pour une raison que je ne peux pas définir pour l'instant. Ce dont d'avance je peux être sûre, si ce doute s'avérait exact, c'est que ce qui me reste de vergogne se délayerait. Je me console d'avoir été l'artisan de mon malheur. Mais de savoir que j'ai chu dans une conspiration dont l'élément dynamique a été mon père, mon propre père, cela... je ne peux y croire... Tu connais mon père, doux, brave, franc...

Ou te plais-tu à me faire du mal?... Non, ma vieille, je te crois sincère. Seulement, il est très désagréable de savoir cela.

Tu ne me crois pas? C'est désagréable quand même! Je t'assure qu'il a l'âge de mon père, sinon plus. D'ailleurs, je te joins un papier de lui. Il a un corps tout plissé. Maintenant que c'est l'hiver — il fait bougrement froid. Je caille — il porte nuit et jour un caleçon long moletonné. Il se lave dans la chambre. Le soir — c'est le moment le plus dur pour moi lorsqu'il gagne le lit. Il ne pense qu'à se coucher. On dirait qu'il cherche un héritier. Je le déteste, au point que je hais mon corps. Sa mort serait une délivrance pour moi. Parfois, le bougre, il me raconte ses aventures passées pour meubler notre solitude. Le

bougre il en a fait des tours si j'en crois ses dires. Nos causeries sont diamétralement opposées.

A toi je peux le dire. Je crois que j'attends un enfant. Et l'autre soir, après m'avoir observée — le salaud —, longuement, il m'a dit : « Tu dois aller voir le docteur. » C'est lui qui le premier m'a révélé mon état. Tu penses, il doit s'y connaître depuis qu'il vadrouille dans les ports. Et sans me laisser souffler, il ajouta : « Si le docteur te délivre un certificat attestant que tu es enceinte, nous irons à la Compagnie de Navigation. Tu verras le chef de l'armement. » C'est celui qui s'occupe de les embarquer. Voilà cinq ans qu'il est sur le pavé : « Les Blanches font cela pour les mari. Pourquoi pas nous », acheva-t-il de me dire.

Si tu savais quelle humiliation cela fut pour moi de l'entendre me dire cela ! Non content de me rendre dingue, faut aussi que j'aie fait des yeux doux à je ne sais quel Blanc.

De la lucarne j'entends sa voix. Il revient, à tout à l'heure.

.....

Je poursuis notre causerie ! Comme je te disais plus haut, j'ai vu le docteur. Il n'y a

plus à douter ! J'attends un enfant. Lui, il est content. Il plane. Il est plus souvent dans la chambre, avec son odeur fétide, que dans la rue. Rien que sa présence me dégoûte. Et de plus en plus... Toutes ses gentilleses, ses attentions très attendries ne font que m'exaspérer. Il me fait même les commissions de peur sans doute qu'en traversant la rue, une auto m'écrase... Si cela pouvait m'arriver ! Quelle veine ! Non, j'ai pas cette chance. Ça aurait été très beau. Tant pis pour moi.

Figure-toi qu'hier, j'ai été voir le capitaine d'armement. Humiliée j'étais. Ce Monsieur m'a reçue. Il croyait que j'étais la fille de Demba. Après avoir décliné l'objet de ma visite, en me composant une figure d'épouse, dont le mari chôme depuis des années et dans cette attente hypothétique de mon premier enfant, qui voit l'horizon bouché, sans un sou, pour l'acquisition des layettes — j'ai sans doute touché la corde sensible — ce Monsieur a demandé le dossier de Demba et m'a répondu : « Il est à la limite d'âge, votre mari (et ici ses yeux globuleux se sont fixés sur moi d'un air de dire, il peut être votre grand-père). Et avec la technique moderne, il lui sera difficile de trouver un embarquement... surtout

à la machine. Car, il n'y a plus de bateau à charbon. Mais des bateaux modernes... » En fait de moderne, il est bien moderne, mon « mari ». Des vestes étriquées. Des canons de pantalons à double largeur. Et comme il était en bas en train de m'attendre, et avant de monter, il m'avait dit : « Surtout insiste pour un emploi de nettoyeur. » Car je ne m'y connais pas dans les fonctions à bord. Forte de cela, j'ai insisté sur l'emploi de nettoyeur. Je me suis mise à le défendre avec acharnement. J'ai repris sa biographie : depuis plus de trente ans il est à cette compagnie, maintenant, il est bon à mourir, on ne s'occupe plus de lui, Il n'a même pas de retraite, ni même une somme de compensation. J'ai brodé ensuite sur mon état de femme enceinte, le loyer, la cherté de la vie, enfin, j'ai sorti tout ce qui me passait par la tête. Je sais que je suis restée plus d'une demi-heure dans le bureau. En fin de compte il a cédé, à la première occasion il le fera partir, « et que ce sera son dernier embarquement ».

Ainsi tu sais et vois comment j'ai passé ces deux jours-ci.

Et le soir, mon intervention a été sue. J'ai vu arriver l'un après l'autre, après le sou-

per, ses contemporains. Ils puaient le tabac et mâchonnaient sans arrêt de la kola. Demba leur a dit — je le pense — que j'attendais un enfant. Car, ils sont d'une très grande sollicitude à mon endroit. Je les observe, tout en les écoutant, et sans intervenir. Leur long palabre est coupé de silences, d'arrêts brusques, comme si chacun voulait conserver à l'oreille la dernière phrase de l'autre. Parfois, ils demeurent immobiles, des bustes et des mâchoires... comme des gosses au piquet. A rester de la sorte, immobiles, ils me font penser à ces monuments morts, dévitalisés que personne ne vient fleurir au moins une fois l'an. Dans leurs yeux, au regard vieilli, stagnent l'infinie tristesse, l'abandon, un univers qui se referme sur eux, et leurs prunelles brillent de leur dernière lueur rétrospective.

Ils ne savent qu'éventrer le passé : leur passé. Ils parlent du début de ce siècle, de la guerre de 14-18, comme moi je te parle du présent, rêve d'un avenir meilleur. Ils citent des noms, des navires coulés, leur tonnage, les commandants, les maîtres d'équipage, les bons et mauvais Blancs — car pour eux existent toujours les bons et les mauvais Blancs —, ils évoquent

d'anciens compagnons morts. Et, quand on dévie la conversation — sans qu'ils s'en rendent compte — sur leur enfance, ils écoutent si pieusement que j'ai l'impression qu'il se confesse, avec sa voix lourde de regrets. A force de vider les mêmes faits, tout un chacun connaît l'autre comme s'il était une part de lui-même. En fait de naissance, ils ont de communs souvenirs. Leur caractère s'est formé ensemble et leur mentalité est identique.

Cette évocation les aide, les soutient. C'est la ligne qui les relie avec leur enfance, le monde qui les entoure. Il ne leur reste plus que ces réminiscences : un miroir terni où se reflète leur jeunesse. Vie d'exilé ! Ils sont deux fois des exilés : rupture avec leur milieu originel et la langue française. Et ce temps présent, chargé de mutation géographique et mentale, les dépasse. Ils ne peuvent plus rentrer au pays... Ils y seront encore des étrangers. Ils conservent les faits de jadis et en font une cuisine, un aliment du présent.

Des inflexions de leur voix s'échappe la nostalgie. Mais pas une fois, ils ne sont maussades... plutôt, indifférents. Et, rivés là, ils attendent stoïquement le train de la mort qui les prendra *en rame, un par un.* A

mesure que le nombre se réduit, les sursitaires se resserrent, se pénètrent davantage.

Une drôle de vie, qu'ils mènent ces hommes.

Tave, s'est marié, écris-tu, avec cette garce de fille! Comment cette fille a fait pour accrocher Tave? Tave qui est pourtant bien pondéré! Elle n'en avait que pour les ministres, les députés et les chefs de cabinet. Sait-on qui est le père de son enfant? Pauvre Tave! Le voilà sauveur de dignité, racheteur de péché. Parfois, prise de remords et en crise de solitude, je me promettais de lui écrire. Il était le plus sincère de tous mes soupirants, le plus gentil. Je crois que c'est sa très grande gentillesse qui a usé mon frein pour lui. Le voilà avec cette fille que je ne veux pas voir. Espérons qu'ils seront heureux jusqu'au divorce.

De toi, je suis contente. De nous toutes, tu es la seule qui garde encore la tête sur ses épaules.

Voilà une longue lettre! Je ne me relis pas. C'est très long.

Bien à toi ma vieille.

Ta NAFL.

Marseille... 19...

Ma vieille,

Pourquoi ce ton? Cette colère à peine déguisée? Voilà près de deux mois que tu me bats froid. Tu ne peux pas te mettre à ma place. D'ailleurs, je te le déconseillerais... Non, je ne passe pas mon temps à me lamenter. Je ne vis pas. Je passe à côté de la vie. C'est pis! Personne d'autre que moi ne sait ma souffrance morale.

Divorcer?

Je n'y pense pas. Je suis trop loin de chez moi pour me permettre ce luxe. Merci pour tes conseils. Je sais que je suis mariée à la mode musulmane. Mon mariage n'est pas valable vis-à-vis de la loi. Mais de quelle loi? Celle faite par les hommes? Ou celle faite par la morale des hommes? Je peux partir d'ici. C'est vrai! Mais à quelle porte, irais-je frapper? N'oublie pas que je n'ai pas de sous pour payer mon passage Marseille-Dakar. Bien sûr que c'est facile de provoquer cette rupture. Et l'enfant, qu'en penses-tu? Non, je crois que tu fais fausse route. Non plus, je ne me prends pas pour le centre de l'univers... tout au moins, plus maintenant.

De ma famille, j'ai reçu une lettre. Celle

de mon frère, Babacar. J'avais de la peine à lire sa lettre, tellement c'était mal écrit. Il me demande un complet. Moi qui n'ai jamais d'argent! Où irais-je chercher les sous? J'ai rien à moi... rien alors, ce qu'on nomme rien. Quant à mon père, il écrit à mon « mari ». Ce dernier lui envoie des effets. Quand je pense, ou plus exactement quand le doute distille son venin dans mon cœur, je me mortifie. Tout amour filial s'envole.

Te souviens-tu de nos rêves? de nos ambitions de jeunes filles? Nous voulions être affranchies de la tutelle d'un mari; être nos propres maîtresses, acheter ce que nous voulions, sans avoir à s'expliquer, ou à attendre qu'une tierce personne nous donne de quoi nous le payer : en somme être libres. Eh bien! moi, je ne le peux plus. Le vieux — mon « mari » —, avec son bocal, ses kolas, son chômage, nous arrivons juste à vivre. La vie est très chère en France. Les Blancs et les Blanches que je connais ici, tous, veulent aller en Afrique pour faire du C.F.A.

Des fois, le vieux m'apporte des pâtes, du sucre, où il les prend? Au bureau de bienfaisance. Un jour des tickets sont tombés de sa poche. Je me suis renseignée auprès de

Mme Baronne. Alors, tu vois où j'en suis, à mendier. Je me dis que je suis sans morale. D'ailleurs, Mme Baronne me dit souvent, qu'il y a deux morales : une pour les riches et l'autre pour les travailleurs. Et en y réfléchissant bien, profondément, je trouve qu'elle a drôlement raison. Autre chose, tout espoir de retour au pays est accroché au jeu de course des chevaux. Il est turfiste, mon « mari ». Il joue tous les dimanches au tiercé. Chaque samedi, il prend le journal. Tassé, dans un coin, il suppute les noms des chevaux. Faut le voir ! Il parle de millions et paume tous les dimanches soir... et grogne, parce qu'il lui manque toujours un cheval.

Le pauvre !

C'est le seul espoir qui lui reste.

Afin de te rassurer que je te conserve toute mon amitié, je suis brève. Ma grossesse se maintient. J'ai pas encore écrit à ma famille pour le leur dire. Quant à toi, ne dis rien à personne ! On ne sait jamais. Je t'embrasse.

Ta NAFL.

Marseille... 19...

Très vieille amie,

Une chose mervilleuse! Même parfois, il y a une clarté dans le tréfonds des ténèbres. Oui!... Je viens d'émerger de mon long sommeil de solitude, de désespoir, de ma léthargie. Je sors du lit, où voilà des mois que j'étais clouée. Un lit d'abandon. C'est un peu comme si tout mon horizon s'allumait...

Ce jour-ci, le vieux, mon « mari » s'est embarqué. Ne te presse pas!... Ce n'est pas le motif de mon état de contentement.

Où commencer? Par le vieux? — le salaud. Si tu savais comme il roule tout le monde, moi comprise. Il a reçu un papier pour aller passer la visite médicale. Et à sa place il a envoyé un autre. Le médecin n'a rien vu... rien que du noir. Ainsi, son grand âge ne serait pas un handicap pour l'avis du docteur.

Avec son départ qui s'approchait, ma vie d'isolée allait en s'épaississant. J'allais me trouver seule. Je lui ai demandé de me retourner en Afrique, où je l'attendrais. Ces murs sombres, humides, froids, semblaient être mon cercueil. Je commençais à le regretter — le contraire serait te mentir. Il

est mon accompagnateur, le seul avec qui je brisais le mur du silence. Tu sais, je ne l'aime pas, le vieux. Mais j'étais habituée à lui. Dans cette vie de recluse, il est mon tout. Je m'étais faite un peu à lui, comme on se fait à son infirmité. Il m'apportait les nouvelles du dehors. Les longues heures que je passais avec lui... le temps qu'il passait à prier, à compter son argent, sa recette journalière, tout cela meublait le vide autour de moi. Et voilà, tout ceci allait n'être qu'un souvenir. On causait. On riait. J'avais fini, je crois, par chérir ses cheveux blancs.

Te souviens-tu de la légende de l'hyène ? Quand dans une compétition, l'hyène gagna la plus belle des filles et que ses concurrents vaincus, la jalousèrent et lui dirent : « Mais l'hyène, tu es trop laide pour cette fille. » L'hyène répondit : « Je le sais. Je sais que je ne suis pas agréable aux yeux. Et c'est à cause de vous, que je ne suis pas agréable aux yeux. Mais lorsqu'elle ne verra que moi, moi, au long des jours, des semaines, des mois, elle finira par s'habituer à moi, et, commencera à m'aimer. » Et l'hyène avait raison.

Il m'a fait une pension mensuelle sur son salaire.

Il est embarqué sur un « libert » — je ne suis pas sûre de l'orthographe. N'ayant pas de dictio à côté de moi, je te donne le mot sous réserve.

Tout commence ici.

Voilà que je l'accompagne à bord. Fièrement, il me présente à tout le monde. J'avais l'impression que les gens ne regardaient que mon ventre et son visage ridé, et cancannaient sur sa vieillesse. Pendant tout ce temps, je pensais à moi : Nafi la solitaire, me disais-je. Assise dans sa cabine, ruminant mes pensées — sans que je voie d'abord sa figure — une voix forte me dit : « Ma sœur, il est l'heure. » C'est lui. Grand. Mince. Son regard ne se posa même pas sur moi. Son visage est grave, agressif, rien de lisse. Il était vêtu d'un complet bleu — dit bleu de Changhaï — (je ne sais pas pourquoi). « Arona, va t'accompagner », dit mon « mari », laissant passer sa face fripée dans l'encadrement de la porte. J'avais les deux visages comme horizon. « Si tu as besoin de renseignements ou autres choses, Arona, t'aidera », ajouta mon « mari » ; après les dernières recommandations, il m'a reconduite jusqu'en bas. Arona, lui, discutait avec les ouvriers, une cigarette aux lèvres.

Puis, nous sommes sortis de l'enceinte portuaire, tout silencieux. Quand un Blanc — qui sans doute connaît Arona — lui posa cette question : « C'est ta femme ? » « Non, c'est la femme d'un vieux. » Où me mettre ? N'est-ce pas une démarcation cette réponse ? Déjà, il prenait ses distances. Il fallait voir comment en deux fois, il a répété « Non, non. » C'était catégorique. Le Blanc quand même me serra la main.

Le bus nous déposa au Vieux-Port. Pendant le voyage nous fîmes plus ample connaissance. Il avait été à bord le jour de mon arrivée. Moi aussi je le connaissais de nom — les vieux parlent souvent de lui. A ceci, il fit une moue. Je sais qu'il est responsable dans l'Association des travailleurs noirs en France : un militant en somme.

Une fois à terre, il m'aida à traverser la chaussée. Il m'avait pris le dessus du coude. Docilement je me laissais faire. Sur la place, il y avait un soleil africain, et dans mon cœur aussi, déversant un flot de lumière ; des tas de gens déambulaient, des files d'autos se suivaient. Il me conduisit dans un bar, sélect, juste en face du port, où nous primes des rafraîchissements.

Combien de temps, sommes-nous restés

là, à bavarder, à parler? Je ne peux le mesurer... A quoi bon! C'était merveilleux! En plus, je n'étais pas pressée de regagner ma mansarde. D'avance je savais ce qui m'y attendait : murs lépreux, ombres épaisses, draps humides, seule et toute seule. Le vacarme d'alentour m'abasourdisait, les klaxons des véhicules, le marteau pneumatique des ouvriers réparant la voie, et la foule bourdonnante...

J'étais bien dans mon cœur et dans mon être. Cet héritage des sombres jours et muets, sans échos, emplissait mon visage de joie et un torrent de gaieté se déversait dans mes veines. L'Hyène a raison : « Je le sais. Je sais que je ne suis pas agréable aux yeux. Et c'est à cause de vous que je ne suis pas agréable aux regards. Mais lorsqu'elle ne verra que moi, moi, au long des jours, des semaines, des mois, elle finira par s'habituer à moi, et commencera à m'aimer. »

Arona ne me regardait pas : à peine nos regards se croisaient-ils. Il était confortablement assis, les jambes longues étalées, le coude sur la table, fumant, regardant les bateaux de plaisance qui font la navette entre le château d'If et le Vieux-Port.

— As-tu été au château d'If? me demanda-t-il.

— Non.

— C'est pas grave! Je connais des gens qui sont nés ici et qui n'ont pas encore mis les pieds là-bas.

Et moi qui pensais qu'il allait me proposer l'excursion. Je ne sais pas si c'est exprès, mais il est déroutant. Il a l'air innocent, tout à fait gamin. Est-il marié? Avec une Blanche? Il n'a pas d'alliance. Remarque la bague ne veut rien dire. A-t-il des enfants? Toutes ces questions que je ne formule pas, je les ravale. Nous eûmes — je ne sais comment — à parler de l'immigration des Africains, vers la métropole. Il en savait des choses dessus. Quand il en parle, ses yeux couleur tabac prennent un autre ton. Il en parle avec cœur : les vieux, les soldats démobilisés ici, les navigateurs. Surtout pour les vieux, les Anciens, il s'y attarde longuement, les plaint, prend leur défense. J'avais l'air d'un enfant, d'un enfant qui écoutait les plaintes d'une grande personne, et s'étonnait qu'une grande personne ait des chagrins.

Quel âge a-t-il? Il fait jeune par son physique. (Il recommanda à boire, la même chose. Il ne me consulta pas.) Puis, il

décida de rentrer. J'étais mauvaise... La fête est finie. Nous refimes le chemin à pied. Crois-tu qu'il a demandé si j'étais fatiguée? Non...

Arrivés à la maison, il me dit qu'il viendra de temps à autre me voir, que si j'avais un besoin urgent de le voir, j'avais qu'à passer au foyer, vers les six-sept heures. Tu parles d'un type.

Si tu le voyais, tu m'approuverais. Oh! c'est sûr. Il m'a déjà apporté le soleil, les ressacs de l'océan du bonheur. Avec lui, tout doit être vivant, vrai. Est-ce que tu penses que j'ai raison? Bien entendu, il y a mon état. Pourra-t-il aller jusqu'au bout? Je suis ivre, ivre enfin de voir briller à l'horizon, une lueur de vie.

Je te quitte ma vieille.

NAFl.

S.V.P. — Je viens de compter les feuilles. Il y en a dix pages. C'est trop...

.....

... Non et non! Comment veux-tu que je suive tes conseils. Il n'est pas revenu depuis quatre jours. La dernière fois, il est resté jusqu'à minuit passé et le lendemain ma logeuse m'a lorgnée de travers. Pour aller

aux allocations familiales, il m'a envoyé un homme, me disant qu'il était très pris. J'attends sagement qu'il repasse. Quand?... La fois dernière, il m'a dit : « J'aime pas la patronne de votre garni. » Mais, il ne m'a pas expliqué pourquoi (1)...

.....

... Arona est venu, trois jours après. De la meurtrière ouverte — pour prendre ma ration d'air —, j'ai reconnu sa voix, sur le palier. Il conversait avec des Algériens. Je garde en moi toutes ses paroles. Il disait aux Algériens : « Si le F.L.N. donne ordre de ne pas participer au référendum, il faut obéir. Nous ici, d'Afrique noire, sommes obligés de voter. Notre "Non" aura un double sens : "Non", d'abord, parce que nous sommes solidaires avec la classe ouvrière française, car nous bénéficions des avantages qu'elle a conquis de haute lutte et plus simplement, nous sommes des ouvriers; le second sens de notre "Non" sera qu'on ne veut plus prolonger la domination coloniale chez nous. » Après, il est venu me voir. Mais n'est pas resté longtemps. Il est de...

(1) J'ai trouvé ces bouts de lettres. J'ai rassemblé ce que j'ai pu.

.....

... de peur de me répéter, comme dans mes précédentes, son esprit me plaît encore. Avec lui, je parle de tout. Chiffons. Coiffures. Pagnes. Chaussures. Cinéma. Il n'aime pas les Nègresses — il emploie toujours ce mot — qui se décrèpent les cheveux. Nous avons été ensemble à la marine, puis faire quelques emplettes. Sur l'artère centrale, nous avons ri de tout. Nous nous sommes fait photographier. Il ira la chercher la photo. En marchant, voilà tout d'un coup, qu'une dame nous précède, ayant son petit chien en laisse. Tout bas, il me dit : « Tu sais comment se nomment ces chiens ? » Etonnée, je le regarde avec des yeux qui formulaient ma réponse. « Lèche-cul », me dit-il. J'étais blême, grise même, sentant mon sang affluer à ma figure. Et la seconde fois, avec la désinvolture qui le caractérise, voilà qu'on rentre dans un magasin pour femme enceinte. Il va vers le commerçant et lui dit : « Ma femme qui attend un enfant, supposé le mien, veut une robe qui siérait à son état d'épouse comblée. » Le commerçant me détailla de la tête aux pieds. J'étais confuse, gênée de mon état. Mais, lui, le commerçant avec un tact consommé — être

agréable aux clients doit être sa devise —, répondit : « J'en suis très heureux pour vous, monsieur, et pour vous aussi, madame. » Puis, il fait signe à une vendeuse de s'occuper de nous. Arona, sans démordre et, sans laisser à la vendeuse le temps de s'informer, lui dit — toujours dans le même ton que le commerçant : « Quelle couleur irait à madame ? Comme elle est d'un noir aubergine, je ne veux pas de nuances trop marquées, mais rien aussi dans les neutres. » J'allais hurler, le gifler ? M'en aller?... Depuis que je le connais, mes nerfs n'obéissent pas à ma volonté ! Pendant que je bouillonnais, lui, Arona, flegmatique, distant avec trois francs de sérieux, palpait, examinait, rapprochant un peu l'étoffe de ma figure, en susurrant à la vendeuse : « Non... non. » Je ne peux pas dire comment s'est passé la suite, mais, je me suis trouvée dans la rue. Il riait, riait. Quant à moi, j'étais au comble de la colère. Je ne suis pas un clown. Ce que je peux penser l'indiffère... peut-être ? Je n'y crois pas. Puis, il m'a conduite dans une pâtisserie. Il y avait du monde. Une dizaine de personnes. Quand ce fut notre tour, il demanda : « Une demi-douzaine de baisser-de-nègres. » La pâtissière me regarda et

rougit. Et lui, il se retourna encore vers moi, après avoir fixé la figure de la pauvre femme : « C'est suffisant, chérie ? » Avoue qu'il y avait de l'abus. Et lorsque nous nous sommes attablés il me dit : « J'aime bien rire. J'ai pas toujours l'occasion. Alors, je profite que tu es avec moi. » J'ai rien compris. J'entends, effectivement ces paroles, mais dans quel sens les prendre ? Quoi qu'il en soit, ma colère a fondu.

— Lui, un voyou ? Tu n'y es pas, ma vieille. Un homme... oui. Un mélange d'autorité, de mauvais garçon, de révolutionnaire et d'homme à la page. Un être piquant.

Ensuite nous sommes allés faire les achats.

Il y eut aussi l'histoire du cinéma.

Pour le cinéma, il me dit en me reconduisant : « A huit heures et demie, je reviendrai te prendre. » Crois-tu, qu'il s'est occupé si j'étais en état d'y aller ? Non... Il prend les gens comme des moyens, décide pour eux. J'ai eu un aperçu de cela.

Le soir, il m'a menée voir *Les feux de la rampe*. Un Charlie Chaplin. Va voir ce film, s'il passe en ville. J'ai pleuré... la musique, la danse et cette danseuse qui piétinait le cœur du vieil homme ! Voir ce

film, sans sentir des pincements au cœur, faut vraiment être inhumain. Après le cinéma, pendant le trajet de retour, il ne me dit rien. Silence. J'ai conclu qu'il était dans ses minutes de mutisme. Aussi, son silence me donne à réfléchir. N'est-ce pas intentionnellement qu'il m'avait fait voir ce film, lui demandai-je. Car, il y avait une similitude avec mon cas. « Non », répondit-il. « Même qu'on chuchote que je couche avec toi? Mieux : que l'enfant que tu portes est mien. » J'étais décidée à tout, à tout risquer. Engager le tout pour le tout, afin de sortir de cette situation équivoque entre nous deux. Que m'importe ce que pense ou pensera la colonie africaine. Eux, savent-ils ma souffrance? Mesurent-ils les degrés de ma chute? Cette photo, en savent-ils quelque chose? N'ai-je pas le droit d'aimer, de rire, de sortir? Non, bien entendu. Ils sont des hommes. Des hommes avec des idées conservatrices, bien ataviques. Quelques-uns n'ont-ils pas abandonné, un, deux, trois, quatre ans leurs épouses au pays, et ici, couchent avec des Blanches? Je me maîtrisais pour ne pas éclater. « Et toi, qu'en penses-tu? » lui demandai-je. « Ils ne disent pas la vérité. Et cela me gêne dans mon travail », répondit-il.

— En quoi cela te gêne-t-il?

Il fit semblant de n'avoir pas entendu. Je fus embarrassée de son silence, pour répéter ma question. Alternativement, je désirais qu'il ne l'ait pas entendu et je souhaitais une réponse.

— Parce que je ne veux pas la femme de l'autre, dit-il.

— Et si j'étais une quelconque femme...

— Non plus, je ne veux pas une quelconque femme.

— Ce que tu fais ou vises est plus important?

— Oui, pour moi.

— C'est pour cela que tu t'affiches avec moi, pour atteindre ton but?

— Je trouve qu'il n'y a rien de malhonnête. Si j'ai besoin d'une femme, je paie.

Le tuer à coups de bâton ne m'aurait pas satisfaite... l'étendre sur une fourmilière, oui. J'étais nue. Toute nue, et voilà qu'il me repousse, me rejette. Est-ce un homme? N'est-il pas de ces jeunes gens qui sont P.D.?

Jusqu'à la maison, nous nous sommes tus. Je ne veux plus le revoir...

.....

... Le vieux arrive dans quelques jours. Il est malade. Il est à l'infirmerie du bord. Il

paraît que c'est grave. Arona, vient comme par le passé. Je ne remarque rien dans ses yeux qui rappelle la discussion après le cinéma. Nous ne sommes plus allés au cinéma. Il s'est occupé de mes papiers pour mon admission à la maternité.

Quant au vieux, mon « mari », dans une de ses lettres, il fait allusion aux bruits qui circulent dans le milieu africain. Ses lettres sont moins enflammées qu'au début.

Non, ne vois pas un marabout. Pourquoi faire? Arona, ne représente plus rien, pour moi...

.....

... Tu te trompes lourdement. Dieu sait que je préfère me tromper que de douter un instant. Il y a quelque chose de commun entre Mme Baronne et Arona. Mme Baronne est communiste. « Un grand cœur », m'avait dit mon « mari ». En effet, elle est la seule avec qui j'ai du plaisir à causer. Elle me prête une revue *Femmes françaises*; avec elle, les choses sont simples. Certaines de ses tournures de phrases m'échappent. Tiens, l'autre jour, Arona est venu avec un camarade à lui. J'étais en « légos ». Le compagnon d'Arona en me regardant déclara : « Vraiment le tissu

africain est joli. » Arona de son côté répliqua : « Tissu africain, griffe Boussac. » Qui est Boussac. C'est Mme Baronne qui m'a dit qui était Boussac.

C'est drôle, ta méfiance va très loin. Merci quand même.

.....

... Je suis à la maternité. Le référendum a passé. Le Sénégal a voté « OUI ». C'est drôle! C'est décevant avec la réception qu'on a faite au Général. Personne ne s'y attendait... tout au moins ici. Ici, en France, il y a une majorité de « OUI ». Arona n'est pas venu. Il doit mal digérer sa défaite. Pour lui je voulais que le « NON » passe. Par contre, mon vieux « mari » est arrivé. Il est encore plus vilain qu'il ne l'était au départ. Il me fait pitié. Il est bien malade. Il m'a rapporté des tas de choses de son voyage. Il reste silencieux, tout près de moi, la tête baissée comme si le faix des ans s'ajoutait à celui de la misère pour faire fléchir son reste de dignité. Les femmes qui sont avec moi — comme toujours dans ce cas — pensaient que c'était mon père, et, Arona mon mari. Force était de leur dire non. Sais-tu ce qu'il a le vieux? Un cancer. Ses compagnons, ceux de sa

génération, ne sont pas venus me voir. Pour cause?... Arona. Je m'en porte bien, d'ailleurs. J'ai expliqué au vieux qu'il y avait rien entre Arona et moi. On est comme frère et sœur. Il me croit... tout au moins, il le dit.

Pour moi, tout va bien... J'entends...

.....

... Mme Baronne est venue me voir avec sa fille. Elle m'a apporté des bananes en me disant : « Ce sont des fruits de chez toi. » Il y a une élève sage-femme. Une Nègresse. Une Togolaise. Elle est venue me voir aussi. C'est de la part d'Arona. Serait-elle sa fiancée? Les femmes qui sont avec moi, louent son sérieux au travail. La plus consciencieuse de sa promotion. Elle m'apporte aussi des journaux : *L'Etudiant d'Afrique noire*. Elle vient deux fois par jour.

Figure-toi que j'ai deux voisines : une de chaque côté de mon lit; à gauche, une femme arabe, elle croit que je suis musulmane; de l'autre côté, à droite, une Italienne, pour elle, je suis catholique.

Je n'ai rien de particulier à te dire. Je me promène avec les femmes dans le parc. Elles sont rigolotes. Elles ne connaissent

rien de l'Afrique. Toute la journée, j'ai à répondre à des questions idiotes.

Bons baisers.

NAFI.

S.V.P. — Le vieux ne peut plus sortir. Il est au plus mal, cloué au lit. Cela me fait de la peine pour lui.

.....

Marseille... 19...

Chère amie,

Je suis sortie de la maternité avec une fillette dans les bras. Un curé était venu pour le baptême. J'ai refusé. Il n'y a pas eu non plus un baptême à la mode musulmane, ni de chez nous. L'enfant porte le nom de la mère du vieux : Yaye Codou. J'ai aussitôt réintégré ma cage à pigeon... heureusement que le vieux est à l'hôpital, avec un nouveau-né qui à peine fait ses deux kilos et quelque, la chambre serait trop petite. Trois dans cette boîte d'allumettes! C'est pas possible... Trouver quelque chose s'impose. Une carrée de 3,50 m sur 4 m, avec un lit, une armoire, des valises, des sacs de kolas, mon matériel de cuisine. Pour avoir de la place, finale-

ment, j'ai démonté le landau de la petite : elle est au lit avec moi.

J'ai reçu des nouvelles de chez moi. Père m'encourage, me conseille, me parle de la femme soumise : ombre effacée. Il est très facile de prodiguer des conseils, de faire des recommandations. Lui, père, je ne lui en veux pas, nullement. C'est son esprit atavique qui le marque. Le temps change, mais il ne le voit pas : quant à mère, elle n'écrit pas.

Te souviens-tu de nos idées sur le premier enfant qu'on aurait : mon premier ceci, cela. La réalité, elle, elle s'impose et décide autrement. C'est si dur pour moi... — je ne sais à quoi comparer ma situation. Je sais seulement que nos rêves de naguère, proviennent d'un engourdissement, de notre très grande sensibilité et de la vie qui nous environnait : un état narcotique — une emprise, je devrais dire.

J'aime pas la France. C'est ça la France... Mes murs ! je ne connais pas d'autre horizon.

Mme Baronne vient me voir presque tous les jours. Je dépéris, me dit-elle. Je la crois. Mme Baronne a sans doute deviné ma solitude. Elle me harcèle de ses invitations. Je ne veux pas y aller. Elle sait que je suis

seule, très seule en ce moment, sans parent, ni amie, ni voisin. Dans ce pays, il y a pas de voisin. Je suis étrangère ici. Les femmes que je rencontre parfois à la marine, me voyant avec Yaye Codou, me regardent et disent : « Qu'il est mignon ! C'est un garçon ? » « Non, une fille. » « Oh !... je disais un garçon. » Puis c'est fini. Les Noirs, mes voisins, sont pires que les Blancs.

Voilà une lettre pour toi de moi.

Ta NAFI

.....

... C'était décidé, avant d'aller voir le vieux. J'avais fait mes bagages, et j'allais lui dire que je partais. J'en peux plus. Plus... Cette chambre ! Cet enfant ! Moi, seule ! Cela ne va pas durer. Et quand je suis arrivée dans cette salle, lui, allongé, la figure décomposée, le souffle rauque, je n'ai pu retenir mes larmes. Il était entouré de ses compagnons, ses vieux camarades ! Ils veillent sur lui, leur visage empreint d'un masque mortuaire, dernier témoignage de leur affection. Parce qu'ils savent tous qu'il est fini. Moi assise derrière — cachée par la tête du lit — je me répétais la phrase : « Demba, j'ai décidé, je rentre au

pays. » Il m'était impossible de la formuler cette phrase. Je ne peux pas attendre sa fin prochaine. Quand?... Demain?... Dans un, deux, trois ans?

Non, personne ne peut prendre la décision à ma place. Ils étaient là, eux, calmes, proies abandonnées à la certitude de la fin prochaine. Qui serait le suivant?... Je préfère que ce soit l'un d'eux et pas moi. Eux, ils ont vécu. Moi, pas encore. A les regarder, ils me donnent une indigestion de la vie. Où est mon insatiable appétit de la vie?

Quand tout à coup, mécaniquement, j'ai laissé tomber : « Demba, je rentre au pays! » Que pouvais-je faire d'autre? Rien... Je crois que le vicieux a bougé... le bras. Puis... rien. Les autres ont conservé le même point de mire. Pas un n'a levé ses yeux sur moi. J'étais toute mouillée de sueur froide. J'attendais une réponse... Une réponse qui ne venait pas. Dieu sait que je ne refuse pas de le veiller. Dieu le sait! Mais ici, je ne le peux. Une femme seule, avec un bébé dans les bras, jamais de soleil pour les layettes et autres... Cette chambre humide où ne pénètre pas un rayon de soleil. C'est ma mort! Non je ne peux pas rester... qu'ils pensent ce qu'ils veulent!

Rester pour attendre qu'il guérisse? Il ne guérira pas. Il voulait une femme jeune avec qui finir sa vie. Je ne veux pas mourir... ici. C'est à devenir folle. Cet enfant qui pleure! Ces cris! Il y a longtemps que la saveur des choses n'existe plus pour mon gosier. Je n'ai même pas le temps pour m'occuper de moi. Et lorsque je me regarde dans la glace, je ne me reconnais plus. C'est un calvaire... et tout ceci pour une photo.

Dans sa dernière lettre, père me parlait de Dieu! Il ne s'agit pas de Lui. Mais de moi... moi bien vivante. Je ne réponds plus à ses écrits. C'est mieux ainsi. Un de ces quatre matins, il me verra débarquer. Je suis partie de la maison, gosse — par l'esprit — je ne le suis plus.

Je suis sortie, après, de la salle. Personne ne s'est levé. Arona est venu. « Je ne peux rien dire... Rien te dire », m'a-t-il dit. Il ne m'approuve pas. Nullement... Je m'en fous de ses idées, grandes ou petites. « Où prendras-tu les sous pour payer ton passage? » J'y avais pas pensé. Les salauds, ils me possèdent tous. Arona, lui, y avait réfléchi — dans quel sens? J'en sais rien. Et sans doute, il ne me le dira pas. Personne ne viendra à mon secours, ai-je dit à Arona. Puis, je lui ai crié que je n'aimais pas la

France. Il a souri légèrement et dit : « Tu ne connais rien de la France... »

Marseille... 19...

Ma très vieille amie,

Que serais-je devenue sans toi? Toi, mon unique soutien, ma confidente! Tu ne sauras et ne pourras jamais savoir comment j'ai apprécié notre correspondance. Sans ce flux et reflux de lettres, j'aurais été sevrée de mon lait originel, une perdue, une égarée. Je ne suis pas une lyrique, mais, je voudrais pouvoir t'écrire pour te faire sentir toutes mes émotions. Nos tête-à-tête — malgré cette quantité d'eau qui nous sépare — furent pour moi, les joints qui solidifient notre amitié.

Ça y est! Mon « mari » est mort. Mort, je te dis. Il y a quinze jours de ça. Il a eu un bel enterrement. Toute la colonie africaine est venue. J'y étais — ceci est contraire à la tradition. Arona m'a dit que si je voulais, je pouvais venir, après tout. C'est ce « après tout » qui me chagrine. Il est lourd de reproche. L'autre jour, Arona m'a dit : « J'ai beaucoup d'admiration pour nos anciens — les vieux. Ils n'ont jamais voulu se neutraliser pour être des Français à part

entière. Ils sont restés Africains dans le vrai sens du mot. » Que m'importe ce qu'il pense Arona, lui ou un autre. Pour lui, seuls les buts comptent. Il ne fait pas de quartier, et ne pardonne jamais. Quant aux autres n'en parlons pas.

La mort du vieux m'afflige, légèrement. Le contraire serait te mentir. Sais-tu encore — je divague dans ma lettre, tellement je suis contente — que je ne prends pas le deuil. Les vieux s'étaient réunis pour cela. Là, j'ai pu admirer la froideur et la lucidité d'Arona. Cet homme est capable de tuer un bébé pour ses idées. Il m'a défenduc, quand bien même il condamne ma conduite. Exactement, il a été réaliste. C'est après leur départ, que j'ai admiré et réfléchi à ce qu'il a dit aux vieux : « Elle ne peut pas rester cloîtrée durant quarante jours, sans voir que ses parents. Et qui est ici, son plus proche parent ? Qui irait pour elle au marché ? Une femme en deuil chez nous n'a pas le droit de sortir, de voir des hommes, ni même de leur parler, sinon à travers un épais écran : elle doit être à l'abri de la tentation, de la faiblesse de la chair. Il faut l'expédier au plus vite. Voilà mon avis sur la situation. » Les vieux, après de longs conciliabules, se sont ralliés à son avis. Et

VOLTAÏQUE

plus j'y pense, plus je le désire. Je comprends aussi leur situation en France.

J'ai réglé toutes mes affaires et celles de mon défunt.

Je prends le bateau dans quinze jours.

C'est ma dernière lettre de France.

A bientôt, ma vieille, et le reste tu le sauras de vive voix.

Ta NAFL.

COMMUNAUTÉ

Au temps jadis où les hommes et les bêtes se parlaient, les animaux avaient des réunions entre eux. Comme le chat vivait ou plutôt a toujours vécu avec nous, il embrassa la croyance. Mais la croyance a ses obligations qui demandent souvent beaucoup d'efforts, tant en esprit qu'en « finances ». El Hadji Niara, le chat, à son retour de La Mccque, entreprit une grande campagne de prédication, et en vue de convertir les rats et en vue de créer une vaste communauté. Il s'adressa aux dieux (les rats). De ce fait, le pèlerin dépêcha un émissaire chez ces derniers :

— Je viens vous apporter le salut respectueux de notre vénéré Iman El Hadji Niara, débuta l'envoyé, entouré d'une flopée de rongeurs qui le tentaient. Il poursuivit : Il m'a chargé de vous dire que vous êtes conviés vendredi prochain sous le

grand arbre de la place d'ABADA-THIOYE. Comme vous le savez, il est de retour du Lieu saint, il aimerait vous faire profiter de ses vues sur le danger du temps présent, et faciliter votre entrée dans la grande communauté, et vous lire le Livre sacré.

— Retourne, dis-lui que nous avons entendu ses doléances, et que nous le remercions. INCH-ALLAH, nous y serons le jour dit, répondit Inekeiv (ce mot ne signifie pas exactement le malin ni le rusé, mais les deux à la fois).

Le messager partit. Après réflexion, Inekeiv dit :

— Mon grand-père a été dévoré par les mousses (chats). Son grand-père aussi. Mes petits-enfants aussi. Je ne me méfie pas des titres, et je ne doute pas de leur foi, mais le nom de l'arbre à lui seul me laisse dans l'incertitude : ABADA-THIOYE; un tronc d'arbre qui est sans limite. Il faut courir jusqu'à la mort; et cette communauté?...

— Oh!... Voilà les jeunes qui se mettent à pleurer, lancèrent quelques vieux rats.

— Laisse-le finir, crièrent les jeunes.

— Puisque nous devons nous y rendre, et que les vieux sont d'accord pour cette communauté, creusons des trous de nos

demeures à l'arbre. Il nous sera plus aisé de nous échapper en toute éventualité...

Le tapage des uns, les manifestations de certains, firent que Inekeiv se tut.

A l'orée de cet après-midi de prière, les mousses (chats), en très grand nombre, encerclèrent les dieunahs (rats). El Hadji Niara apparut enveloppé d'un drap aux ourlets dorés, un grand burnous sur la tête, ses éternelles babouches qui à chaque pas le précédaient, égrenant dignement son chapelet. Les mousses et les dieunahs l'admiraient sans méfiance. Juché sur un banc, le prédicateur commença par la formule qui est en tête de tous les chapitres du Coran...

— Au nom d'Allah, le clément et le miséricordieux... je vous remercie d'être venus nombreux. Que Dieu vous accorde son pardon...

— Amine!... Amine, dirent-ils.

— Je voudrais avant d'aller plus loin, vous mettre en garde sur certains faits! Par exemple, la religion défend de grignoter les pieds des dormeurs, chose qui entraîne pour les victimes, quelques jours d'alitement! Un autre exemple, ce qui ne peut pas être mesuré, ne doit pas gâcher les mesures : que les hommes s'achètent des

vêtements, à de tels prix, pour que vous les trouiez, cela aussi est défendu.

Inekeiv qui écoutait attentivement, le museau en l'air, la petite queue repliée, répliqua vivement :

— El Hadji, dans le Livre sacré, il doit être écrit qu'il y a plus grande déception pour une mère qui rentre, de voir ses enfants dévorés que de voir des vêtements troués... Je ne suis pas allé à La Mecque, mais cela doit être défendu... Que me dis-tu de la déconvenue des hommes qui après avoir jeûné toute la journée, espèrent, le soir venu, manger leur maigre nourriture, et qui, au contraire, ne trouvent rien ? Cela aussi doit être un péché, de dévorer le bien d'autrui...

L'auditoire, c'est-à-dire les dieunahs, se sentit mal en poil. Ce n'était plus une réunion amicale. El Hadji Niara, le matou, s'en vexa ; néanmoins, il n'en fit rien voir et poursuivit avec plus de zèle :

— La religion punit ceux qui grignotent, rongent les réserves de vivres ! Ceux qui s'attaquent aux pieds des dormeurs...

— Pourquoi, El Hadji, ne dis-tu rien de ceux qui s'amuseut avec les serpents et qui, au lieu de les tuer, les portent dans les couches des hommes au risque de faire

mordre ces pauvres bougres et de les voir mourir aussitôt. Je ne suis pas allé à la Kaâba, mais cela aussi doit être défendu... Pour la communauté...

— Je vois que tu ne cherches qu'à me contredire, renchérit El Hadji mécontent. Sus aux infidèles, ordonna-t-il à ses disciples.

La mêlée devint générale, recouverte de poussière; on entendit : pssst, pssst. Les quelques dieunahs qui avaient écouté les paroles d'Inekeiv regagnèrent leur maison par les trous.

Le lendemain, il manquait beaucoup de dieunahs.

Depuis ce jour-là, les dieunahs se refusent à toute croyance, et à toute communauté; et aussi, c'est depuis, qu'ils font des trous.

Et moi, je pense à cette « Communauté rénovée »...

CHAÏBA

Un corps décharné, une figure osseuse, une bouche plate, encerclée de deux rides profondes, un front dégarni, étroit, des yeux gris-noirs, malicieux et rieurs à la fois, des cils et des sourcils abondants — il n'était pas de ce teint basané foncé que les racistes ont en commun attribué à tous les « Nord-Africains », il était plutôt de cette teinte discrète de la terre africaine, de la couleur que prend le sol au crépuscule ou à l'aube. Il marchait, penché sur ses reins, qui semblaient lui faire mal; et son buste, par une déformation de la colonne vertébrale, fléchissait vers le côté droit, rendant ainsi le bras droit plus long que l'autre. Il se ceignait les reins d'une ceinture de flanelle rouge, comme tous les anciens dockers de la vieille formation.

Il travaillait comme homme de cale, sur le port de Marseille. Le premier matin que

je le vis arriver dans notre équipe en remplacement d'un camarade blessé la veille, j'eus le cœur serré... Ce demi-homme, me suis-je dit ! Et Chaïba était fier... de cette fierté absurde qui pousse les hommes humiliés à vouloir sans cesse se mesurer à quelque chose de plus fort qu'eux.

Plus tard, il m'expliqua qu'il était sur le port de Marseille, depuis bientôt vingt-cinq ans. Vingt-cinq ans débardeur... et toujours dans la cale. Il fut de ma bordée... mon homme de main. Le long des heures, des vacations, des jours, des semaines et des mois, il fut le meilleur coéquipier que j'eus jamais. (Il avait plus d'expérience que moi.) D'un coup d'œil, il savait où placer la caisse : debout, à plat, de côté. Comme une seule personne, d'un même jet de pensées, s'agissait-il de manipuler, de rouler, de soulever, à deux on trouvait sans parole l'endroit élu, et d'un regard l'objet trouvait son lit... (Je ne sais si vous avez exercé ce métier de calier, mais vous comprenez, qu'il y a des personnes avec qui vous êtes en bon accord, qui ont les mêmes réflexes que vous.) Chaïba était de ceux-là... En riant, on se disait qu'on était mariés.

Il était de l'Aurès. Il parlait peu de son

village. Il avait fait venir sa femme et ses enfants. Il aimait une certaine France et haïssait foncièrement les caïds et les pieds-noirs. J'ai jamais su pourquoi d'ailleurs. Il aimait son chimma : en prisant ses yeux pétillaient sous le voile des cils. Il parlait trop de cinéma. Et le dimanche, au complet, il y menait sa famille. Il allait toujours au même cinéma, à la rue des Dominicaines. Là, dans ce seul cinéma on projetait des films arabes... Puis il rentrait chez lui... une chambre d'hôtel.

Il trimait avec moi. Un dur à la besogne. Il doublait pour payer l'hôtel, aider sa famille restée au pays. Ce matin-là, on avait effectué une double journée... un jour et une nuit, seize heures de vacations, et nous avions fini à six heures du matin. Je rentrais avec lui et un autre docker, européen celui-là. Arrivés à la hauteur de la poste Colbert, une section d'agents de police à bicyclette nous arrêta. Après vérification d'identité, ils emmenèrent Chaïba. On le garda pendant trois jours... Pourquoi ? Par la suite, il ne se passait plus une semaine, sans qu'il ne fit l'objet d'une interpellation. Comme un mal qui ronge, empire, gangrenant tout son corps. Chaïba devenait morose, plus silencieux. Au ci-

CHAÏBA

néma, il n'y allait plus avec sa famille.

L'autre jour, à Dakar, j'ai lu dans un journal que Chaïba avait été déporté, il faisait l'objet d'une poursuite, conduit dans un camp de concentration, il voulut s'évader, l'arme à la main, et fut abattu.

La guerre d'Algérie était à sa sixième année, moi j'ai jamais su quels étaient ses sentiments là-dessus. Il avait bien le droit de haïr les caïds et les pieds noirs. Il n'était pas un extrémiste, ni même un révolutionnaire. Mais il était né en Algérie. Il avait le teint couleur de la terre africaine au crépuscule. Il aimait sa femme, ses enfants, allait une fois par semaine au cinéma voir des films arabes, aimait son chimma... Tout ceci ne faisait pas de lui, un révolutionnaire.

Mais au fond, peut-être, se disait-il que la dignité et le respect de ses enfants ne pouvaient s'acquérir qu'au prix de certaine vie?

Chaïba était un ami. Je suis fier de penser que c'était un ami, avec son teint couleur de l'aube... une nouvelle aube africaine.

MAHMOUD FALL

Mahmoud Fall, le teint bronzé, le nez aquilin, la démarche rapide — mais moins rapide que son regard d'épervier — descendait de la lignée des musulmans sénégalais. Fidèle à la devise de ses ancêtres : « Mon bien est à moi; le tien rien n'empêche de se le partager », Mahmoud ne travaillait pas. Plus exactement, il n'aimait pas suer. Lorsque les enfants, par moquerie, lui demandaient :

— Mahmoud! Dis-nous pourquoi il n'y a pas de chat dans ton pays?

— C'est que je ne le sais pas.

C'est sa façon de ne pas dire, que tout comme lui, les chats aimaient être nourris sans rien faire. Voilà pourquoi on n'en voit pas dans cette contrée du très haut Sénégal. La terre y est aride et les indigènes dressent leur tente au crépuscule pour la lever à l'aurore. L'animal ne peut vivre aux

dépens de l'homme quand celui-ci nomadise. Qui se ressemble, s'assemble, dit-on. Ceux-là, cependant, se fuyaient. Et si, d'aventure, on croise un chat dans ce pays, il fait pitié.

Las de ne rien faire, la poche vide, Mahmoud Fall avait entrepris un voyage vers le pays des Bilals, vers le couchant. Pour lui, les hommes d'ébène étaient des inférieurs, tout juste bons à garder le harem, après les avoir châtrés — ce qui évite, plus tard, des disputes quant à la paternité des enfants.

Arrivé au Sénégal, Mahmoud Fall changea de nom; il se fit appeler Aïdra. Ce nom lui ouvrit en grand toutes les portes. Partout on le reçut avec les égards dus à son rang. Ayant étudié le Coran en Mauritanie — ce qui, au Sénégal, commande le respect — il usait de tout son savoir du Saint Livre, présidait les prières, s'abimant dans des génuflexions interminables. Les indigènes s'émerveillaient, ils considéraient comme un très grand honneur d'avoir pour Iman un descendant de la noble famille des Aïdra.

Mahmoud, comme le chat son semblable, sous les éloges faisait gros dos. La nature l'ayant doté d'une belle voix chantante, il en régala son entourage, s'appliquant à

moduler les syllabes avant de les écraser au terme de chaque verset. Entre chacune des cinq ordonnances quotidiennes, il passait son temps, accroupi sur une peau de mouton, les grains de son chapelet roulant entre ses doigts.

Quand venait l'heure de manger, Mahmoud se faisait servir à part. Pour tout remerciement, il se contentait d'asperger enfants et adultes d'une vaporeuse nuée de salive dont chacun se frottait la face, en disant : « Amine... Amine. » Mais que pouvait penser Mahmoud de tout cela, dans le secret de sa conscience, lorsqu'il était en tête-à-tête avec Dieu ?

Habitué aux fréquents déplacements, il allait de concession en concession, reçu selon la tradition qui commande : « A chaque étranger son écuelle. » Au début, l'homme ne dédaignait rien, mais, les jours passant, il devint de plus en plus difficile. A l'en croire, le couscous, maintenant, l'empêchait de bien dormir, il se plaignait d'ingestion. Soucieux de demeurer sur le chemin qui mène au paradis, ses hôtes lui préparaient de petits plats, propres à flatter un palais aussi délicat que le sien. Lui, pour plus de sûreté, n'hésitait pas, de temps en temps, à aller en passer directe-

ment commande à la cuisine. C'était le côté fraternel.

Outre la nourriture, Mahmoud Fall accumulait les piécettes de monnaie; il ne les estimait jamais suffisantes pour la peine qu'il se donnait. Décidément ces Noirs avaient la prière en bien piètre estime. Et puis — autre chose — pourquoi s'obstinaient-ils ainsi à élever des chats? Chaque fois qu'il en voyait un dans une maison, il sentait ses cheveux se hérissier comme les poils d'un matou en colère. Il leur faisait des grimaces et les chassait. Parfois même, il tenait sermon sur l'inutilité des chats.

En dépit de ces petits inconvénients, Mahmoud Fall sentait, au long des mois, grandir sa réputation de prédicateur. Partout, les talebs, les marabouts, les tafsirs n'avaient plus qu'une phrase à la bouche : « Souma Narr... Souma Narr... » Mon Maure... Mon Maure. Au fond de lui-même, Mahmoud les tenait pour des fous.

— Souma Narr! Souma Narr. Que signifie ce possessif? Où a-t-on vu un Noir acheter un Maure? N'est-ce pas là le monde renversé?

Et il multipliait les signes gravés sur papier et destinés à être portés, il s'appliquait — plus que jamais — à taire ses ori-

gines véritables et son but. Pour accroître encore son prestige, il alla même jusqu'à déclarer en public que son corps était banni de Finahri Dianan... de l'enfer. Ils gobèrent cela comme le reste.

Des mois passèrent, pendant lesquels Mahmoud vit son magot prospérer. Un matin, sans dire « A Dieu », il partit, comme il était arrivé, un soir. Les vieux, dans la sagesse disaient : « Un étranger qui t'a donné le soleil couchant, ne le cherche pas au soleil levant. »

La gibecière au dos, le pas preste, Mahmoud Fall regagnait son cher Atlas. Il marchait jour et nuit, ne se reposant que très peu, rêvant à l'emploi de son capital et soucieux d'éviter toute mauvaise rencontre. Dans ce but, il fit un détour par le nord. Là se trouve le royaume des Tièdes, fétichistes athés, Mahmoud l'ignorait. Tout en marchant, il s'adressait des louanges :

« Par la grâce de Saïtané, je détiens une grande connaissance dans l'art de m'approprier le bien d'autrui. »

C'était en pleine saison de sécheresse. Véritables lance-flammes, les rayons de soleil incendiaient les rares touffes d'herbes sur lesquelles s'acharnait le vent. Il les

arrachait, les faisait déferler vers les grèves, au-delà de la vue, sifflant comme s'il voulait mettre fin à l'insupportable monotonie du silence. Du sol surchauffé émanait une évaporation progressant vers le vide du ciel. Des cadavres d'animaux, carcasses récurées à tous les stades de la décomposition — se mêlaient aux grains de sable, qui sous le souffle du vent, faisaient office de fossoyeurs. Les oiseaux qui passaient par là poussaient des cris semblables à des plaintes adressées à la nature. Sérénité et inquiétude étaient mêlées.

Aussi loin que s'étendait le regard de Narr, il ne décelait aucune trace d'être vivant. Seul, un arbre. Un arbre étrange. Etrange par l'abondance de ses feuilles. Seul survivant de cet enfer. Un tamarinier. L'heure de la prière approchait. Rompu par la longue marche, suffoqué par la chaleur, Mahmoud s'attarda longuement en cet endroit. Perplexe, il médita sur la prière.

— La ferais-je avant ou après le sommeil?

Une décision était à prendre. Enfin, Mahmoud opta pour le repos et s'allongea sous le tamarinier. Brusquement, que lui prit-il? Il se dressa sur son séant et cria, très haut, bien qu'il fût seul :

— Oh!... Oh!... Oh!... oui, toi, là-haut... descends.

L'écho répéta son appel. Trois fois de suite il s'adressa ainsi à un interlocuteur invisible sans obtenir la moindre réponse. Puis il se leva, courut à droite, courut à gauche... au couchant et vers l'est. Rien que lui. Et l'arbre. Seule, méfiante comme deux, sa conscience lui dicta d'enfouir son trésor. Il creusa d'une coudée. Alla inspecter les environs. Rien. Il revint, fit une autre coudée, repartit... Une nouvelle course aux alentours. Personne. Il porta ses mains en visière sur ses yeux, pinça ses paupières de telle façon que sa visibilité, y gagnant une plus grande acuité, pût percer l'épais feuillage de l'arbre. Personne n'y était perché. Alors, Mahmoud regagna son trou, l'approfondit d'une hauteur de reins. Ceci fait, il s'assit, croisa les jambes autour de sa cachette, et compta ses derhems, qui tintaient agréablement dans le silence. Content, rassuré, il ensevelit tout, puis s'allongea dessus. Se rappelant ne s'être pas acquitté de sa dette envers le Tout-Puissant, il s'adressa à lui :

— Je te le dois...

Après tout ce manège, le sommeil ne tarda pas à lui rendre visite, accompagné

d'un doux rêve où il était question de voguer dans le désert. A perte de vue s'étendait l'immense océan de sable où les dunes entrelaçaient leurs parois. Vaisseaux de cette mer silencieuse, les chameaux dodelinaient leurs longs cous; leurs anneaux de cuivre au nez retenaient les guides dans cette tempête. Plus dur que l'acier, les grains de sable, piquant à travers les vêtements, mordaient la peau. Et voilà que le songe se métamorphosa en une sorte de réalité. Mahmoud Fall se vit soulevé par un Noir très mince, à demi nu. L'homme fouilla dans son trésor, puis, posément, se mit à le tondre. Encore hébété de sommeil, Mahmoud s'éveilla, remercia Allah et bâilla.

En bon croyant, il pensa à la prière. (A défaut d'eau, les ablutions au sable sont permises.) Il s'en fit couler d'abord sur les mains et les bras pour les purifier de tout ce qu'ils avaient touché d'impur, puis, sur la figure et la tête. En accomplissant ce rite, il s'étonna; il n'avait pas senti sa tignasse. Précipitamment, il prit sa tête entre ses mains, la palpa, la pétrit. Le crâne était nu. Il n'y avait plus de poils.

Lentement, doucement — s'appliquant à se maîtriser — Mahmoud fit descendre ses mains vers son menton. La barbe avait disparu. Déconcerté, les yeux hagards, Mahmoud sentait que quelque chose d'étrange se passait en lui. Il lui semblait entendre des voix. C'était la vérité : il entendait des voix, mais c'étaient des voix intérieures :

— C'est Dieu qui t'a rasé, disait la première.

— Où as-tu vu cela? Dieu ne tond personne.

Mahmoud, écoutant ce dialogue, devint blême. Lorsqu'une voix parlait, l'autre riait :

— Aie foi en Dieu, sa miséricorde est en toute chose!

— Ha! ha! ha!... laisse-moi rire! Et lorsque tu plumais les pauvres bougres, au nom de qui le faisais-tu? Ha! Ha! Ha! ha! ha!

Ayant vainement tenté de faire taire ses voix en remuant la tête de tous côtés, Mahmoud colla ses paumes à ses oreilles. Il ne voulait en savoir, en écouter davantage. Pourtant, elles continuaient :

— Prie! tu dois deux ordonnances.

— Cherche ton argent. Sans lui tu ne seras pas considéré. Tu n'auras pas de

chameaux, tu ne mangeras pas. Assure-toi d'abord de ton argent. Prier devient plus aisé lorsqu'on a l'assurance d'un ventre bien rempli.

Mahmoud obéit à ce dernier commandement. Il se jeta sur le sol, fouilla avec une telle ardeur que ses mouvements ne ressemblaient en rien à ceux d'un être normal. Aux abois, la chèvre mord, le Mauritanien aurait mordu quiconque se serait interposé entre lui et son coffret. Accroupi, il suait, langue pendante. Un passant l'aurait comparé à un crabe pyramide. Avec ses pieds, il éloignait la terre de l'orifice. Son grand boubou le gênait à l'encolure, il le déchira en deux et reprit son travail, creusant de plus en plus vite. Enfin, le fond apparut. Grande fut la déception de Mahmoud lorsqu'il y découvrit ses cheveux, lisses et noirs. Il les prit, les contempla un moment, égaré, et jeta un nouveau regard dans la fosse vide. Alors, il leva les yeux vers l'arbre et prit Dieu à témoin :

— Bilahi-vahali, ce n'est pas moi...

Tenant d'une main sa perruque, carressant de l'autre son crâne rasé, il sentit monter les larmes. Il sanglota, répétant :

— Bilahi-valahi, je ne suis pas Mahmoud Fall!

De toute sa force, il appela :

— Mon ami, mon vieil ami Mahmoud Fall, viens me délivrer d'un doute!

L'écho s'empara de la phrase, la roula, avant de la jeter sur la plaine comme une pierre sur un toit de zinc. Le bruissement mourut au loin. Plus lentement, il murmura :

— Mon vieil ami Mahmoud Fall, ne me joue pas ce tour, je te connais depuis longtemps...

Rien. Alors, il tendit toute la sensibilité de son ouïe. Elle allait au-delà de la distance que captait sa vue. Il avait concentré tous ses sens sur un même point, mais son oreille ne signalait rien. Le vide absolu. Zéro. Moqueuses, les voix revinrent à la charge :

— Tu ne pries pas? demanda la première.

A demi inconscient, il se leva. Le front vers La Mecque, les mains à la hauteur de ses tempes, il commença :

— Allah Ackbarh! Dieu est grand.

Son regard s'accrochait à ce qui avait été sa cachette.

— Tu peux prier quand on t'a volé?

— Demande à Dieu qui est ton larron? fit l'autre voix.

Les bras en suspens, Mahmoud ne savait que faire. Il se souvint de son rêve :

— Je n'étais pas endormi... pensa-t-il.

Il avait vu son voleur. Il avait même senti qu'on l'épluchait. Et le Tout-Puissant ne s'était pas manifesté en sa faveur, le Tout-Puissant avait laissé faire...

— Non, je ne prie plus, se dit-il tout bas, pensant qu'Allah ne l'entendrait pas.

Trois fois, il contourna l'arbre dans l'espoir de trouver des traces de pas. En vain. Dans le ciel, très haut, un oiseau de passage se mit à siffler gaiement. Mahmoud Fall lui lança des injures. Puis, tout à coup, il éprouva qu'il était seul :

— Foi de Maure, murmura-t-il... Ces fils d'esclaves sont tous des voleurs!

La rage le prit. Crâne nu, les restes de son boubou au vent, il partit en courant comme un fou, dans le désert. Il venait de comprendre qu'il n'était pas besoin de croire en Allah pour être voleur!

SOULEYMANE

Souleymane!... L'homme qui portait ce nom avait dépassé l'entre-deux-âges. Il vieillissait, mais tout en gardant une allure d'homme bien portant. Il ne pouvait en être autrement. Notre Souleymane était le *Bilal* de la mosquée. Il s'occupait de tout : nettoyage, réparations, entretien, quêtes pour cette maison sainte. Comme la mosquée était en bois, il ne manquait pas d'occupation. Tous les fidèles l'admiraient et avaient une inclination pour leur bilal. Et on donnait volontiers son obole. Souleymane ne dépensant pas beaucoup d'énergie, sa chair devenait molle, sa figure très agréable à regarder. Il étouffait son rire, par piété, souriait à toute phrase... Enfin, il était un être exemplaire, pieux, modeste... d'apparence tout au moins. Un homme discret...

Dans la vie privée, c'était un autre

homme. Déjà il avait trois épouses. Il tyrannisait ses femmes avec ses vices : il en avait des vices, le bougre ! Dans sa jeunesse, Souleymane avait été incorporé au 6^e régiment de tirailleurs sénégalais qui firent toutes les campagnes coloniales vers l'année 20. Or tout le monde savait ce que c'était ce régiment !... Parfois, Souleymane faisait partager son lit à deux de ses épouses. Mais jamais il ne ratait l'Heure Sainte qui fuyait. Avec l'âge il voulait se couronner, prendre une quatrième femme. Il en voulait une jeune. Une qui aurait l'âge de sa fille aînée.

Devant la mosquée était la borne-fontaine : lieu de rencontre de toutes les mères et des jeunes filles. Après avoir fini de donner les trois coups de balai, il s'asseyait sur la peau de mouton qui fait face à la borne, et supputait. Certaines jeunes filles avaient des camisoles trouées, à l'encolure déchirée, d'où surgissaient à l'improviste, au moindre mouvement, des seins durs et fermes comme des fruits verts, la peau luisante badigeonnée de sueur ; et les rires des ménagères fusaient.

Notre Souleymane restait à l'affût comme un chasseur de marais, les paupières pincées, les yeux fendus, le bout de

la langue en pointe entre les lèvres. Comme un assoiffé il passait la main à son cou, se l'étirait, avalait sa salive. Son esprit se meublait de la possession d'une de ces gazelles. Ce spectacle de la chair fraîche le rendait vis-à-vis de ses vieilles et anciennes épouses, plus acariâtre, intolérant. Il en résultait, qu'il leur rendait la vie impossible. Il les frappait fréquemment. Et on disait (les hommes) :

— Un homme comme Souleymane!... Il n'y a pas son pareil, si doux, si calme, si religieux, faut bien que tu aies fait quelque chose.

— C'est notre lot de femmes! Nous devons être patientes. Les hommes sont nos maîtres, après Dieu. Quelle est l'épouse que son mari n'a jamais touchée?

Ainsi les vieilles femmes consolait-elles celle qui avait été battue.

Et chaque soir, s'élevaient maintenant, les cris de l'une. La nature muette de Souleymane plaidait en sa faveur. Peu à peu, les trois épouses du bilal ne ressemblaient même plus à des femmes.

— Elles se sont coalisées pour lui rendre la vie impossible, disait l'un.

— Je crois que c'est vrai! Un si bon homme. Jamais un mot de plus, ni de tra-

vers. Sans lui notre mosquée serait en ruine.

— Il ne se plaint même pas, ajoutait un troisième.

Souleymane apparaissait comme le martyr de la polygamie. On le plaignait et le respectait davantage. Lui, il ne disait rien. Et à l'heure de la distribution d'eau, il était à sa place habituelle sur sa peau de mouton, à l'affût. Le soir venu — après la dernière prière — il rendait des visites. C'était son prétexte. Ainsi il louchait sur les jeunes filles entourées d'une flopée de jeunes dindons. Dans la journée, il en appelait une, lui demandait de balayer la cour de la mosquée, d'apporter de l'eau pour les ablutions. Seul à seule, il se lançait dans des discours, débitant des sornettes :

— Qu'est-ce que disent les jeunes gens ? demandait-il, les yeux rivés sur la poitrine de la fille. Méfie-toi des garçons... mon enfant.

Parfois, il la tripotait sous prétexte d'une aide. Les enfants inexpérimentés, se disant qu'il avait l'âge de leur père, ne faisaient pas attention à toutes ses manœuvres. En ces moments, au paroxysme de sa délectation cérébrale, il tournait les globes de ses yeux, les lèvres entrouvertes, suant. De

plus en plus entreprenant, il se jetait sur une... Les filles n'osaient pas se plaindre. Qui les croirait? Un homme si pieux! Un homme qui a trois épouses? Qui?... Les victimes devaient se taire, ou se défendre. Ses femmes, elles, Souleymane les rossait pour un oui ou pour un non. Ayant aiguisé son désir avec quelques-unes, lentement il délaissa ses fonctions, excepté une : la quête. Là, il ne ratait aucune prière. La mosquée s'en allait, penchante. Les planches s'effritaient.

Souleymane, en l'espace d'un an, était devenu un autre, avec l'âge une rage insatiable le dévorait. On aurait dit un chameau en chaleur. Il ne lui manquait que l'écume à la bouche. Sa mise était toujours soignée, il était plus poli que de coutume : on avait à palabrer sur son compte. Le changement survenu affecta tous les fidèles.

— Ses épouses lui empoisonnent l'existence. Il faut faire quelque chose, dit l'un.

— Nous devons lui trouver une quatrième épouse.

— C'est ça!... lui en trouver une quatrième qui effacera toute la crasserie des autres.

— Parce que, sans Souleymane, il n'y aura plus de mosquée. Et tous les autres quartiers ont une belle mosquée. Il y a un an, la nôtre était la plus propre, la mieux entretenue. Souleymane n'est pas encore « trop » âgé. Il peut encore tenir une jeune fille toute une nuit.

— Où la trouverons-nous? Une qui en ferait voir aux trois autres et qui ne serait pas du quartier. Car toutes les femmes sont solidaires par ici.

— Que chacun cherche de son bord, dans ses connaissances!

Des semaines passèrent. Le bilal ayant eu vent de la délibération des notables, ne réduisit en rien son penchant. Chaque matin il en faisait venir une. Il s'en occupait.

Enfin, on trouva Yacine N'Doye. Une fille pas comme les autres, d'origine poissonnière, qui allait sur ses vingt ans, avec une langue... Et aucun homme n'était venu frapper à sa porte; car elle était un garçon manqué, dure à la besogne. Elle participait aux luttes organisées par les jeunes gens, les tenait en défi. Et quand son père lui annonça qu'il lui avait trouvé un mari, elle

ne lésina pas, bien qu'elle eût des envies de poser des questions.

Un soir, on vit Souleymane faire son entrée. Le père de Yacine en fut très flatté. Car, pour lui, c'était un grand honneur de savoir que sa fille pût plaire au bilal. Dans son désir, Souleymane n'était pas avare... « Qui veut la génisse ménage la vache. » Il déboursait généreusement, aidant son futur beau-père; et à la mosquée, il faisait semblant de ne pas le voir, ou lui rendait ses sous, lorsqu'ils étaient tous les deux.

Un vendredi, la main de Yacine lui fut donnée. Il y eut un grand festin. Tous les fidèles participèrent à la noce. On égorga un mouton. Souleymane promit devant le peuple, qu'il tuerait deux taureaux pour la virginité de Yacine. Pendant les mois qui séparaient la date du mariage de la nuit nuptiale, Souleymane se montra un homme nouveau. Tout le monde était sûr que la Yacine était « intacte », pure comme la goutte de la source. On ne cancanait que sur cette éventuelle ripaille. Le père de Yacine, la mère, tous les parents, les proches comme les éloignés, harcelèrent la fille de questions.

— Que voulez-vous que je fasse de ce vieux!

— Ce vieux ! Mais ce vieux t'offre ce que les jeunes gens n'ont pas. L'honneur, le rang, la réputation : deux taureaux pour ton mariage ! même ta mère n'a pas eu autant.

A ceci s'ajoutaient les menus cadeaux de toilettes, des malles en fibranes, des mouchoirs de tête, des pagnes, des bracelets. Souleymane, malgré son âge, décida de faire une case neuve pour Yacine.

— Pour une vierge, il faut tout de neuf ! disaient-ils entre hommes.

La date de la « conduite » fut reculée. Souleymane patienta. La case n'était pas prête. Fier et orgueilleux, il déclara de nouveau :

— Tout ce qui est dedans est à Yacine. Je le lui donne.

— Souleymane, tu n'as pas ton pareil, disaient les gens.

Le jour arriva. Yacine gagna sa nouvelle demeure. Le lendemain, un pagne blanc maculé de sang se promena dans les bras des unes et des autres, de concession en concession, au grand vivat de toutes et de tous.

Le père de la femme et sa mère en étaient fiers. Leur honneur était sauf. Pendant la semaine, on ne mangea que de la

viande. Les tam-tams résonnèrent. Les jeunes filles organisèrent des soirées de danse.

Lentement tout se normalisa : Yacine fut la privilégiée. Des mois passèrent ! Voire trois ans. Yacine n'avait que vingt-trois ans. Elle n'eut qu'un enfant. Elle devenait une femme avec ses qualités et ses défauts. (Sous ce climat éternellement printanier, les sens affluent avec rapidité. Une force au crépuscule de sa virilité ne saurait combler une femme dans toute sa plénitude.) Pendant que la sève de la jeune femme allait en crescendo, celle de Souleymane régressait. Des nuits entières, ne voyant rien venir, Yacine gardait les yeux ouverts. Se sacrifier pour le jardin de l'Eden est un bel acte ! Yacine croyait, mais elle n'était pas partisane du bannissement de la joie charnelle. Elle regrettait d'avoir connu cet éveil du corps. Pendant ce temps, Souleymane avait affecté à chacune de ses épouses, trois jours de sa présence. Les anciennes, épaissies, esquintées par les maternités trop rapprochées, se souciaient d'autre chose que de « ça ». Une fois par mois semblait bien leur convenir. Quant à Yacine, elle n'avait qu'un enfant. Et elle devait mettre bas.

Un jour Yacine rendit visite à ses

parents. Un grave problème la préoccupait :

— Père... je veux revenir à la maison.

— Pourquoi?

— C'est que... j'ai peur de ne plus pouvoir m'entendre avec mon mari.

— Et pourquoi? redemanda le père en la fixant droit dans les yeux.

La pudeur l'étranglait : c'était inexplicable. Elle baissa son regard et repartit.

— Souviens-toi, ma fille, Souleymane a énormément fait de dépenses, et si tu le quittais sans raison — je veux dire sans raison valable — il faudrait rembourser... J'en suis incapable.

Ne pouvant trop longtemps supporter ce calvaire, elle prit un amant. L'amant de Yacine n'était autre que le neveu de Souleymane. Ayant passé les trois jours chez sa troisième épouse, Souleymane, ce matin-là, se rendit dans la case de Yacine. Il trouva son neveu et sa femme dans le lit. Il ne leur dit rien. Les amants aussi l'avaient vu : « On se dégoûte du désagréable; l'agréable rend entreprenant. »

Les jours s'écoulèrent, Souleymane ne parla à personne. Yacine non plus. Le

neveu de même. Ils étaient tous les trois dans le secret. « Répudier sa femme, on perd la dot. Et pour un motif pareil il faut avoir des témoins. » Garder le secret était encore pire ! Ça empoisonne la pensée. Rien qu'à l'idée de savoir qu'un autre prenait sa place, Souleymane, en l'espace de six semaines avait vieilli, perdu sa belle prestance et la jalousie le minait.

— Tu es malade, bilal ?

Les fidèles posaient des questions, le voyant se ronger les sangs.

— Quoi?... Moi?... Oh ! Dieu non. Rien de grave. C'est passager.

Dans la demeure de Souleymane, une scène tragi-comique se jouait à trois, bouche close. Ils étaient les seuls spectateurs. Yacine non plus ne pouvait quitter Souleymane sans avoir à lui rendre tous les frais investis pour elle. Son père n'était pas en mesure de rendre l'argent en cas de divorce à son tort. Entre l'époux et l'épouse chacun s'asseyait sur sa vérité. Souleymane se disait : « Qu'elle regagne la maison de son père, je me ferai rembourser, et je prends mon fils. » Yacine, elle, se disait « si je réintègre la demeure familiale, je dois rembourser ». Puis elle ajoutait, se demandant à elle-même : « Pourquoi je dois

restituer?... J'ai rien demandé! Et cet enfant est mien. Si je le quitte c'est parce qu'il n'est plus "homme". » Yacine, avec désinvolture, passait agréablement sa vie avec son amant. Notre bilal, malade d'une maladie ruinant son prestige, sa dignité, se querellait avec ses autres femmes. Les gens disaient encore : « Le pauvre, il passe sa colère sur des peaux mortes. »

Un an. Yacine était enceinte de nouveau. Elle accoucha. Les notables, soit par solidarité, soit par hypocrisie, se préparaient pour baptiser le nouveau-né. Souleymane, par un dernier sursaut d'honnêteté s'y opposa.

— Je ne baptiserai pas un enfant qui n'est pas le mien, dit-il.

— On sait... C'est la volonté de Dieu. Cet enfant est tien. Yacine est ta femme...

— Quelle volonté de Dieu?... Dieu n'a rien à voir là-dedans.

Yacine, de son côté, n'attendit pas la délibération : elle retourna chez ses parents, en emportant tout, jusqu'au balai. Tout ce dont Souleymane lui avait fait cadeau, elle en avait fait sa propriété. (Il faut retenir que dans un cas pareil, la femme doit tout rendre.) Notre bilal, en partie content, pensant qu'il pouvait instruire le divorce à son

profit, et récupérer son bien, en était tout joyeux. Mais il ne fit aucun pas vers la concession de ses beaux-parents. Le père de Yacine, après les prières, accostait le bilal, dans l'espoir que celui-ci soulèverait ce cas. Souleymane, très astucieux, dérivait le sujet vers Dieu.

Pour les époux il semblait qu'il n'existait pas de litige. Les gens jasaient. On se réunissait pour palabrer. Souleymane, enfin, décida de se poser en plaignant devant la notabilité.

— Je lui accorde le divorce, mais auparavant, je veux qu'elle me restitue toutes les dépenses et qu'elle me rende mon enfant.

(En toute logique, dans ce milieu, il avait raison.)

— Il y a deux enfants. Tous deux sont tiens! D'autre part tu ne nous enseignes pas pourquoi elle est partie.

— Ça, c'est elle qui peut le dire.

— Vrai de vrai! C'est elle qui est partie. Elle doit avoir ses raisons. Des raisons que tu peux ignorer.

On questionna le père de Yacine :

— Donc elle veut divorcer?

— Elle dit que non.

— Elle dit que non, répétèrent les Anciens étonnés.

Toute compréhension s'enlisait dans cette mésintelligence. Quand la poussière se dissipera, on verra clair, philosophaient les Anciens. Le soir on fit venir la Yacine.

— Yacine, tu dois retourner chez ton époux.

— Je vous dis : non.

— Tu instruis donc une demande de divorce. Seulement le fait que tu ne te plais plus avec ton époux, garantit ta demande de divorce. Alors tu dois rembourser...

— Un : ce n'est pas que je divorce.
Deux : je ne peux pas rester avec lui.
Trois : je n'ai rien à rembourser... et l'enfant n'est pas à lui.

Les Anciens, comme les sages, étaient déroutés. Selon toute vraisemblance, Souleymane avait raison. L'affaire ne se réglerait pas en famille. On la porta devant le Cadi.

De tous les quartiers à la ronde on fit appel aux plus érudits. Même, on délégua quelques émissaires pour aller quérir le grand Serigne « Froh-toll », l'homme dont la vérité était aussi amère que le jus de citron dans l'œil. Le tribunal, une baraque

ne contenant qu'une cinquantaine de personnes, était trop petit. On décida de tenir la séance à ciel ouvert. Depuis la veille, des badauds occupaient la place. Les marabouts consultèrent le Saint Livre des lois coraniques, d'autres révisèrent le « Farata et le Sounna », les ordres et les ordonnances qui unissent et désunissent.

L'heure arriva. Le Hali juge instruisit l'assistance sur l'affaire du jour. Il demanda :

— Ceux qui peuvent apporter des éclaircissements doivent le faire. Souleymane, es-tu d'accord pour reprendre ta femme et « tes enfants » ? Et toi, Yacine, es-tu prête à retourner chez ton mari avec « ses » enfants ? Nous vous écoutons.

— Yacine est partie. Je veux qu'elle me rembourse et me donne mon enfant, dit Souleymane le premier.

— Tu ne veux plus de ta femme, Souleymane ? questionna le Hali.

— Si une femme quitte le domicile conjugal, en emportant tout, c'est pour ne plus y revenir.

— En toute apparence... c'est une vérité, interrompit Serigne Froh-toll. Et Yacine, qu'en dis-tu ?

— Je dis que je n'ai pas divorcé avec

Souleymane. Il a été mon mari... Mais par la suite, il ne pouvait plus être mon « mari ». Et je l'ai quitté pour ça.

— Cela est comme tu le dis... Il n'y a que Souleymane pour te libérer, redit le Hali.

— Ce n'est pas abandonner le domicile conjugal, rectifia Serigne Froh-toll.

— Elle est partie, je veux qu'elle me rembourse, dit Souleymane.

— Je n'ai rien à te rembourser, répondit Yacine.

— Yacine, selon les ordres et les ordonnances qui vous ont unis, tu dois lui rendre la dot.

— Si vous voulez, et vous trouverez juste... je ne serai d'accord qu'à condition que Souleymane me rende ma virginité, dit Yacine.

Cela n'était pas écrit dans les ordres et les ordonnances, mais cela soulevait des controverses. Les uns soutenaient Yacine, surtout les jeunes. Les Anciens, eux, n'entendaient pas cette logique de la même façon. Voyant que ce point serait nébuleux, le Hali réclama le silence et l'on passa à la question des enfants.

— Il y a deux enfants et du fait que Yacine a rompu le contrat de mariage... de la façon que vous savez, la garde des

enfants revient à Souleymane, leur père.

— Je voudrais apporter... plutôt éclaircir un petit point ! Le deuxième petit n'est pas mien, avéra publiquement Souleymane.

— Je ne te donnerai rien, rétorqua Yacine.

Jusqu'ici, l'auditoire dans sa majorité, soutenait Yacine, mais il ne partageait plus son point de vue sur la garde du « petit ». Tous, excepté Froh-toll, reconnaissaient le « droit » sacré du père de s'approprier son héritier.

— Je désirerais vous poser des questions, à vous, les sages, débuta Serigne Froh-toll. En toute apparence, l'enfant revient au père. Mais est-on sûr qu'un enfant revient à son père en droit de naissance ?

— Oh... oui... Il est mentionné dans le Livre sacré.

Serigne Froh-toll médita longuement, puis calmement, il dit :

— Moi, que vous voyez là, j'ai perdu mon père, lorsque j'avais deux mois dans le ventre de ma mère... La mort de mon père n'a pas empêché ma venue au monde...

— La mort d'un mari n'empêchera jamais sa femme enceinte d'accoucher, punctua le Hali.

VOLTAÏQUE

— Pensez maintenant que ce fût le contraire, qu'au deuxième mois, ma mère mourût. Est-ce que je serais en vie?

— Non... Non... cria la foule.

— Donc de quel droit, Souleymane exige-t-il la garde de l'enfant? On peut toujours douter d'être le père d'un enfant... Jamais de doute sur sa mère...

LA NOIRE DE...

C'était le matin du 23 juin de l'an de grâce 1958. Sur la Croisette, ni le destin de la République française, ni l'avenir de l'Algérie, pas plus que des territoires sous la coupe des colonialistes, ne préoccupaient ceux qui, tôt, envahissaient la plage d'Antibes.

Deux tractions avant se suivant, prirent le « Chemin de l'Ermitage ». Elles s'arrêtèrent, deux hommes en débarquèrent prestement et s'enfoncèrent dans l'allée de gravier d'une villa. A gauche de cette villa s'ouvrait une porte de garage. On lisait sur un panneau dépoli : « Le Bonheur Vert ». C'étaient le juge d'instruction de la ville de Grasse, suivi du médecin légiste, et de deux inspecteurs de la ville d'Antibes, flanqués d'agents de police.

La villa « Le Bonheur Vert » n'avait de vert que son nom. Le jardin était entretenu

à la française, les passages couverts de graviers, deux palmiers aux feuilles tombantes. Le juge d'instruction scruta la villa, son regard allait à la troisième fenêtre, à la vitre brisée, à l'échelle.

A l'intérieur de la villa, d'autres inspecteurs, un photographe, trois autres personnes, des journalistes semblait-il, qui distraitemment s'intéressaient plutôt aux statuettes nègres, aux masques, aux peaux de bêtes, aux œufs d'autruches, accrochés çà et là : l'impression que l'on pénétrait dans l'antre d'un chasseur, saisissait tous ceux qui entraient dans le living-room.

Repliées sur elles-mêmes, deux femmes sanglotaient. Elles se ressemblaient sensiblement : le même front étroit, le même nez à arête bombée; les mêmes cernes noirâtres noyaient leurs yeux rougis par les larmes. Celle qui était en robe claire parlait :

— Après ma sieste, j'eus envie de prendre un bain. La porte était fermée de l'intérieur (elle se moucha). Et je me suis dit, c'est la bonne qui prend son bain. Je dis la « bonne », rectifia-t-elle, mais jamais on ne l'appelait que par son nom — Diouana. Pendant plus d'une heure, j'attendis, mais ne la vis pas ressortir. J'y

retournai. Appelai. Frappai à la porte. Point de réponse. Alors j'ai appelé notre voisin, le commandant X...

Elle se tut, s'essuya le nez. Elle pleurait. Sa sœur, plus jeune qu'elle, les cheveux coupés à la « garçonne », penchait la tête.

— C'est vous qui avez découvert le corps?

— Oui... c'est-à-dire, lorsque Mme P... m'a appelé en me disant que la Nègresse s'était enfermée dans la salle de bains, j'ai cru à une plaisanterie. Voyez-vous, j'ai trente-cinq ans de mer. J'ai bourlingué sur tous les océans... Et je suis retraits de la Marine nationale.

— Oui... oui, nous savons cela.

— Bon. Donc, quand Mme P... m'a appelé, j'ai amené mon échelle.

— C'est vous qui avez apporté l'échelle?

— Non. C'est Mlle D... la sœur de Madame qui m'a suggéré cette idée. Et quand j'ai atteint la fenêtre, j'ai vu la Nègresse baignant dans son sang.

— Où est la clef de la porte?

— La voici monsieur le juge d'instruction, dit l'inspecteur.

— C'était seulement pour voir.

— J'ai vu la fenêtre, dit l'autre inspecteur.

— C'est moi qui l'ai ouverte, après avoir brisé la vitre, dit le retraité de la Marine.

— Quel panneau avez-vous brisé ?

— Quel panneau ? demanda l'ancien loup de mer. (Il portait un pantalon blanc en lin, une veste bleue.)

— Oui, je l'ai vu, mais je vous demande cette précision.

— Le deuxième carreau en commençant par le haut, répondit la sœur de Madame.

A ce moment deux brancardiers descendirent un corps enveloppé dans une couverture. Le sang gouttait sur les marches. Le juge d'instruction releva un pan, fronça les sourcils. Une Noire gisait sur le brancard la gorge tranchée d'une oreille à l'autre.

— C'est avec ce couteau. Un couteau de cuisine, prononça un autre homme, en haut des marches.

— Vous l'avez amenée d'Afrique ou est-ce ici qu'elle a été engagée ?

— Nous sommes venus d'Afrique avec elle, en avril 1958. Elle est venue par bateau. Comme mon mari est employé à l'aéronautique de Dakar, seul le voyage de notre famille est assuré par la compagnie.

A Dakar, elle travaillait chez nous. Voilà deux ans et demi... ou trois.

— Quel âge avait-elle?

— Exactement, je ne sais pas.

— Elle est née en 1927, d'après sa carte d'identité.

— Oh! les « indigènes » ignorent la date de leur naissance, opina le retraité en plongeant ses mains dans ses poches.

— J'ignore pourquoi elle s'est suicidée. Elle était bien traitée, ici, mangeait la même nourriture, partageait la chambre de mes enfants.

— Et votre mari, où est-il?

— Il est parti avant-hier pour Paris.

— Ah! fit l'inspecteur qui ne cessait de regarder les bibelots. Pourquoi croyez-vous à un suicide?

— Pourquoi? répéta le retraité... Oh! qui voulez-vous qui attente à la vie d'une Nègresse? Elle ne sortait jamais. Ne connaissait personne, si ce n'est les enfants de Madame.

Les reporters s'impatientsaient. Le suicide d'une bonne — fut-elle Noire — ne peut figurer à la une. Ce n'est pas matière à sensation.

— Nostalgie. Parce que ces derniers

temps, elle était toute drôle. Elle n'était plus la même.

Le juge d'instruction accompagné d'un inspecteur monta. Ils examinèrent la salle de bains, la fenêtre.

— C'est un boomerang cette histoire, dit l'inspecteur.

Dans la salle, les autres attendaient.

— Vous serez avisés quand le médecin légiste aura fini, dit l'inspecteur en sortant avec le juge d'instruction, une heure après leur arrivée.

Les voitures et les journalistes repartirent. Au « Bonheur Vert », les deux femmes et le retraité restèrent silencieux.

Madame, peu à peu, sombra dans ses souvenirs, revit sa coquette villa sur la route de Hann, là-bas en Afrique. Diouana qui poussait la grille, faisant signe au berger allemand de cesser d'aboyer.

C'est là-bas, en Afrique, que tout commença. Diouana, trois fois par semaine se tapait ses six kilomètres aller et retour. Mais depuis un mois, elle était gaie, ravie, cœur battant, comme si elle découvrait l'amour. La route était longue de sa demeure à celle de ses maîtres. Dès la sortie de Dakar, se pavanaient de fraîches maisonnettes, dans l'écrin d'une floraison

amalgamée de cactus, de bougainvilliers, de jasmins. La route bitumée de l'avenue Gambetta s'étirait en une longue bande noire. La petite bonne, heureuse, joyeuse, ne maudissait plus cette route, ses maîtres, comme d'habitude. C'était une longue trotte, mais plus depuis un mois; depuis que Madame lui avait dit qu'elle l'emmenait en France. La « France », elle martelait ce nom dans sa tête. Tout ce qui vivait autour d'elle était devenu laid, minables ces magnifiques villas qu'elle avait tant de fois admirées.

Pour pouvoir voyager — pour aller en France — il lui fallait une carte d'identité, étant originaire de la Casamance. Toutes ses maigres économies y passèrent. C'est rien, disait-elle. Je vais en France.

— C'est toi, Diouana?

— Viye Madame, répondit-elle en rentrant dans le vestibule, habillée convenablement de sa robe claire, les cheveux décrêpés, peignés.

— Bon, Monsieur est en ville. Va garder les enfants.

— Viye Madame, acquiesça-t-elle de sa voix enfantine.

Diouana n'avait pas trente ans; et sur sa carte d'identité on lisait : née en 1927. Il

fallait qu'elle soit majeure. Elle alla voir les enfants. Dans toutes les pièces, le même spectacle : tout était emballé, ficelé : des caisses s'entassaient çà et là. Diouana n'avait plus beaucoup à faire; elle avait frotté le linge pendant dix jours. Au sens propre de ses fonctions, elle était blanchisseuse. Il y avait un cuisinier, un marmiton et elle. Trois personnes. Des domestiques.

— Diouana... Diouana, appela Madame.

— Madame, répondit-elle en sortant de la chambre des enfants.

Madame était debout, un carnet à la main, elle refaisait l'inventaire des bagages. D'un moment à l'autre, les bagagistes devaient venir.

— As-tu vu tes parents? Crois-tu qu'ils seront contents?

— Viye Madame. Tous les parents sont d'accord. Moi dire à maman pour moi, dire aussi à papa Boutoupa, dit-elle.

Son regard brillant de contentement fixé sur les murs vides, glissait. Son cœur battait au ralenti. Elle en serait malade si Madame changeait d'avis. Prête à la supplier, sa figure noire d'ébène s'assombrit, elle baissa les yeux.

— Je ne veux pas que tu me dises, au

dernier moment, aujourd'hui même, que tu me plaques.

— Non, Madame, moi partir.

Elles ne parlaient pas la même langue. Diouana voulait voir la France et revenir de ce pays dont tout le monde chante la beauté, la richesse, la douceur de vivre. On y faisait fortune. Déjà, sans avoir quitté la terre d'Afrique, elle se voyait sur le quai, à son retour de France, riche à millions, avec des vêtements pour tout le monde. Elle rêvait à la liberté d'aller où elle le désirait, sans avoir à travailler comme une bête de somme. Si Madame refusait de l'emmener, elle en deviendrait malade.

Quant à Madame, elle se souvenait de ses derniers congés passés en France. Il y a trois ans de cela. En ce temps-là elle n'avait que deux gosses. En Afrique, Madame avait contracté de mauvaises habitudes à l'égard des gens de maison. En France elle engagea une bonne; non seulement le salaire était élevé, mais de surcroît la bonne exigeait un jour de repos. Madame dut se résoudre à la renvoyer, et elle en prit une autre. Cette dernière ne fut pas différente de la première, sinon pire. Car elle répondait du tac au tac à Madame. Elle disait :

— Si on est capable de faire des enfants on doit les garder soi-même. Moi je ne passe pas la nuit ici. J'ai aussi à m'occuper de mes enfants et de mon mari.

Madame, habituée à être servie au doigt et à l'œil, dut se soumettre à son devoir d'épouse, et accomplit maladroitement son rôle de mère. Quant aux vacances proprement dites, elle n'y goûta guère. Elle somma bientôt son mari de retourner en Afrique.

A son retour, Madame, amaigrie, profondément ulcérée, mûrit aussitôt un plan pour les vacances suivantes. Pour cela, elle fit insérer des annonces dans tous les journaux. Une centaine de jeunes filles se présentèrent. Son choix tomba sur Diouana, fraîchement arrivée de sa « brousse natale ». Pendant les trois ans que Diouana travailla chez elle, Madame lui fit miroiter la promesse de la France. Madame avait eu aussi d'autres enfants entre son dernier congé et celui-ci. Pour 3 000 francs C.F.A. par mois, n'importe quelle jeune Africaine la suivrait au bout de la terre. D'autre part, Madame, de temps en temps, plus particulièrement ces temps-ci, gratifiait Diouana de piécettes, de vieilles hardes, de chaussures non raccommodables.

Voilà le fossé infranchissable qui séparerait la bonne et sa patronne.

— Tu as donné ta carte d'identité à Monsieur?

— Viye Madame.

— Continue ton travail... Dis au cuisinier, de préparer un bon repas pour vous trois.

— Merci Madame, répondit-elle, et elle gagna la cuisine.

Madame poursuivit ses annotations.

Monsieur rentra sur le coup de midi. Le chien signala sa présence par des aboiements. Descendu de sa « 403 », il trouva sa femme infatigable, le crayon à la main.

— Sont pas encore venus, les transitaires? fit-elle nerveusement.

— Ils seront là à deux heures moins le quart. Nos bagages seront sur ceux des autres. Comme ça on les aura en premier à Marseille. Et Diouana?... Diouana!...

L'ainé des enfants courut l'appeler. Elle était sous les arbres avec le dernier-né de Madame.

— Viye Madame.

— C'est Monsieur qui t'appelle.

— Ça y est. Voilà ton billet et ta carte d'identité.

Diouana tendit la main pour les saisir.

— Garde ta carte d'identité, le billet je m'en charge. Les D... rentrent, tu seras sous leur surveillance. Tu es contente d'aller en France?

— Viye Missié.

— A la bonne heure! Où sont tes bagages?

— Rue Escarfait, Missié.

— Le temps que je dine et l'on part dans la voiture.

— Fais entrer les petits, Diouana, c'est l'heure de la sieste.

— Viye Madame.

Diouana n'avait pas faim. Le marmiton-serviteur, plus jeune qu'elle de deux ans, apportait les assiettes, emportait les assiettes vides, sans bruit. Le cuisinier, lui, suait à grosses gouttes. Il n'était pas content. Il allait au chômage. C'est en cela que le départ de Monsieur et Madame l'affectait. Et pour cela il en voulait à la bonne. Là, penchée sur la large fenêtre ayant vue sur la mer, Diouana, transportée, suivait le vol des oiseaux, haut sur l'immense étendue bleue; loin, l'île de Gorée se dessinait à peine. Elle avait en main sa carte d'identité, elle la tournait, la retournait, l'examinait et se souriait intérieurement. Elle n'était pas satisfaite de la pose ni du cli-

ché; la photo était sombre... Qu'importe si je dois partir.

— Samba, dit Monsieur, venu à la cuisine, ton repas a été excellent aujourd'hui. Tu t'es surpassé. Madame est très contente de toi.

Le marmiton s'était redressé; Samba, le cuisinier rajusta son grand bonnet blanc et fit un effort pour sourire.

— Merci beaucoup, Missié, dit-il. Moi aussi content, très content, parce que Missié et Madame contents. Missié très gentil. Mon famille grand malheur. Missié parti, moi plus travail.

— On reviendra, mon pauvre vieux. Puis tu trouveras du travail, avec le talent que tu as...

Samba, le cuisinier, n'était pas de cet avis. Les Blancs sont pingres. Et dans Dakar envahi par les broussards, chacun se vantant d'être maître cuistot, il n'était pas facile de trouver du boulot, pensait-il.

— ... On reviendra, Samba. Peut-être plus vite que tu ne le penses. La dernière fois on est resté deux mois et demi.

A ces paroles consolatrices de Madame qui avait rejoint son mari à la cuisine et qui poursuivait le dialogue, Samba ne pouvait que répondre :

— Merci, Madame. Madame grande femme.

Madame aussi était contente. Elle savait par expérience ce que cela représentait d'avoir une bonne réputation dans le milieu des gens de maison.

— Tu peux rentrer ce soir à 4 heures avec Monsieur, j'emballerai le reste. A notre retour je te promets de te reprendre. Tu es content?

— Merci... Madame.

Madame et Monsieur s'étaient retirés. Samba administra une tape à Diouana. Diouana, agressivement, voulut sauter sur lui.

— Hé! doucement. Tu t'en vas aujourd'hui. Alors, faut pas qu'on se chamaille.

— Tu m'as fait mal, dit-elle.

— Et Missié, il ne te fait pas mal?

Samba soupçonnait une liaison cachée entre la bonne et son patron.

— On t'appelle Diouana. J'entends la voiture ronfler.

Elle partit sans même leur dire au revoir.

Sur la grande artère roulait la voiture. Diouana n'avait pas souvent l'honneur d'être conduite par Monsieur. Elle invitait

des yeux les piétons à la regarder, n'osant pas faire signe de la main, ou crier au passage : « Je pars pour la France. » Oui, pour la France. Elle était convaincue que sa satisfaction était visible. Les sources souterraines de cette joie tumultueuse, la rendaient instable. Quand la voiture se gara devant la maison, à la rue Escarfait, elle en fut surprise. Déjà, se dit-elle. A droite de leur humble maison, au bistrot « Le Gai Navigateur », quelques consommateurs s'attablaient et sur le trottoir, quatre types paisiblement causaient.

— C'est aujourd'hui le départ, petite cousine? questionna Tive Corrêa, déjà saoul, les jambes écartées, il se balançait, empoignant son litre par le goulot. Tous ses vêtements étaient fripés.

Diouana n'avait que faire des conseils d'un sôulard. Elle n'écouta pas Tive Corrêa. Tive Corrêa, ancien marin, rentrait d'Europe après vingt ans d'absence. Il était parti, riche de sa jeunesse, plein d'ambition, et en était revenu, telle une épave. Pour avoir tout voulu avoir il ne rapporta qu'un amour excessif de la Dive bouteille. Il ne prophétisait que malheurs. Diouana lui avait demandé conseil. Il n'était pas d'avis qu'elle parte. Il fit, malgré son sérieux état

d'ébriété, quelques pas vers Monsieur, toujours avec sa bouteille.

— C'est vrai qu'elle part avec vous, Monsieur?

Monsieur ne répondit pas. Il sortit une cigarette et l'alluma, envoya la fumée par-dessus la portière, considéra Tive Corrêa des pieds à la tête. C'était vraiment un loqueteux avec des habits grasseyeux, puant le vin de palme. Il se pencha, posa une main sur la portière.

— J'ai eu à vivre en France, pendant vingt ans, débutait Tive Corrêa avec un accent de fierté dans la voix. Moi que vous voyez ainsi, dernier de la cloche, je connais mieux la France que vous... Pendant la guerre, je vivais à Toulon, et les Allemands nous envoyèrent avec des compatriotes africains à Aix-en-Provence, dans les mines de Gardanne. Je m'étais opposé à ce que Diouana aille en France.

— Nous ne l'avons pas forcée? Elle est consentante, répliqua amèrement Monsieur.

— Effectivement. Quel est le jeune Africain qui n'ambitionne pas d'aller en France? Hélas! les jeunes confondent vivre en France, et être domestique en France. Nos villages sont voisins en haute Casamance... Là-bas, on ne dit pas comme

« chez vous », que c'est la clarté qui attire le papillon, mais le contraire; chez moi, en Casamance, on dit que c'est l'obscurité qui chasse le papillon.

Sur ces entrefaites revint Diouana escortée de plusieurs femmes. Elles babillaient, chacune quémendant un petit souvenir. Diouana promettait joyeusement, elle souriait; ses dents blanches tranchaient nettement.

— Les autres sont au quai, dit l'une. N'oublie par ma robe.

— Pour moi, des chaussures pour les enfants. Tu as le numéro dans la valise. Pense à la machine à coudre.

— Les combinaisons aussi.

— Ecris-moi pour me dire le prix des fers à décrêper les cheveux et une veste rouge, avec de gros boutons... pointure 44.

— N'oublie pas d'envoyer des sous à ta mère, à Boutoupa...

Chacune avait quelque chose à lui dire, à la charger d'une commission; Diouana promettait. Toute sa physionomie était radieuse. Tive Corrêa lui prit la valise, la poussa dans la voiture d'un geste d'ivrogne, sans brutalité.

— Laissez-la partir, les bougresses. Croyez-vous qu'en France les sous se

ramassent? Elle aura à vous raconter lorsqu'elle reviendra.

— O... O... Oh! hurlaient les femmes.

— Adieu petite cousine. Porte-toi bien. Tu as l'adresse du cousin à Toulon. Dès ton arrivée, écris-lui, il te sera utile, Viens que je t'embrasse.

Ils s'embrassèrent, Monsieur s'impatientait, il appuya sur l'accélérateur pour avertir, avec politesse, qu'il avait envie que l'on finisse.

La « 403 » démarra. On agita les bras.

Au quai, même cérémonie : des connaissances, des parents, des commissions. On se pressait autour d'elle. Toujours sous la garde de Monsieur. Elle embarqua.

Huit jours en mer. Rien de neuf aurait-elle écrit si elle avait tenu un journal. Fallait aussi qu'elle sache lire et écrire. De l'eau devant, derrière, à tribord, à babord, rien qu'une nappe liquide, et par-dessus, le ciel.

Au débarquement, Monsieur était là. Après les formalités, vite ils filèrent vers la Côte d'Azur. Elle dévorait tout de ses yeux, s'émerveillait, s'étonnait. Elle se meublait l'esprit. C'est beau! Toute l'Afrique lui apparaissait comme un taudis sordide. Sur la route du littoral, défilaient les villes, les

autobus, les trains, les camions. Cette intensité de la circulation la surprenait.

— As-tu fait une bonne traversée?

— Viye Missié, aurait-elle répondu si Monsieur lui avait posé la question.

Après deux heures de route, ils étaient à Antibes.

Des jours, des semaines et le premier mois passèrent. Diouana entamait son troisième mois. Ce n'était plus la jeune fille rieuse au rire caché, pleine de vie. Ses yeux se creusaient, son regard était moins alerte, il ne s'arrêtait plus aux petits détails. Elle abattait plus de travail qu'en Afrique, ici. Devenue presque méconnaissable, elle se rongea. De la France... la Belle France... elle n'avait qu'une vague idée, une vision fugitive; le jardin français en jachère, les haies vives des autres villas, les crêtes des toitures dépassant les arbres verts; des palmiers. Chacun vivait sa vie, isolé, enfermé chez lui. Monsieur et Madame sortaient fréquemment, et lui laissaient les quatre gosses. Les gosses s'étaient vite constitués en mafia, ils la persécutaient. Il faut les amuser disait Madame. L'ainé, un galopin, en recrutait d'autres de son acabit et ils jouaient à l'explorateur. Diouana était la « sauvage ». Les enfants la harcelaient. En

d'autres occasions, l'ainé recevait des racles, bien administrées! Ayant mal assimilé des phrases où intervenaient des notions de discrimination raciale, entendues dans les conversations de papa, de maman, des voisins, là-bas en Afrique, il les commentait avec exagération à ses copains. A l'insu de ses parents, à l'improviste, ils surgissaient, chantant :

Voilà la Nègres-se

Voilà la Nègres-se

Noire comme le fond de la nuit.

Persécutée, elle se minait. Diouana, lorsqu'elle était à Dakar, n'avait jamais eu à réfléchir sur le problème que posait la couleur de sa peau. Avec le chahut des petits, elle s'interrogeait désormais. Elle comprit qu'ici elle était seule. Rien ne l'associait aux autres. Et cela la rendait mauvaise, empoisonnait sa vie, l'air qu'elle respirait.

Tout s'émoussait, s'en allait à vau-l'eau; son rêve d'antan, son contentement. Elle était dure à l'ouvrage. Elle était, à la fois, cuisinière, bonne d'enfant, blanchisseuse et repasseuse. Dans la villa était venue s'établir la sœur de Madame. Elle avait à

s'occuper de sept personnes. Le soir, dès qu'elle montait se coucher, elle dormait comme une souche.

Le venin empoisonnait son cœur; jamais elle n'avait eu à haïr. Tout devenait monotone. Elle se demandait où était la France? Les belles villes qu'elle avait vues sur les écrans dans les salles de cinéma de Dakar; les denrées rares, les foules compactes? Le peuple de France se réduisait à ces marmots malveillants, à Monsieur, Madame et Mademoiselle qui lui étaient devenus étrangers. Le territoire du pays se limitait à la surface de la villa. Lentement, elle se noyait. Les larges horizons de naguère se limitaient à la couleur de sa peau qui soudain lui inspirait une terreur invincible. Sa peau. Sa noirceur. Craintivement, elle fuyait en elle-même.

Parallèlement, la bonne réfléchissait.

N'ayant personne dans son univers avec qui échanger des idées, elle se tenait de longs moments de palabre. L'autre semaine, Monsieur et Madame l'avaient emmenée avec beaucoup d'astuce chez leurs parents à Cannes.

— Demain nous irons à Cannes. Mes parents n'ont jamais goûté à la cuisine africaine. Tu nous feras honneur, à nous les

Africains, lui avait dit Madame qui se dorait au soleil, presque nue.

— Viye Madame.

— J'ai commandé du riz et deux poulets... Il ne faudra pas trop épicer!

— Viye Madame.

Répondant ainsi, son cœur se serrait. C'était la centième fois qu'on la trimbalait de villa en villa. Une fois chez les uns, une fois chez les autres. C'est chez le « Commandant » — tout le monde le nommait ainsi — qu'elle s'était rebellée une première fois. Il y avait à dîner, des gens extravagants, qui la talonnaient, la poursuivaient pendant qu'elle cuisinait. Leur présence était une ombre obsédante attachée à ses moindres mouvements. Elle eut comme l'impression qu'elle ne savait rien faire. Ces êtres anormaux, égocentriques, sophistiqués, ne cessaient de lui poser des questions idiotes sur la façon dont les négresses font la cuisine. Elle se maîtrisait.

Même lorsqu'elle les servit à table, les trois femmes piaillaient encore; avec appréhension elles goûtèrent du bout des lèvres, la première cuillerée, et, gloutonnement dévorèrent tout.

— Il faudra te surpasser, cette fois, chez mes parents.

— Viye Madame.

Elle réintégra sa cuisine. Ses réflexions se portèrent sur la gentillesse de Madame jadis. Elle abominait cette gentillesse. Madame était bonne, d'une bonté intéressée. Sa gentillesse n'avait d'autre raison que de la ficeler, l'enchaîner, pour mieux la faire suer. Elle exécrait tout; avant, à Dakar, elle accommodait les restes de Monsieur et Madame, pour les porter à la rue Escarfait, et s'enorgueillissait de travailler chez de « Grands Blancs ». Maintenant leur repas l'écœurait, tant elle était seule. Ces ressentiments corrompaient ses relations avec ses maîtres. Elle demeurait sur ses positions, les autres sur les leurs. Ils n'échangeaient plus de paroles que d'ordre professionnel.

— Diouana, tu vas laver aujourd'hui.

— Viye Madame.

— Bon. Monte prendre mes combinaisons et les chemises de « Missié »

Une autre fois c'était :

— Diouana, tu repasses cet après-midi.

— Viye Madame.

— La dernière fois tu as mal repassé mes combinaisons. Le fer était trop chaud. En outre les cols de chemises de « Missié » ont été brûlés. Fais attention à ce que tu fais, voyons!

— Viye Madame.

— Ah! j'oubliais... il manque des boutons à la chemise de « Missié » et à son pantalon.

Toutes les corvées reposaient sur ses épaules. De plus, Madame lui disait couramment « Missié », même devant ses invités. Pour se faire comprendre de sa bonne, elle employait le même jargon. Et c'est la seule chose qu'elle faisait avec honnêteté. Toute la maison finalement ne s'adressa plus à la bonne qu'en usant du préambule de « Missié ». Egarée par ses médiocres connaissances en français, elle s'enfermait et vivait recluse en elle-même. C'est après mûres réflexions — de très longues minutes de méditation — qu'elle se dit qu'elle n'était d'abord qu'objet utilitaire et, ensuite qu'on l'exhibait comme un trophée. Dans les soirées où Monsieur et Madame commentaient la psychologie « indigène », on prenait Diouana à témoin. Les voisins disaient : c'est la Noire de... Elle n'était pas Noire pour elle. Et cela l'ulcérait.

Elle aborda son quatrième mois : tout empirait. Chaque jour, ses pensées devenaient plus lucides. De la besogne, elle en avait, à revendre. Toute la semaine. Le jour du Seigneur était le jour de prédilec-

tion où Mademoiselle faisait venir ses camarades. Ceux-ci affluaient. Une semaine se terminait avec eux et la suivante débutait avec eux.

Tout se clarifiait. Pourquoi Madame désirait-elle tant que je vienne? Ses largesses étaient calculées. Madame ne s'occupait plus de ses enfants. Le matin, elle les embrassait, c'était tout. La Belle France, où est-elle? Toutes ces questions lui revenaient en tête. Je suis cuisinière, bonne d'enfants, femme de chambre, je lave et repasse, et n'ai que 3 000 francs C.F.A. par mois. Je travaille pour six. Pourquoi donc suis-je ici?

Diouana s'abandonnait à ses souvenirs. Elle comparait sa « Brousse natale » à cette broussaille morte. Quelle différence, entre ces bois et sa forêt, là-bas, en Casamance. Le souvenir de son village, de la vie en communauté, la coupait encore davantage des autres. Elle se mordait les lèvres, regrettait d'être venue. Sur ce film du passé, 1 000 autres détails se projetaient.

De retour dans ce « milieu » où elle était deux fois étrangère, elle se durcissait. Ses pensées la ramenaient fréquemment à Tive Corrêa. Cet ivrogne lui revenait souvent à la mémoire, ses paroles se vérifiaient

aujourd'hui cruellement. Elle aurait voulu lui écrire, mais ne le pouvait pas. Depuis qu'elle était en « France » elle n'avait eu que deux lettres de sa mère. Elle n'eut pas le temps d'y répondre, quoique Madame lui ait promis d'écrire à sa place. Était-ce possible de dire tout ce qui lui passait par la tête à Madame? Elle s'en voulait. Son ignorance la rendait muette. Elle écumait de rage, à son propos. Mademoiselle lui avait, en plus, pris les timbres.

Une idée agréable pourtant lui traversa l'esprit, mit un sourire sur son visage. Ce soir-là, il n'y avait que Monsieur, devant la télévision. Elle voulut profiter de cet instant. Elle se planta une seconde devant Madame et la quitta.

Vendue... vendue... achetée... achetée, se répétait-elle. On m'a achetée. Je fais tout le travail ici pour 3 000 francs. On m'a attirée, ficelée et je suis rivée là, comme une esclave. Elle était fixée, maintenant. Le soir, elle ouvrit sa valise, regardant tous les objets et pleura. Personne ne s'en souciait.

Pourtant, elle accomplissait les mêmes gestes, et restait fermée comme une huitre à la marée basse de la Casamance, son fleuve.

— « Douna », l'appelait Mademoiselle. Impossible qu'elle dise : Di-ou-a-na.

Cela redoublait sa colère. Mademoiselle était encore plus fainéante que Madame : « Viens enlever ceci » — « Il y a ça à faire Douna » — « Pourquoi tu ne fais pas ceci Douna ? » — « Parfois, tu pourrais un peu ratisser le jardin, Douna. » Pour toute réponse, Mademoiselle recevait un regard incendiaire. Madame s'était plainte d'elle à Monsieur.

— Qu'as-tu Diouana ? Tu es malade ou quoi ? demanda Monsieur.

Zélée pour le travail, elle n'ouvrit plus la bouche.

— Tu peux me dire ce qui ne va pas. Peut-être que tu voudrais aller à Toulon. Je n'ai pas eu le temps d'y aller, mais demain nous irons.

— On dirait qu'on la dégoûte, remarqua Madame.

Trois jours après Diouana prit son bain. Madame lui succéda mais trois heures après sa promenade. Elle revint vivement :

— Diouana... Diouana, s'écria Madame, tu es sale quand même. Tu aurais pu laisser la salle de bains en ordre.

— Pas moi Madame. Les enfants eux, viye.

— Les enfants! c'est pas vrai. Les enfants sont propres. Que tu en aies marre, c'est possible. Mais que tu mentes comme les « indigènes », j'aime pas cela. J'aime pas les menteuses et tu es une menteuse.

Elle garda le silence, pendant que la nervosité faisait trembler ses lèvres. Elle remonta à la salle de bains, se dévêtit. C'est là qu'on la trouva, morte.

Les enquêteurs conclurent « suicide ». On classa le dossier.

Le lendemain, les quotidiens, publièrent en quatrième page, colonne six, à peine visible :

« A Antibes, une Noire nostalgique se tranche la gorge. »

NOSTALGIE

Diouana
Notre Sœur
Née des rives de notre Casamance
S'en va l'eau de notre fleuve Roi
Vers d'autres horizons
Et la barre tonnante harcèle les flancs de
[notre Afrique

Diouana
Notre Sœur
Sur la barre ne tanguent plus les négriers
L'épouvante, le désespoir, la course éper-
[due
Les cris, les hurlements se sont tus
Dans nos mémoires résonnent les échos
Diouana
La barre demeure
Les siècles se sont ajoutés aux siècles
Les chaînes sont brisées
Les carcans dévorés par les termites

VOLTAÏQUE

**Sur les flancs de notre Mère
Afrique
Se dressent les maisons d'esclaves
(Ces maisons sont des monuments à notre
[histoire])**

**Diouana fière Africaine
Emportes-tu dans ta tombe
Les rayons dorés de notre soleil couchant
La danse des épis de fonio
La valse des boutures du riz**

**Diouana
Notre Sœur
Déesse de la nuit
Le parfum de notre brousse
Nos nuits de réjouissances
Notre rude misérable vie
Sont préférables au servage
Nostalgie de la Patrie
Nostalgie de la liberté
Diouana
Rayon de nos aubes prochaines
Tu es victime comme nos ancêtres
Du troc
Tu meurs de l'implantation
Tels les cocotiers et les bananiers
Meublant les rives d'Antibes
Ces arbres implantés et stériles.**

Diouana
Notre Sœur
Clarté des jours à venir
Un jour — un jour très prochain —
Nous dirons
Ces forêts
Ces champs
Ces fleuves
Cette terre
Nos chairs
Nos os
Sont à nous
Effigie de Notre Mère l'Afrique
Nous gémissons sur ton corps vendu
Tu es notre
Mère
Diouana.

LE VOLTAÏQUE

Nous avons coutume de nous réunir tous les soirs chez Mané : buvant le thé maure, nous y abordons tous les sujets, bien entendu avec notre savoir très minime sur les questions... Mais ces semaines passées, les grands problèmes de l'heure, tels la situation du Congo ex-belge, l'éclatement de la fédération du Mali, la guerre d'Algérie, la prochaine session de l'O.N.U., se trouvaient renvoyés pour nous au second plan de nos préoccupations... même les femmes qui fournissaient un quart de nos discussions n'avaient plus de place. Le sérieux et flegmatique Saër nous avait posé cette question :

— Pourquoi avons-nous des balafres?

(Il faut savoir que Saër est moitié voltaïque, moitié sénégalais. Mais il ne porte pas de balafres.)

Il est vrai que tous nous ne portons pas

de marques, mais je n'ai jamais entendu, depuis un an que nous nous retrouvons chez Mané, un palabre aussi passionné, un tel flot de paroles. On aurait dit, à nous entendre, que l'avenir du continent africain en dépendait. Pendant des semaines au cours de ces soirées, les arguments les plus abracadabrants, les plus inattendus ont été décantés. Quelques-uns d'entre nous, allèrent dans les villages environnants et même plus loin, pour consulter les plus âgés, les griots, ceux-là mêmes qu'on dit les « bibliothèques » du pays, pour nous apporter la clef de ce mystère, enseveli dans les siècles.

Saër réfutait les argumentations avec des preuves.

Les uns disaient avec feu que « c'était un signe de noblesse ». Les autres « que c'était signe d'asservissement ». On entendait déclarer : « C'était parure ! Dans certaine tribu, on ne saurait accepter la femme ou l'homme sans ces signes... sur la figure et sur le corps. » Des plaisantins, avec beaucoup de sérieux, nous tinrent ces propos : « Qu'il y eut une fois, un riche roi africain qui envoya son fils étudier en Europe. Le fils du roi parti enfant, revint quand il était homme. C'était un instruit

donc, dirons-nous tout de suite, un intellectuel. Il dédaigna les mœurs et coutumes ancestrales. Vexé le roi-père ne sut comment ramener son fils dans le giron royal. Il consulta le grand conseiller du royaume... Et un matin, sur la place publique on fit des signes sur la face du fils. »

Personne ne crut à cette histoire. Son auteur tant bien que mal dut abandonner.

L'un reprit :

— « J'étais à l'I.F.A.N. (Institut français d'Afrique Noire). J'ai bûché autant que j'ai pu et n'ai rien trouvé. Néanmoins dans les hautes sphères du pays, les bourgeoises de ces MESSIEURS, se font enlever les signes faciaux; elles vont en Europe pour voir les esthéticiens. Car les nouveaux canons de la beauté africaine, n'obéissent plus à la norme esthétique du pays; les femmes « s'américanisent ». C'est l'influence des blackesses de la cinquième et de la cent trente-septième avenue de New-City qui circule. A mesure que l'évolution se fait, les balafres perdent droit de cité, elles sont condamnées à disparaître.

On parla aussi de leur diversité; diversité au sein d'une même tribu. Il en est sur le

visage, sur le corps. Ce constat amena à conclure : « Si ces marques étaient signes de noble ou de haute caste, ou de caste inférieure, pourquoi n'ont-elles pas de survivance dans les deux Amériques?...

— Enfin! interrompit Saër, nous approchons.

— Développe, nous sommes fatigués, lui cria-t-on.

— Bon; fit Saër en marquant un temps d'arrêt.

Le préposé à l'ordinaire, fit circuler les verres de thé chaud à la ronde. La pièce embaumait de l'arome de menthe.

— Bon, répéta Saër. Nous avons abordé les deux Amériques. Des hommes et des femmes qui se signalèrent par leur œuvre sur l'esclavage aucun n'a fait mention des balafres à ma connaissance. En Amérique du Sud, où la pratique du fétichisme ou de la sorcellerie dans le milieu des esclaves a survécu jusqu'à nos jours, nous ne trouvons nulle trace de cela! Dans le bassin des Caraïbes, non plus, les Nègres ne portent pas de scarifications! A Haïti, Cuba, Saint-Domingue et ailleurs... rien. Revenons donc en Afrique noire... avant l'ère négrière, du temps des empires de Ghana, du Mali, de Gao, les cités Haoussa, le Bornou, le

Bénin, les royaumes Mossi, etc., des voyageurs qui visitèrent ces lieux aucun ne fit mention de cette pratique. Alors, d'où nous sont nées les balafres?...

On n'entendait plus le sirotement du thé chaud : on écoutait.

— ... Mais si nous étudions impartialement le temps de la traite négrière, nous constatons que les négriers, voulaient des pièces d'Inde, bien robustes et sans défaut. Nous savons entre autre que pendant le négoce, sur le marché interne (en Afrique) externe (outre-Atlantique), l'esclave était examiné, pesé, soupesé comme un animal. L'éventuel acquéreur ne souffrait pas de voir la moindre imperfection sur la marchandise, sinon une légère marque, sceau de la compagnie négrière ou de la nation... mais rien d'autre sur le corps de la bête. Il y avait aussi la présentation : l'esclave était lavé, lustré — blanchi comme on disait de ce temps — ce qui haussait le prix. Comment donc, nous sont nés ces graphismes sur le corps?...

Nous étions incapables de lui répondre. Ses hypothèses sur les balafres s'étaient appuyées sur des arguments solides. Les plus bavards d'entre nous, comme les plus réfléchis se taisaient.

— Continue Saër, avons-nous crié de peur de rester sans réponse.

Voici ce qu'il nous raconta :

Le capitaine du navire négrier l'*Africain* avait mouillé dans la baie depuis des jours attendant de faire son plein pour voguer vers la Nouvelle-Angleterre (Amérique). Il avait à son bord, plus de 50 pièces d'Inde et 30 négrittes. Les courtiers attitrés du capitaine battaient le continent pour le ravitailler. Le maître du bord, le médecin et quelques hommes étaient restés à bord : ils se trouvaient tous, ce jour-là, dans la cabine du médecin : du pont avant on entendait leur bavardage.

Amoo se courba davantage et fit glisser son regard vers les hommes qui le suivaient. Il était bâti solidement, un corps tout musclé, apte à tous les labeurs. Il serra solidement le manche de sa hachette, de l'autre main, il tâta son grand coutelas, puis fit quelques pas de loup : à babord, un par un se détachaient des hommes armés tombant du bastingage avec souplesse : par tribord, Momutu (prononcez Momoutou), le chef de l'expédition avec son large chapeau, son uniforme bleu à parements

rouges, ses bottes noires, son grand fusil à la main faisait signe à son escouade de cerner la cuisine. Le tonnelier avait surgi, on ne savait d'où. Il tenta de se sauver. Il se jeta à la mer. Les Noirs qui restaient dans les pirogues se saisirent de lui et le transpercèrent avec leur lance.

Sur le pont, la bataille avait commencé : un affidé cherchant le corps à corps avec les assaillants, se vit éventrer. Les attaquants étaient armés de fusils, de coutelas d'Espagnols. Le capitaine et le reste des hommes s'étaient enfermés dans la cabine du médecin. Momutu les fit assiéger et de temps en temps, une salve leur tombait dessus. Un bruit infernal régnait sur le navire. On le pillait. Aux coups de feu, le nombre de combattants augmenta; venues de la rive des pirogues glissaient sur l'Océan vers l'Africain, et repartaient bourrées de marchandises.

Momutu, appela ses lieutenants, quatre gaillards bardés jusqu'aux dents :

— Il faut commencer à libérer les captifs, les sortir de cale.

— Et lui? questionna son plus proche lieutenant.

— Lui, répéta Momutu en désignant Amoo près de l'écouille, nous verrons plus

tard. Il cherche sa fille. Toi, ouvre la cale... et ne donnez pas d'armes aux riverains... Entassez tout!

L'air était saturé de l'odeur de la poudre et de la transpiration. Amoo, avec acharnement essayait d'ouvrir l'écoutille. A coups de hache, de pilon, on brisa les panneaux.

A fond de cale, gisaient, enchaînés, les hommes, leurs chevilles reliées par une longue chaîne. Dès qu'ils eurent entendu les coups de feu, ils crièrent de joie et de peur. Une puanteur infecte emplissait la cale. Dans l'entrepont, où les négriïlles étaient logées, des cris de frayeur s'élevaient : Amoo dans ce vacarme assourdissant, distinguait la voix de sa fille. En sueur, de toutes ses forces, il tapait sur les panneaux.

— Hé! frère, c'est par ici, lui cria un homme. Tu es pressé de voir ta fille?

— Oui, répondit-il. Ses yeux brillaient d'impatience.

Au bout de longues heures d'une activité intense, la cale fut grande ouverte. Les hommes de Momutu commencèrent à faire monter les captifs et à les rassembler sur le pont, où s'entassait la pacotille pour le négociant : barriques d'eau-de-vie, caisses

de couteaux, caisses contenant la verroterie, la soie, des parasols, des hardes. Les hommes de Momutu encerclaient tout, et avaient aligné les prisonniers. Amoo avait récupéré sa fille, Iomé. Tous deux se tenaient un peu à l'écart de cet attroupeement. Amoo savait bien que Momutu ne délivrait les hommes et les négrittes que pour les revendre. C'était lui qui avait attiré, dans cette baie le capitaine de l'*Africain*.

— Maintenant, nous allons à terre. Je vous préviens que vous êtes mes captifs. Le premier qui tentera de s'évader ou de se suicider, je prends son voisin et lui taillade la peau, dit Momutu.

Le soleil s'inclinait vers la ligne de l'horizon, une immense nappe argentée, miroitait : du côté de la terre, la ligne sombre des arbres. On commença à transporter le butin dans les embarcations. Momutu en chef incontesté, dirigeait, donnait des ordres : quelques types montaient la garde autour de la cabine : à chaque couple de minutes, une décharge sur la cabine signalait à ceux qui étaient terrés, leur présence sur le pont. Quand tout fut fini, Momutu mit le feu à la longue mèche qui pendait, reliant les deux barriques de poudre : le

capitaine n'entendant plus de bruit tenta de sortir : il reçut en pleine poitrine la décharge d'un fusil. Les dernières pirogues s'éloignèrent : à mi-chemin de la rive, les explosions débutèrent : l'*Africain* sauta.

Il faisait nuit noire encore, quand tout le chargement fut débarqué : les prisonniers parqués, étaient gardés par des sentinelles. Ils avaient encore les pieds et les mains liés. Toute la nuit on entendit les chuchotements et les pleurs, que sciaient les coups de fouet. A distance, Momutu et ses complices, faisaient leur compte. La prise avait été fructueuse. Ils évaluèrent leur capital en vidant sous le regard des étoiles une quantité énorme de pintes d'eau-de-vie.

Momutu fit venir Amoo.

— Tu bois un peu avec nous, lui demanda Momutu, lorsqu'il arriva portant sa fillette endormie sur son dos.

(Ce n'était que des ombres anonymes.)

— Je dois repartir. J'habite loin et la côte n'est pas un lieu de sécurité. Voilà deux mois que je travaille pour toi, dit Amoo, refusant de boire.

— C'est vrai que tu as tué ta femme pour qu'elle ne soit pas captive ? lui demanda un gars qui puait l'alcool.

— Ahan!

— Et tu as risqué plus d'une fois ta vie pour sauver ta fille!

— C'est ma fille! J'ai vu toute ma famille, un par un vendu et emporté et on ne sait où. J'ai grandi dans la peur, fuyant avec mon clan pour ne pas être esclave. Dans mon clan, il n'y a pas d'esclaves... nous sommes tous pareils...

— C'est parce que vous ne vivez pas sur la côte, l'interrompt quelqu'un, ce qui déclenchait l'hilarité de Momutu. Bois une lampée! Tu es un vrai guerrier! J'ai vu comment, tu as fendu l'affidé. Ton coup de hache est sûr.

— ... Reste avec moi. Tu es rude et tu sais ce que tu veux, reprit Momutu en lui passant la petite barrique d'eau-de-vie. Il la refusa avec politesse. Nous c'est notre travail. On parcourt la savane et on fait des captifs, qu'on vend aux Blancs. Certains capitaines me connaissent. D'autres, je les attire ici et je m'arrange avec mes hommes qui les éloignent de leur navire. On pille le bateau et on récupère les captifs... les Blancs on les tue. C'est un travail facile. On y gagne à tous les coups. Je t'ai rendu ta fille. C'est une belle pièce. Elle vaut des barres de fer (jusqu'au xvii^e siècle, on

payait outre la pacotille des aunes de cauris, puis on remplaça les aunes de cauris par des barres de fer. Il est écrit aussi que dans d'autres marchés la monnaie d'échange avait été de tout temps des barres de fer).

— Il est vrai que j'ai tué, mais jamais pour vendre, ni pour faire des captifs. C'est ton travail, à toi. Moi, c'est pas le mien. Je veux retourner dans mon village.

— Il est drôle. Il ne pense qu'à son village, sa femme, sa fille.

Amoo ne voyait que leurs prunelles. Il savait que ces hommes étaient prêts à se saisir de lui et de sa fille, pour le revendre au premier négrier venu. Il n'avait pas leur malice.

— Je voudrais partir ce soir...

— Non, lui signifia sévèrement Momutu. L'alcool commençait à faire ses effets. Puis s'étant rendu compte de sa colère, il adoucit sa voix. Il reprit : Il reste un dernier combat. Des hommes à moi sont allés avec le reste des Blancs chercher des captifs. Nous devons les capturer. Après ceci tu seras libre.

— Je vais la coucher. Elle a été très éprouvée, dit Amoo en se retirant.

— Elle a mangé?...

— Nous avons tous deux bien mangé... Je me réveillerai de grand matin.

Ils disparurent dans la nuit : mais une ombre à distance les surveillait.

— Il est costaud. Il doit faire quatre barriques.

— Plus, renchérit un autre, des barres de fer, sans compter la marchandise.

— Ne nous pressons pas ! Demain, après la bataille, on s'emparera de lui et de sa fille. Sa fille vaut son prix. Il ne faut pas qu'ils nous échappent. Des pièces pareilles ne se promènent plus sur la côte.

Une fraîcheur endormante venait du large : la nuit se dressait raide : les étoiles scintillaient : de temps à autre, un hurlement de douleur déchirant s'élevait à pic, puis reclaquait le fouet. Amoo s'était installé avec Iomé, hors des deux camps. Amoo avait l'œil vif, la mine pas très éveillée. Dans les dizaines de combats auxquels il avait participé pour racheter sa fille, Momutu avait pu juger, estimer sa valeur. Sa vigueur et sa souplesse étonnantes. Il y a trois fois trois lunes de ça, les chasseurs d'esclaves, étaient venus razzier et emporter toutes les personnes valides de son village. Lui, il avait pu s'échapper parce qu'il était ce jour-là en brousse. De retour,

sa belle-mère, épargnée à cause de son éléphantiasis, lui conta tout.

Quand sur le négrier, il récupéra sa fille, sans se dominer, les larmes lui coulèrent. Il avait solidement tenu le poignet de la fillette, et de son autre main, la hachette, dont le tranchant, jusqu'à sa main était recouvert de sang. Son cœur battait fort. Iomé devait être âgée de neuf à dix ans. Elle aussi avait pleuré abondamment. Il l'avait tranquillisée :

— On rentre au village. Il ne faut pas que tu pleures. Tu feras ce que je te dirai... Tu as compris?...

— Oui, père.

— Ne pleure plus! C'est fini. Je suis là.

Et là, dans le creux de la nuit, Iomé, couchée, dormait, la tête sur la cuisse du père. Amoo dégaina sa hachette et la posa à portée de sa main. Il s'appuyait contre un tronc d'arbre et toute son attention, comme un rayon magnétique, l'environnait. Au moindre bruissement, ses doigts se fermaient sur le manche de son arme. Il ne dormit que par intermittence.

Avant que la lueur blanchâtre embrasât l'est, Momutu avait réveillé ses hommes :

une partie, fut affectée pour convoyer les captifs et la pacotille, pour les conduire en lieu sûr. Amoo et Iomé se tenaient à distance : la fillette était élancée pour son âge, les yeux profonds; sa courte chevelure était tressée en une paire de nattes longitudinales qui divisaient en deux son crâne. Elle se pelotonnait entre les jambes de son père. Elle avait bien vu ses anciennes compagnes. Peut-être ne savait-elle pas, leur destin, mais l'écho des fouets ne lui laissait aucun doute sur leur condition.

— Ils vont nous attendre plus loin. Il faut éviter que les éclaireurs des Blancs nous surprennent, dit Momutu venu se mettre à côté d'Amoo. Pourquoi, gardes-tu ton enfant? Tu aurais pu la confier à un de mes hommes.

— Je préfère la garder avec moi. Elle est très craintive, lui répondit Amoo, regardant la caravane s'éloigner.

— Elle est belle.

— Oui.

— Autant que sa mère?

— Moins.

Momutu se retourna et inspecta une seconde fois, le reste de sa troupe : une trentaine d'hommes. Puis, la colonne se mit en route. Ils progressaient en lignes paral-

lèles. Momutu était connu dans le milieu du négoce en bois d'ébène. Aucun marchand, ni capitaine ne lui faisait confiance. Avant de se verser dans ce trafic, il avait été un agent au service des recruteurs. Puis il devint un maître de langue (interprète) qui naviguait entre les forteresses et les captivités où s'entassaient les prisonniers.

Ils avaient marché pendant toute la matinée : Amoo et sa fille suivaient : quand Iomé était fatiguée, le père la prenait sur son dos ou sur ses épaules. Amoo savait qu'on le surveillait. Les hommes qui avançaient devant lui étaient des êtres grossiers, minables, grotesques avec leurs longs fusils. Ils avaient franchi la savane, les gros arbres, où des tribus de vautours se perchaient. Bientôt, plus personne ne parla ; dans le bois on n'entendait que le jacassement des oiseaux, et parfois l'écho répété d'un hululement très lointain. Ils atteignirent la grande forêt, humide et hostile. Momutu donna l'ordre de camper là : il dispersa ses hommes sur un large rayon.

— Frère, es-tu fatigué ? et elle ?

Iomé souleva ses épais cils, vers leur gardien, puis regarda son père.

— Un peu, répondit Amoo, qui du regard cherchait où se reposer. Il repéra une branche gisant au pied d'un arbre. Il y mena Iomé. Le surveillant se tenait à quelques pas.

Momutu fit distribuer les maigres rations de tubercules, pour la nourriture.

Après le repas, il vint voir Amoo : l'enfant dormait.

— Et la fille?

— Elle se repose, dit Amoo qui à l'aide de son couteau, façonnait une poupée.

— Elle est solide, dit Momutu en prenant place à son côté. Il ôta son large chapeau, ses bottes noires étaient toutes salies. Nous prenons ici des forces et on les aura. Ils sont obligés de passer par ici.

Amoo était de plus en plus sur la réserve. Il acquiesça de la tête, ses yeux ne quittaient pas Iomé, pendant que son couteau donnait vie au bout de bois.

— Tu seras libre ensuite. Tu veux vraiment rentrer dans ton village?

— Oui.

— Tu n'as plus personne là-bas, dit Momutu qui enchaîna avant qu'Amoo ait répondu : Moi aussi j'avais un village... juste à l'entrée d'une forêt : il y avait au village, ma mère et mon père, des parents...

et le clan ! On mangeait de la viande... du poisson. Les champs étaient bien cultivés. Mais au fil des ans, le village périlclita. Ce n'était que lamentation sur lamentation. Depuis ma naissance je n'ai entendu que cris, n'ai vu que fuite éperdue dans la brousse, la forêt. Tu entres dans la forêt, tu meurs de maladie... Tu restes sur la savane... Tu es captif. Que puis-je faire ? J'ai fait mon choix. J'aime mieux être avec les chasseurs qu'avec les chassés.

Amoo ne comprenait pas. Lui aussi savait que telle était la vie. On n'était jamais en sécurité ; jamais sûr qu'on verrait le lendemain. Ce qu'il ne comprenait pas : à quoi servaient les hommes et les femmes qu'on déportait. On disait que les Blancs fabriquaient leurs bottes avec leur peau.

Ils causèrent longuement : plutôt Momutu parla sans arrêt. Il étala ses exploits, ses nuits de saouleries. Amoo, écoutait. De plus en plus, il saisissait difficilement la nature de Momutu. Momutu était comme un roitelet. Pour lui la puissance ne s'exerçait que par la force, la contrainte. Au bout d'un temps long — très long pour Amoo —, un homme vint avertir le chef de l'approche des Blancs. Momutu,

donna ses ordres : les tuer tous, excepté les captifs. En une fraction de seconde, tout le bois devint silencieux : seule résonnait la voix eunuque du vent.

Le convoi pénétra à son tour dans la forêt, à sa tête quatre Européens avec chacun deux pistolets et une couleuvrine à la main, puis venait la longue file des prisonniers et prisonnières, reliés les uns aux autres par une fourche de bois, une cheville de fer, rivée à leur cou, et dont la queue reposait sur l'épaule de celui (ou de celle) qui le précédait, trois autres Européens fermaient la marche, le quatrième — peut-être malade — était allongé sur un hamac porté par quatre hommes.

Dès que la première salve éclata, venue du haut des arbres, toute la forêt en répercuta les échos. Des cris parcoururent la terre; une mêlée s'en suivit. Amoo, tenant d'une main sa fille, profita du désarroi général pour abattre son garde du corps et s'éclipser avec Iomé...

Ils avaient couru, évitant les mauvaises rencontres, s'enfonçant davantage dans la forêt, traversant les fleuves et les rivières. Amoo se dirigeait toujours vers le sud-est.

Son couteau et sa hachette ne lui furent jamais si utile qu'en ces jours. Ils voyageaient pendant la plus grande partie de la nuit, à l'aube et au crépuscule... Jamais au grand jour.

Trois semaines après, ils arrivèrent au village : une trentaine de cahutes, serrées, blotties entre la brousse et la source du fleuve : peu de femmes et d'hommes circulaient à cette heure de la journée : le village fréquemment pompé de ses forces vives était dépeuplé. Lorsque Amoo et Iomé se présentèrent au seuil de la case de sa belle-mère, la vieille femme, traîna son membre impotent en poussant des hurlements qui alertèrent les autres habitants; des personnes rachitiques, affolées, vinrent voir. Elles s'arrêtèrent toutes en voyant Amoo et Iomé, en poussant des exclamations d'étonnement. Dans l'axe de la maison, voltigeaient des pleurs et les questions. Comme le plus précieux des objets, Iomé, se vit entraînée par la grand-mère. Elle répondait entre les soubresauts de larmes.

Quant à Amoo, les Anciens l'avaient invité à un palabre. Pendant l'entretien, il leur conta les péripéties de son aventure.

— Depuis ma naissance, et bien avant celle de mon père et du sien, tout le pays

ne vécut que dans l'attente d'être capturé et vendu aux Blancs. Les Blancs sont des barbares, dit un vieux sans âge.

— Est-ce que cela s'arrêtera? questionna un autre. J'ai vu tous mes enfants emportés. Je ne me rappelle plus combien de fois nous avons changé l'emplacement du village. On ne peut plus s'enfoncer davantage dans la forêt... Les animaux... La maladie...

— Je préfère les animaux aux chasseurs d'esclaves. Il y a cinq à six pluies, on était en sécurité, ici. Maintenant, nous ne le sommes plus. A trois jours et demi de marche du village, il y a une captiverie, ajouta un autre.

Ils restèrent silencieux : des visages fripés, tourmentés, labourés de soucis, portant la marque indélébile de leur époque. Ils se concertèrent sur la nécessité imminente de s'expatrier : les uns étaient pour, les autres évoquèrent le danger de vivre au sein de la forêt, sans eau, le manque de bras valides, les sépultures à abandonner. Le patriarche avec son bâton noueux, sa tête de dégénéré, plate dessus, proéminente vers la nuque, proposa de passer l'hivernage là, et d'envoyer une mission pour repérer un emplacement. Partir ainsi, sans au préalable

ble choisir le lieu serait une grande folie. Il y avait aussi les sacrifices à faire. Les hommes en fin de compte tombèrent d'accord. Pendant le court temps qu'ils avaient à séjourner là, ils acceptèrent d'intensifier la culture, de collectiviser le cheptel et de le parquer dans un enclos. L'Ancien conseilla l'utilisation des vieilles femmes pour la surveillance du village.

Le retour d'Amoo et de Iomé, avait été un suc revivificateur. On reprit le travail en commun, le désherbage, la réparation de l'enclos. On partait ensemble et revenait ensemble : les femmes, elles vauquaient de leur côté : quelques-unes se chargeaient de l'ordinaire, à d'autres il incombait de veiller sur l'arrivée à l'improviste des acquerats (les acquerats étaient les commis indigènes, reconnaissables à leur uniforme, aux couleurs de la nation pour laquelle, ils opéraient. Les gens les appelaient couramment « chasseurs d'esclaves »). Les regards ne s'orientaient qu'avec appréhension vers la basse côte.

Les premières pluies tombèrent. La terre féconde, généreuse, donna vie aux graines ensemencées : bien qu'aucune ombre de souci, de crainte, ne transpirât dans la démarche des villageois, leur esprit restait en

alerte : chaque nuit, la certitude d'un envahissement prochain les tenait éveillés.

Amoo, partageait sa case avec Iomé. Lui, aussi ne se couchait qu'armé. Tout heurt anodin du vent, précipitait la fillette dans un trouble aigu. Amoo se donnait corps et âme au travail. Quant à Iomé, tout le monde s'entendait à lui octroyer du repos; la fillette peu à peu reprenait vie : ses joues noires, reluisaient, de minuscules plissures se segmentaient autour de son cou, ses attaches jadis décharnées, prenaient forme avec des rondeurs...

Des jours et des semaines s'écoulaient, paisibles. Les étroites bandes de terre arrachées par de longues luttes à la nature promettaient. Les plantes de manioc bourgeonnaient : on commençait à faire provision de denrées, huile de palme, beurre de karité, paniers de haricots, récolte de miel... enfin tout ce dont on aurait besoin dans le nouveau village; les envoyés à la prospection d'un village, revinrent : ils avaient découvert un terrain de choix, en dessous de la montagne, mais au-dessus de la savane, et non loin coulait une eau agréable. La terre y était aussi cultivable, de larges pâturages, et les enfants y seraient à l'abri des acquerats.

Hommes et femmes furent très satisfaits. Le patriarche avait fixé le départ : cette nouvelle perspective de sécurité déviait les inquiétudes; le feu qui était banni la nuit, afin de ne pas signaler le village, rougeoyait; des rires fusaient; les enfants osèrent sortir sans la garde des parents... car les parents, eux ne pensaient plus qu'au départ. On comptait les jours, maintenant. Dans la case de palabre, on se demandait sous quel signe favorable, on devait déménager. Chacun et chacune se préoccupaient de ses pénates, de ses fétiches-totems, de ses sépultures...

Ce n'était pas pourtant, un jour sacré, ce jour-là : c'était comme les autres jours, un soleil radieux, aux arbres de tendres feuilles se balançaient au gré du vent, les nuages batifolaient, gaiement les oiseaux-mouches furetaient, surtout les singes gambadaient. Le village respirait cet air de vivre, de sentir, qui retient le voyageur de passage, durant des années, comme un navire échoué.

Pourtant c'était ce jour-là! Les acquerats avaient surgi, effrayant les bêtes, qui d'instinct dans une course éperdue, s'orientaient

vers la forêt : hommes, femmes et enfants poussèrent des clameurs animales comme une réplique à la canonnade; dispersés, égarés, chacun et chacune ne pensaient qu'à fuir; il ne restait plus comme retraite que la grande forêt.

Amoo, dégaina sa hachette, poussant devant lui, Iomé et la grand-mère. Cette dernière, infirme, avançait péniblement. Ils avaient fui derrière les cases, entre les enclos, et gagnèrent la lisière. Sans bruit, Amoo fit glisser les deux femmes. A la sortie du village, ils rencontrèrent les hommes de Momutu... son premier lieutenant. Plus rapide, Amoo l'assomma... mais, ils étaient poursuivis par toute une meute.

Amoo pénétrait davantage dans les bois; les branchages gênaient leur fuite : seul, il pouvait s'échapper, trouver sa liberté, mais il ne pouvait abandonner son enfant. Il pensait à sa femme. Il avait tué sa femme, afin qu'elle soit libre. La belle-mère lui rappelait sa femme. Lâcher la très vieille femme, c'est lâcher sa défunte. A maintes reprises, la vieille s'arrêta, pour reprendre son souffle. Sa jambe à pilon s'alourdissait de plus en plus. Amoo l'aidait à reprendre son souffle. Iomé, silencieuse, ne quittait pas son père : elle restait accroché à lui.

Quelle idée traversa la tête d'Amoo? Il prit Iomé doucement par le menton, plongea son regard dans les yeux de l'enfant. Comme une éternité, ils se fixèrent. Naturellement, les larmes débordèrent des paupières d'Amoo.

— Mère, nous ne pouvons aller plus loin. Devant c'est notre fin à tous les trois... Derrière, l'esclavage, pour Iomé et moi...

— Je ne peux plus avancer, dit la vieille en prenant sa petite-fille. Elle leva un visage chiffonné vers Amoo.

— Mère, Iomé, peut s'échapper. Elle et toi... Toi tu n'es plus bonne de ta peau, les Blancs ne pourront y tailler des bottes.

— Elle, Iomé, seule, c'est sa mort... Et toi?

— Soyez en liberté! Le reste me regarde.

— Tu ne vas pas nous tuer? s'écria la femme.

— Non, mère. Mais je sais comment faire... pour que Iomé reste en liberté. Il faut faire vite. Eux, ils s'approchent, je les entends parler.

Comme si toutes les foudres avaient éclaté dans son cerveau. Amoo sentait, la terre se dérober sous ses pieds. Il serra le manche de son couteau, fit quelques pas

vers un arbuste (ce que les Oulofs nomment Bantamaré. Ses feuilles sont antiseptiques) et en arracha une poignée, puis revint vers les deux qui le regardaient. Son regard était voilé de larmes.

— Il ne faut pas avoir peur, Iomé...

— Tu vas la tuer comme sa mère? s'écria encore la belle-mère.

— Non... Iomé, tu vas souffrir, mais tu ne seras jamais esclave. Tu saisis?

Pour toute réponse, le regard de l'enfant resta fixé à la lame du couteau. Elle se souvint du bateau... de la hachette tachée de sang.

Sans hésitation, serrant bien la fillette entre ses jambes musclées, Amoo entreprit de sacrifier le corps. Du fin fond de la forêt, le cri de l'enfant s'entendait. Elle cria, jusqu'à en devenir aphone. Amoo eut juste le temps de finir, les chasseurs d'esclaves se saisirent de lui. Il avait enveloppé l'enfant de feuilles. Amoo avec d'autres captifs fut traîné vers la côte. Iomé rentra ainsi que sa grand-mère au village. Grâce aux connaissances de la vieille, en plantes, le corps de Iomé ne tarda pas à se cicatriser, portant les marques.

Des mois plus tard, quand revinrent les

chasseurs, lomé, prise fut relâchée. Elle ne valait rien... parce que sa peau n'avait plus la pureté exigée.

A des lieux de là, la nouvelle se répandit. On venait des villages les plus reculés, pour consulter la grand-mère. Et au long des ans, et des siècles, on vit apparaître des diversités de balafres sur le corps de nos Ancêtres.

Voilà comment nos Ancêtres eurent des marques.

Ils refusaient d'être des esclaves.

Saër avait fini son exposé.

Lecteurs, qu'en pensez-vous?

TABLE DES MATIÈRES

Devant l'histoire	7
Un amour de la « Rue Sablonneuse »	15
Prise de conscience	25
La mère	37
Ses trois jours	43
Lettres de France	73
Communauté	117
Chaïba	123
Mahmoud Fall	127
Souleymane	139
La Noire de... ..	157
Nostalgie	185
Le Voltaïque	189

Ces textes sont écrits comme on aime, comme on souffre, au plus près de soi. Certains, comme "Lettres de France", "La Noire de ...", "Le Voltaïque", sont inoubliables.

Il est rare que la parole se fasse si proche, et acquiert du même coup, en cet accueil si simple, une telle exactitude. Le cœur, ici, oblige à la rigueur, à la bonne rigueur, celle qui est éprise de justice et de vérité. Selon cette voie, Sembène Ousmane dénonce donc, dans ces belles nouvelles, un monde inhumain dans lequel les âmes et les corps de ses frères et de ses sœurs d'Afrique ont souffert de tant de blessures et témoigné de tant de fierté.